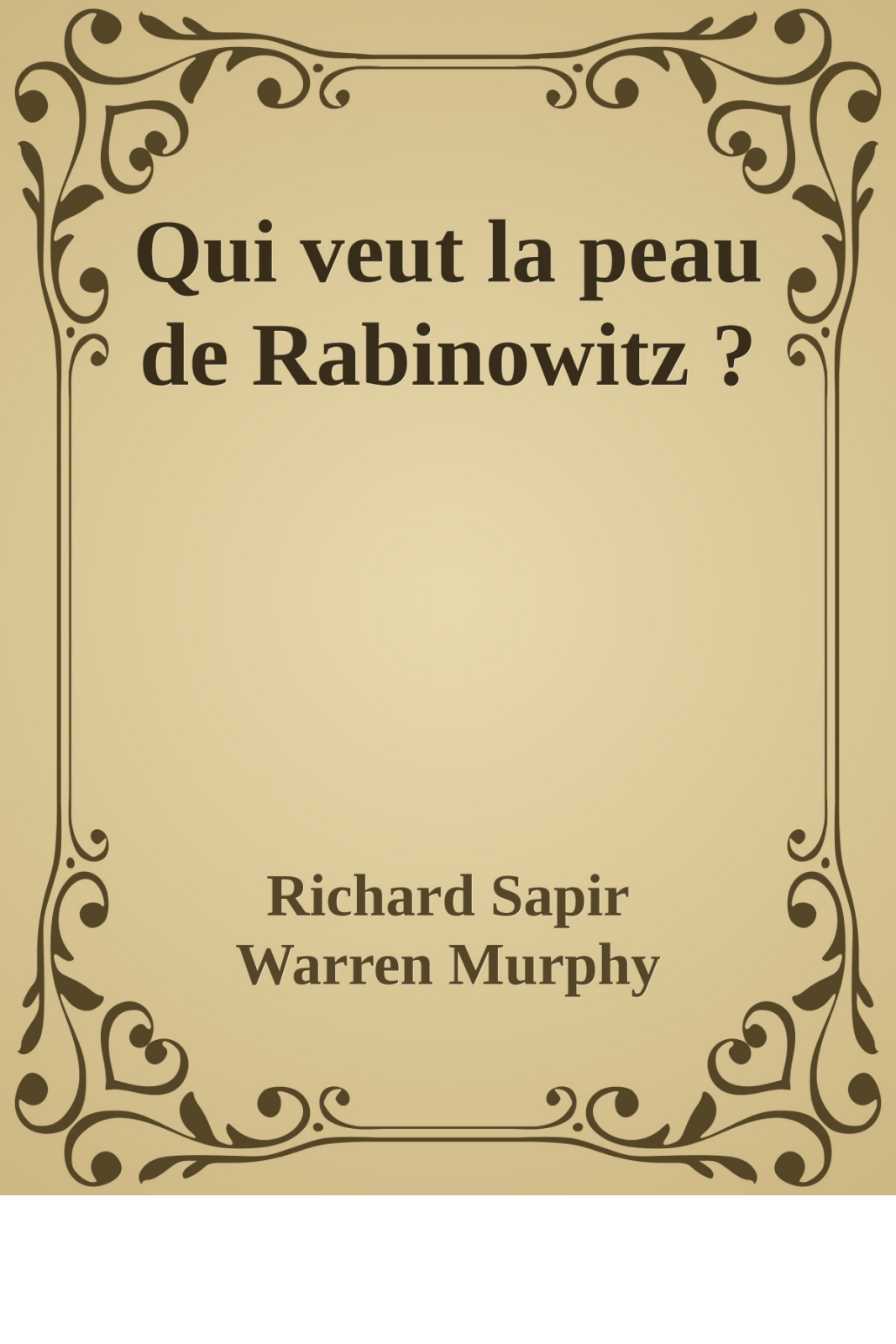


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Qui veut la peau de Rabinowitz ?

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

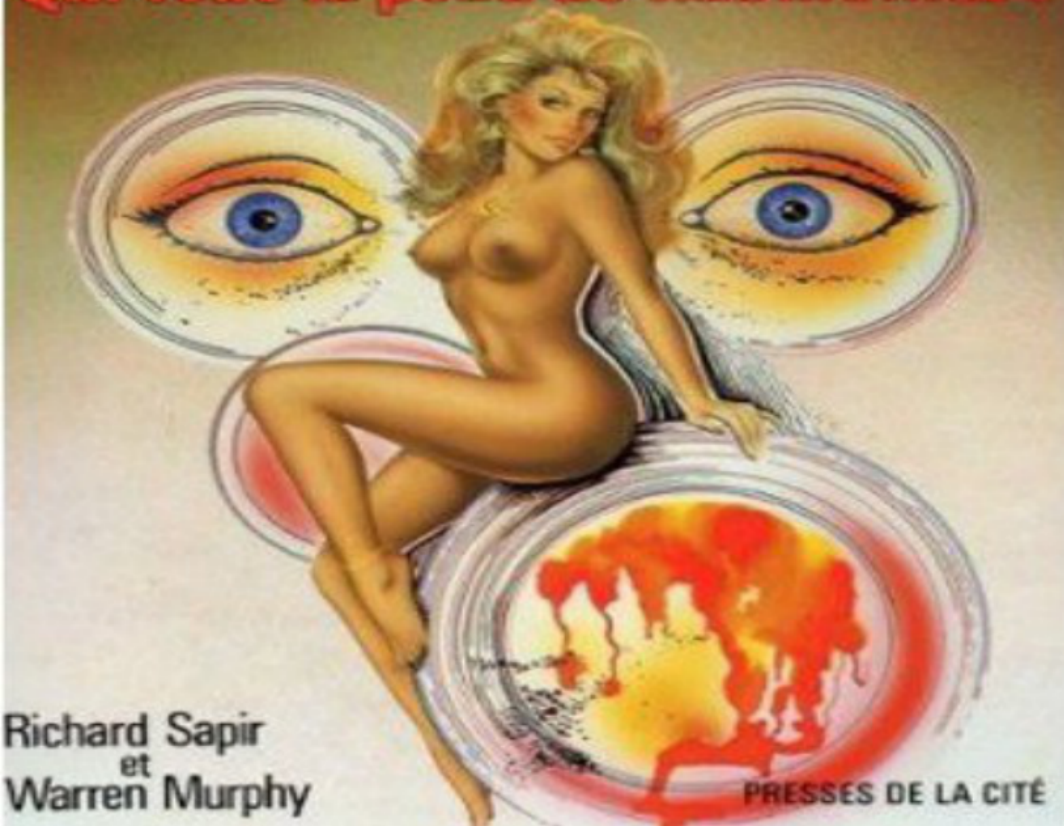
LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Qui veut la peau de Rabinowitz ?



Richard Sapir
et
Warren Murphy

PRESSES DE LA CITÉ

QUI VEUT LA PEAU
DE RABINOWITZ ?

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE

40 JEUX DANGEREUX

41 TORCHES VIVANTES

42 DOUCE ÉNERGIE

43 NOIR LINCEUL

44 BYE BYE L'ESPION

45 SAINTE APOCALYPSE

46 BAIN DE SANG

47 MENACE COSMIQUE

48 PÉTRO-MASSACRE

49 PLUS JAMAIS

50 TOXICO-JOUVENCE

51 FUREUR AVEUGLE

52 L'OR DES MAUDITS

53 MORTEL SACRILÈGE

54 CITIZEN CAME

55 ALERTE ROUGE

56 VISITE SPATIALE

57 CADEAU MORTEL

58 ADO CONNECTION

59 JEU DE VILAIN

60 TRANS-MORT AIRLINES

61 MEGAMOUCHE

62 LA SEPTIÈME PIERRE

63 TERRE BRÛLÉE

64 LE DERNIER ALCHEMISTE

65 LES AVOCATS DU DIABLE

66 LES ASSASSINS DU TEMPS

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**QUI VEUT LA PEAU
DE RABINOWITZ ?**

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES**



**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

Titre original :
LOOK INTO MY EYES

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986

© Presses de la Cité/GECEP, 1989

pour la traduction française

ISBN : 2-258-02847-7

Édition originale :

ISBN : 0-451-14646-8

NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY

New York N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

La Sibérie, c'était pas le rêve, mais c'était quand même mieux que l'Afghanistan. Là-bas, les rebelles fascistes vous tiraient dans le dos. S'ils vous coïnaient, ils vous découpaient en petits morceaux. Très lentement. Et si on n'avait vraiment pas de chance, c'étaient leurs bonnes femmes qui se chargeaient du découpage. En commençant par les bas morceaux. Évidemment.

Quand c'était pas les gars d'en face qui vous faisaient la peau, c'était ceux d'en haut, vos propres officiers, qui vous jetaient sous les chenilles des chars. Avant même qu'on ait eu le temps d'avoir l'idée de désert.

Depuis que le Soviet Suprême avait inventé l'Afghanistan, la Sibérie, c'était du gâteau, se répétait Youri Gorov, en battant la semelle aux portes de la petite ville sibérienne. En réalité, le sergent Gorov n'aurait pu jurer qu'il s'agissait d'une petite ville. Ce pouvait être aussi bien un gros village. En tout cas, une chose était sûre : il n'y avait pas de questions à se poser quant aux consignes qu'il avait reçues. Son régiment bouclait la bourgade et personne ne devait en sortir. Un point c'est tout. Il devait appliquer la tactique dite de la « réponse graduée », un plan qui se déroulait en quatre étapes. Un : prier le camarade de bien vouloir retourner dans sa datcha auprès de sa babouchka. Deux : en cas d'insuccès, raisonner le suspect, en actionnant la culasse de son kalashnikov pour donner du poids à ses arguments. Trois : appeler son officier. Quatre : si les trois premières sommations avaient échoué, abattre la vipère lubrique, qui ne devait quitter le gros village sous aucun prétexte.

Pour le sergent, abattre des prisonniers, ça n'avait rien d'étonnant. Mais les gens du village encerclé n'étaient pas des prisonniers. Et ça, c'était déjà plus étonnant. Mais il y avait encore beaucoup plus surprenant.

Un jour, Youri et les soldats de sa section avaient été envoyés dans le village pour creuser une tranchée d'égout. Pour un bled sibérien, ce village était plutôt pimpant, prospère et propre. Une des maisons surtout. Les bidasses ébahis s'étaient agglutinés aux fenêtres pour regarder les trois postes de télé coréens, les deux frigos américains, la chaîne hifi japonaise. La cuisine regorgeait de victuailles. Une somptueuse table roulante était garnie de bouteilles de cognac Gaston

de Lagrange et de cointreau directement amenées par Air France. Les plafonds n'étaient même pas craquelés et il semblait bien qu'il n'y ait qu'une seule famille qui habitait la maison.

Les officiers leur étaient tombés dessus en aboyant et les avaient renvoyés à leur tranchée mais les soldats avaient gardé dans leurs têtes la vision idyllique de ce paradis.

Comment, chuchotaient-ils, quelqu'un pouvait-il avoir envie de fuir une telle oasis où tout n'était que luxe, calme et volupté ?

Et pourtant on les avait postés là, à quatre par villageois, avec l'ordre formel de ne laisser personne sortir. Vivant. Les commentaires allaient bon train. On murmurait que les habitants se livraient à la magie noire. Mais on avait vu aussi des officiers du KGB et des scientifiques s'enfermer longuement dans les maisons. Or jamais ces gens-là ne se seraient compromis dans des histoires de magie noire.

Le mystère demeura entier jusqu'à l'arrivée d'un nouveau, un Moscovite supercool qui avait même couché avec une Occidentale.

— Et alors, c'était comment ? demanda un des bidasses, un kholkozien du Pripet qui n'avait connu que le cul de ses vaches.

— Ben, elle arrêta pas de m' poser des questions sur la parapsychologie. Il paraît qu'on est les champions du monde en parapsychologie.

— C'est quoi ? avait fait le plouc, l'air bovin.

— Des trucs bizarres, genre voir des halos autour de la tête des gens, comprendre tout ce qui se passe dans leur esprit, ou lire dans leur mémoire.

Le kholkozien lança des regards craintifs vers le village.

— C'est des j'teurs de sorts quoi !

Deux soldats se signèrent.

— Surtout des manipulateurs mentaux. Ils peuvent tout faire, même te faire bander devant la *Pravda*.

Tous les soldats éclatèrent de rire puis se figèrent en se regardant d'un air inquiet. Lequel allait cafter le premier ?

— Pas la peine de vous planquer, fit le Moscovite, ils peuvent lire vos pensées, s'ils en ont envie.

Le sergent Youri Gorov haussa les épaules.

— Si, si, assura le Moscovite, pourquoi crois-tu qu'il y ait tant de types du KGB ici ?

— Dis-nous plutôt comment c'était avec ta capitaliste ? fit

hâtivement le sergent pour quitter cette toundra brûlante.

— Ben, c'était pas comme avec une Russe.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'il y avait de si différent ?

— Elle remuait et elle puait pas la merde.

*

* *

Un peu plus tard, alors qu'il rêvait encore à ce que pouvait être une femme qui bougeait en faisant l'amour et qui ne sentait pas le chou aigre comme toutes ses compatriotes, le sergent Youri Gorov vit s'avancer vers lui un homme habillé comme un ennemi du peuple. Son costume tombait bien malgré sa courte silhouette tassée et il portait de bonnes chaussures dont il ne prenait d'ailleurs aucun soin. Indifférent, comme perdu dans un rêve, il traînait des pieds en faisant gicler les flaques de boue et en marmonnant des imprécations indistinctes.

— Désolé, intervint le sergent, mais vous ne pouvez pas passer.

— Je veux qu'on me foute la paix, qu'on me foute la paix ! grommelait l'homme.

Derrière ses lunettes à monture dorée, ses yeux en chapeau chinois luisaient, marron et humides. Ce regard larmoyant correspondait à l'expression amère de sa bouche, comme s'il venait d'avaler un plein bol de vinaigre.

— Halte, on ne passe pas, reprit le sergent en se campant devant le petit homme.

Perdu dans sa rumination, celui-ci continua à avancer jusqu'à heurter le corps massif du sergent. Il redressa la tête.

— Vous ne pouvez pas continuer, c'est interdit, expliqua le sergent.

— Tout est interdit, tout est toujours interdit ici. On me dit toujours non. Niet ! Niet ! Ils n'ont que ce mot-là à la bouche, ma parole !

Il levait les bras pour prendre à témoin le vaste ciel chargé de nuages sombres. Mais il continua à avancer en faisant le tour du militaire.

— Hé, monsieur, revenez tout de suite, sinon je vais être obligé de vous tuer.

— Ne vous inquiétez pas, vous ne me tuerez pas, lança l'homme sans se retourner.

Youri arma son AK 47. Le petit homme continuait d'avancer, les

mains dans les poches.

— Mon lieutenant ! hurla le sergent en direction du poste de garde, y a un type qui veut s'en aller !

— Dis-lui que tu vas tirer, fit l'officier sans décrocher son regard de la paire de seins résolument décadente qui illustrait son magazine.

— Mais je lui ai déjà dit ! cria Youri.

— Alors tire ! laissa tomber l'officier en tournant la page.

— Je vous en prie ! supplia Youri en appuyant son canon de Kalashnikov contre la poitrine de l'homme aux yeux d'épagneul.

Les mains du sergent tremblaient. S'il ne tirait pas, c'était l'aller simple pour Kandahar, Afghanistan.

« Plutôt toi que moi », se dit-il en refermant un index glissant sur la détente.

Il écarquilla les yeux. Sa mère était là, plantée devant lui ; son bon visage de pieuse orthodoxe fixait paisiblement le canon du Kalash braqué sur elle.

— Pose ton arme, mon petit, fit-elle d'une voix douce.

— Maman, qu'est-ce que tu fais en Sibérie ? demanda Youri d'une voix étranglée.

— Je suis venu te voir mon petit. Tu ne vas pas tirer sur ta mère quand même ?

— Non maman...

— Alors pose ton arme, mon petit.

Le sergent l'avait déjà baissée.

— Et le petit homme, maman, tu as vu où il est passé ?

— Il est retourné chez lui.

Youri regarda le long de la route, plate et rectiligne jusqu'au village, sans un arbre ou un bosquet pour se cacher. Il se gratta la tête. Le petit homme avait disparu. Entendant un bruit de pas, le sergent se retourna. Le lieutenant courait vers eux, son magazine dans une main, un pistolet dans l'autre.

— Maman, attention ! cria le sergent en voyant l'officier appuyer son Tokarev contre la tempe de la vieille femme.

Youri remonta le canon de son arme. Cette fois, il n'hésita pas. Personne n'avait le droit de tuer sa mère. Pas même un officier.

Il vida son chargeur, trente-deux balles qui arrosèrent les murs du poste des débris du lieutenant et de son magazine.

*

* *

Le lendemain, devant la commission d'enquête, Youri, assommé, expliqua qu'il n'avait pas pu faire autrement. L'officier allait tuer sa mère.

Étrangement, tous les officiers hochaient la tête, pleins de compréhension, même quand il ajouta, les larmes aux yeux (parce qu'il était sûr qu'il allait finir à Kandahar), que sa mère était morte depuis quatre ans.

— Ne vous inquiétez pas, fit le commandant régional du KGB d'une voix apaisante, répétez-nous mot pour mot ce que l'homme vous a dit.

— Mais j'ai tiré sur mon officier, fit le sergent d'une voix brisée.

— Aucune importance. Qu'a dit Rabinowitz ?

— Il s'appelait Rabinowitz ?

— Oui. Qu'a-t-il dit ?

— Je veux qu'on me foute la paix, qu'on me foute la paix ! C'est ce qu'il a dit.

— Et ensuite ?

— Niet ! Niet ! Ils n'ont que ce mot-là à la bouche, ma parole !

— Et ensuite ? reprit le KGBiste sans ciller.

— Il a dit que je tirerai pas.

— Et ensuite ?

— C'est tout. Il fallait que je tire. Le lieutenant allait tuer ma mère. Vous en auriez fait autant, non ?

— Non, je suis du KGB. Mais racontez-moi plutôt ce qu'a dit votre mère.

— Rien. Ah si : je suis venu te voir mon petit. Tu ne vas pas tirer sur ta mère quand même, elle a dit.

— Et ensuite ?

— Ensuite quoi ?

— A-t-elle dit où elle allait ?

— Non. Elle est morte depuis quatre ans, fit le sergent en éclatant en sanglots.

— A-t-elle mentionné Israël ?

— Pour quoi faire. C'est pas une youp... euh, une juive.

— Oui, évidemment, admit le commandant en congédiant le sergent d'un signe.

Il soupira en décrochant son téléphone. Rabinowitz dans la nature, c'était pire qu'une bombe H déboussolée.

Les têtes allaient tomber et pas seulement celle d'un petit sergent de la biffe. En URSS, quand quelque chose merdait, on trouvait toujours un responsable. Et quand ça merdait beaucoup, on trouvait beaucoup de responsables. Y compris dans le KGB.

*

* *

La photo de l'homme à la triste figure fut envoyée dans tous les postes du KGB à travers l'immense Union et ses protectorats. Les ordres étaient aussi précis qu'étranges : signaler le suspect au QG de la place Djerzinsky à Moscou sans chercher à l'intercepter. Sauf s'il était aperçu à proximité des frontières de l'Ouest. Alors, sans chercher à lui parler et, surtout, sans le regarder dans les yeux, il fallait l'abattre.

Les polices secrètes d'Allemagne de l'Est, de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Hongrie reçurent des messages encore plus étranges. Elles devaient signaler à Moscou tous les phénomènes inexplicables, comme, par exemple, un garde qui verrait sa mère, morte depuis des années, apparaître soudain devant sa guérite.

À Moscou, on mit sur pied une Commission Rabinowitz. Elle avait trois fonctions. D'abord tout faire pour le récupérer. Ensuite, découvrir le ou les coupables qui n'avaient pas été foutus de lui donner entière satisfaction. Enfin, une fois qu'on l'avait récupéré, accéder au moindre de ses désirs.

L'enquête révéla qu'on lui avait pourtant fourni toutes les femmes du catalogue.

— Des Blanches, des blondes, des brunes, des Jaunes, des Arabes, des Noires, des gros seins, des petits seins, des grosses fesses, des... énuméra un officier d'un air envieux. Il n'était jamais content. Il disait qu'on n'était pas foutu de lui fournir la bonne.

— Et c'était qui la bonne ?

— Celle qu'on ne lui avait pas encore fournie.

On lui avait donné les derniers catalogues de l'Ouest et les cinquante-cinq mille appareils de l'Aeroflot (tous les avions soviétiques, armée de l'air comprise) avaient été à sa disposition pour lui ramener en top priorité tout ce qu'il pouvait désirer. Et pourtant

quelqu'un avait merdé. Les têtes allaient rouler.

Durant les jours qui suivirent, la commission put suivre à la trace la progression du petit homme. Les rapports s'entassaient, relatant une succession de phénomènes étranges.

À Kazan, non loin de Moscou, un contrôleur de train était en train de vérifier le billet d'un voyageur quand il avait réalisé qu'il parlait à son chien. En arrivant chez lui, à Kuybichev, il avait appris que l'animal n'avait pas quitté la maison. Intrigué, il avait signalé l'incident à ses supérieurs.

À Kiev, une hôtesse de l'air demanda à être entendue par un psychiatre. Elle venait d'installer son oncle deux fois dans le même avion. En classe touriste et en première classe. Son oncle était bien assis aux deux endroits, pendant tout le vol. Celui de première classe était descendu à Varsovie. Lui, c'était le vrai. Le faux, s'était mis au lit avec sa tante, qui ne s'était aperçue de rien.

Puis, à Prague, on signala une bagarre dans un bus de la RATP, la Régie Autonome des Transports Praguois. Ce n'était pas une altercation entre usagers excédés par les grèves. Il n'y en avait plus depuis que la CGTT (Confédération Générale des Travailleurs Tchèques) était au pouvoir, les employés ne pouvant, bien sûr, faire grève contre eux-mêmes.

Un homme avait soudain lancé avec un fort accent russe qu'il voulait aller voir le mur de la liberté. Tout le monde se l'était disputé, affirmant qu'il était son cousin. Même le chauffeur qui décida aussitôt de faire un petit détour par Berlin, décision applaudie par tous les passagers.

Quand le bus atteignit la ville coupée en deux par le mur qui protégeait le paradis des travailleurs contre les incursions des fugitifs, échappés de l'Ouest décadent, quatorze sections spéciales du KGB étaient déjà à pied d'œuvre. Les Russes avaient remplacé les gardes est-allemands et se tenaient prêts, l'arme au poing. Chaque homme avait été soigneusement choisi pour son cœur de pierre et en fonction de sa capacité à tuer sa propre mère sans un battement de cils.

Leur chef, le lieutenant-colonel Krimenko avait plus de soixante-dix ans et devait son poste, non pas seulement à sa férocité, condition sine qua non, mais à son exceptionnel jugement.

— Je veux récupérer Rabinowitz, avait dit le Premier Secrétaire en lui confiant la mission, sinon, abattez-le. Il ne doit travailler que pour nous.

— Je sais, j'ai eu moi-même recours à ses services.

— Je ne parle pas de petits services personnels, je parle de services à la nation. Je parle de notre survie en tant que nation. Il ne faut pas que l'Ouest mette la main sur lui.

— Je sais, avait fait Krimenko.

Et maintenant, Krimenko, debout sur le pont qui servait aux échanges d'espions entre l'Est et l'Ouest, ne souhaitait qu'une chose : avoir une petite conversation avec Rabinowitz. Personne ne savait parler comme Krimenko.

Quand, enfin, une courte silhouette sortit de la brume épaisse qui pesait sur la capitale coupée en deux, Krimenko sut qu'il avait gagné.

— Bonjour cher Vassily, fit-il en direction de l'homme aux yeux d'épagneul. Je sais que je ne peux vous arrêter. Je voudrais vous poser une question avant de vous laisser passer.

Krimenko semblait seul, il souriait. Ils s'étaient déjà vus. Krimenko avait rendu visite à Rabinowitz dans son village de Sibérie, à une époque où une molaire pourrie lui faisait souffrir le martyre. Mais comme il était trop douillet pour aller voir un dentiste, son chef l'avait envoyé dans ce petit village sans explication.

— Un hypnotiseur ? s'était-il écrié en arrivant. J'en ai déjà essayé, ça ne marche pas avec moi.

— Ça marchera avec Rabinowitz, avait fait le commandant local du KGB.

Quand il était entré, l'hypnotiseur était vautre dans un fauteuil, il feuilletait un magazine décadent, un large crayon à la main.

— Je veux cette rousse et puis cette Japonaise, et aussi la Tahitienne, avait fait Rabinowitz en lui tendant l'exemplaire de *Play-Boy*.

— Bien sûr, avait répondu Krimenko sans prendre le magazine.

— Allez, allez, dépêchez-vous de remettre ça au planton. C'est ma commande du mois.

— Mais je suis venu pour mon abcès dentaire, avait grincé le lieutenant-colonel.

— Un abcès ? Quel abcès ?

Surpris, Krimenko avait porté la main à sa mâchoire. Il ne sentait plus rien.

— C'est incroyable, s'était-il exclamé. Comment avez-vous fait ?

— C'est comme ça, mon vieux. C'est pour ça qu'on me donne tout ce que je veux, avait fait Rabinowitz en haussant les épaules. Alors

d'abord la rousse, hein ?

— Fantastique, je ne sens plus rien.

— Vous pouvez même manger du chocolat. Mais je serais vous, je ferais arracher cette molaire. Un abcès, ça peut vous tuer. Et ne vous en faites pas pour les dentistes russes. Si vous voulez, je peux vous faire avoir un orgasme pendant que le dentiste vous saccagera la bouche.

À l'époque, ce bon Rabinowitz avait l'air heureux et détendu dans sa datcha douillettement installée. Mais aujourd'hui l'homme que Krimenko avait en face de lui, sur ce pont, semblait au bout du rouleau.

— Ce que je veux ? demanda-t-il d'un air las, c'est qu'on me foute la paix et qu'on me laisse passer.

Et il fit un pas en avant. Krimenko entendit ses hommes bondir. Il y eut une série de rafales. Incrédule, Krimenko sentit une claque brûlante dans son dos. Il se retrouva par terre, toussant. Rabinowitz tournoyait au-dessus de lui, haché par la mitraille. Puis un autre Rabinowitz fut haché à son tour. Puis encore un autre. Et encore un autre.

Un jour plus tard, à Kennedy Airport, New York, un officier de l'immigration se frotta les yeux.

Devant lui se tenait un petit homme sans passeport mais avec un accent russe à couper au couteau qui lui souriait comme s'il le remerciait de le laisser passer.

— T'as pas de passeport, pas de carte d'identité, t'es Russe en plus. Je vais être obligé de te mettre au placard, mon gars, fit l'officier en ricanant.

— Mais non, mon garçon, tu ne me reconnais pas ?

— Bien sûr que si, mais qu'est-ce que tu fais là Joseph ?

Ébahi, Luke Sanders venait de reconnaître son frère. Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien faire sur un vol Air France en provenance d'Allemagne alors qu'il aurait dû être chez eux, à Amarillo, Texas.

— Je suis venu m'acheter un bialy, fit le frère de Luke.

— Un bialy ? Qu'est-ce que c'est qu'un bialy ?

— Un gâteau juif, j'en veux un.

— Alors t'es bien tombé, y a plus de juifs à New York que dans tout Israël, fit le gros Texan en se précipitant sur son frère pour l'embrasser.

— Hé, doucement la bise, fit le frère de Luke.

À Moscou, au Politburo, on commentait le désastre : vingt-deux morts sur le pont des espions et tous, officiers du KGB. Et aucune trace de Rabinowitz.

Et si les Américains réussissaient à mettre la main sur lui ? On caressa un instant l'idée de déclencher une attaque nucléaire préventive. Mieux valait un désastre possible qu'un désastre certain.

Mais les plus raisonnables l'emportèrent. La Russie n'avait pas réussi à conquérir le monde en utilisant Vassily Rabinowitz. Même s'il avait été extrêmement utile pour certaines missions. Il n'était donc pas évident que les Américains puissent faire mieux.

On trouva que la seule et donc la meilleure solution était de réactiver tous les agents soviétiques sur le sol américain. Toutes les taupes, tous les officiers traitants, les centaines d'attachés commerciaux et consulaires, les milliers d'employés de sociétés russes d'import-export qui travaillaient pour le KGB furent mis en alerte rouge. Quitte à détruire une couverture qu'il leur avait fallu vingt ans à construire.

Le secret devait être total. Ceux qui cherchaient ne devaient pas savoir qui ils cherchaient ni pourquoi. Il ne fallait surtout pas que les Américains sachent qu'ils détenaient peut-être le plus formidable secret de l'après-guerre.

Quelqu'un fit remarquer qu'une telle activité ne pourrait pas passer inaperçue. Les Américains allaient détruire des réseaux incroyablement précieux. Jusqu'où l'Union Soviétique était-elle prête à aller ?

— Jusqu'au bout, firent ceux du Politburo qui avaient vu Rabinowitz en action.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il ne pouvait compter le nombre de ceux qu'il avait tué. Il laissait cela à ceux qui croyaient aux mathématiques. À ceux qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient et qui avaient besoin de chiffres pour se rassurer. À ceux qui avaient besoin d'un score pour savoir quelle équipe avait gagné. Après le match, Remo savait toujours qui avait gagné : il n'y avait plus personne en face.

Justement, il allait tuer un homme qui savait compter. Et pouvait compter. Sur un arsenal de gadgets électroniques pour le mettre à l'abri des écoutes gouvernementales. Sur une armée d'avocats pour le rendre invulnérable à toutes les poursuites judiciaires. Sur tous ceux qu'il avait achetés : politiciens et syndicalistes, gouvernants et opposants, journalistes et magistrats, policiers et truands. Qui pouvait surtout compter sur tous les drogués grâce auxquels il avait fait fortune.

La seule chose qu'il ne pouvait pas compter, c'était les milliards de dollars accumulés en vendant le poison que les dizaines de millions d'accros du monde entier se collaient dans les narines, les veines ou l'estomac, s'échangeant joyeusement le virus du sida, se prostituant, tuant, volant, détruisant des quartiers entiers pour cette lèpre blanche qui leur rongait la cervelle.

Remo ne comptait pas mais il sentait. Le froid humide et la pression du vent qui écrasait son corps contre le métal. L'odeur des composants chimiques qui avaient servi à polir le métal. Les vibrations des turbines. Sa conscience faisait corps avec l'avion. Il aurait suffi que le pilote entame une vrille pour que Remo soit brusquement décollé et voltige vertigineusement jusqu'au toit des arbres de la grande forêt vierge, quatre mille mètres plus bas.

L'oxygène raréfié à cette altitude était largement suffisant pour son corps dont il avait ralenti les bio-rythmes. Il n'avait pas besoin de gaspiller l'air comme ses contemporains qui le brûlaient en inspirations désordonnées. Les gens ne connaissaient pas leurs corps. Ils avaient cessé depuis bien longtemps d'écouter ses messages et, aveuglés par leurs rêves, leurs obsessions et leurs peurs, le traitaient comme une poubelle ou un cendrier. C'est pourquoi, au bout d'une petite minute dans l'eau, trois pour les plus résistants, ils étaient obligés de refaire surface.

Allongé comme une ventouse sur la carlingue de l'avion, Remo respirait avec une lenteur infinie, un déroulement si harmonieux de ses alvéoles qu'il avait cessé de faire un effort, qu'il avait même cessé d'exister séparément du grand rythme de l'univers qui faisait battre son cœur et ses poumons avec un balancement d'éternité.

Le secret pour Remo était de faire corps si étroitement avec le métal que pas une particule d'air ne pouvait s'infiltrer entre lui et la carlingue. Il était devenu l'avion, cet avion qui était sa seule porte d'entrée des repaires inexpugnables que Gunther Largos avait installés à Medellin en Colombie, à Iquitos au Pérou et même à Palm Beach en Floride.

De la plante de coca, Gunther Largos avait su tirer de fabuleux profits. Et avec ces fabuleux profits, il avait multiplié ses amis. D'une main, il finançait la guérilla maoïste du Sentier lumineux, qui, en échange, gardait ses champs de coca. De l'autre, il patronnait les maisons de retraite de l'armée péruvienne qui lui mangeait dans la main et faisait transiter ses caisses de poudre blanche sur les vieux DC3 de la Fuerza Aerea.

Partout, Gunther Largos avait su se ménager les bonnes volontés de la police, aussi bien du gros cop yankee à trente mille dollars, que du petit flic mexicain à cinq mille pesos. L'élégant Sud-Américain, de mère allemande et de père espagnol, savait, comme on dit au sud du Rio Grande, toucher le cœur d'un homme.

Il avait su toucher tellement de cœurs qu'on avait décidé en haut lieu que le sien devait s'arrêter de battre.

Remo sentit que les turbines changeaient de régime. L'avion allait atterrir. Soudain il creva les épaisses nuées de la saison des pluies et Remo découvrit le moutonnement vert et infini de la grande forêt. Ils devaient se trouver quelque part vers Iquitos, mais peut-être survolaient-ils encore le Brésil. Sur sa droite une rivière brillait, étrangement étincelante.

Remo ramena son attention à son corps. Encore une seconde de distraction et il perdait contact avec l'avion qui poursuivait sa descente vers la jungle amazonienne. L'appareil semblait foncer droit sur la rivière étincelante. Remo plissa les yeux. Le fleuve était en réalité une piste, recouverte d'un revêtement brillant. Il reconnut la tour de contrôle camouflée en un tas de rochers.

Remo se dit qu'il arrivait au repaire de Gunther Largos. Si cet homme subtil se donnait autant de peine pour camoufler un terrain d'atterrissage, c'est qu'il voulait se sentir en sécurité. Et, dans le grand livre de Sinanju, il était dit que l'homme ne se sent chez lui que là où nul ne peut l'atteindre.

L'avion se posa en souplesse et roula jusqu'au bout de la piste. Aussitôt des cris retentirent, en provenance de la tour de contrôle. Des hommes accouraient, hurlant, pointant leurs armes sur le toit de l'avion.

En bas, la porte de la carlingue fut brutalement ouverte, l'un des gardes du corps s'y encadra et fit signe aux hommes de reculer.

Dans la cabine, une voix autoritaire interrogea.

— Qu'est-ce qui leur prend ?

— Ils sont malades, ils prétendent qu'il y a quelqu'un sur le toit de l'avion.

— Ils prennent de la dope maintenant ?

— Impossible, on fusille tous ceux qui y touchent.

— Ce qui est impossible c'est qu'un homme soit planqué sur le toit. On a volé à treize mille pieds.

— Ils braquent leurs fusils sur nous maintenant.

— Abattez-les, laissa tomber la voix de commandement.

De la porte de l'appareil, partirent des rafales d'armes automatiques. Remo vit les canons reculer sous les coups de départ. Les éclairs zébrèrent l'ombre portée de l'avion. Les tireurs étaient des professionnels, lâchant de courtes rafales précises. Sur la piste, les hommes s'abattirent en paquets.

De la cabine de pilotage, un homme s'écria :

— C'est encore la tour, ils disent qu'il y a bien quelqu'un sur le toit.

— Impossible.

— Ils insistent.

— Tenons-nous prêts à redécoller, ils pourraient avoir été achetés.

— Par qui ? Personne ne paye mieux que vous.

— Et si on jetait un coup d'œil, lança un des tireurs postés près de la porte.

— Non, ferme la porte tout de suite, trancha la voix du chef.

Quelqu'un claqua la porte avec une telle force que l'avion trembla sur ses pneus.

L'oreille plaquée contre la carlingue, Remo pouvait encore les entendre parler.

— S'il y a vraiment un type là-haut, il n'y a qu'à décoller.

— Si ce mec a tenu jusqu'ici, ça ne suffira pas à le décrocher.

— Avant on volait en douceur, cette fois on va vraiment taquiner le palonnier.

— Bien, monsieur Largos.

Ainsi Largos était bien dans l'avion. Jusqu'alors, Remo n'en était pas sûr. Tout au plus savait-il que l'appareil effectuait un important transport de fonds ; logiquement, le trafiquant devait donc être à bord, mais Remo n'avait pas pu le vérifier car, quand il s'était approché de l'appareil déguisé en ouvrier d'entretien de l'aéroport de Medellin, les moteurs chauffaient déjà. Il n'avait eu que le temps de se plaquer contre la carlingue, dans l'angle mort de la tour de contrôle.

Dans l'avion, Remo entendait le pilote échanger des instructions avec la tour de contrôle. Il allait bientôt relâcher les freins de l'avion. Remo concentra toute son énergie dans ses mains. Les bouts de ses doigts se mirent à vibrer et le métal à se ramollir. Prise dans le faisceau d'électrons qui traversait son corps, la carrosserie de l'avion entra en fusion et des particules de métal se vaporisèrent.

Agrandissant le trou ainsi formé d'une traction des deux bras, Remo se laissa tomber dans le cockpit.

— Coucou, fit-il, c'est l'oncle d'Amérique.

Un des mafiosi colombiens dégaina en un éclair et braqua sur lui un Walther P88 rutilant. Il eut l'impression d'appuyer sur la détente mais c'est son bras qui partit et se détacha de son épaule. Il ouvrit la bouche pour hurler puis se ravisa et se contenta de mourir.

— Lequel d'entre vous est Gunther Largos ? demanda Remo. Ça devient vraiment impossible de repérer les milliardaires maintenant qu'ils s'habillent comme des loubards, en jean et blouson de cuir !

De fait, il était difficile de savoir qui était qui là-dedans. Certes, Remo pouvait penser que l'homme, installé aux commandes de l'appareil, en était le pilote. Il allait falloir le sauver celui-là et ça n'allait pas être simple au milieu de toutes ces rafales qui crépitaient de partout.

D'ailleurs, en quelques minutes, les Colombiens s'étaient tous entretués. Ces excités de la gâchette ne comprendraient jamais le secret de la vitesse, songeait Remo devant l'amas de corps déchiquetés, alors qu'il est si simple de prendre le temps de regarder tranquillement d'où partaient les coups ! Après c'était un jeu d'enfant d'anticiper la trajectoire de la balle et de l'esquiver d'un petit saut de côté...

— Cessez le feu ! cria quelqu'un.

Mais personne n'entendit son ordre. Puisque tous les nervis étaient morts. Dans la cabine, ruisselante de sang, flottait une odeur âcre de poudre et de métal brûlé.

Seul, debout au milieu du carnage, un homme très mince et très élégant dans un complet d'alpaga blanc, toisait Remo calmement. Il avait une fine moustache et un port de grand d'Espagne. Il parla d'une voix d'hidalgo.

— Désolé, monsieur, je crains que mes hommes ne se soient un peu emportés. Ils n'ont pas vos nerfs d'acier, je le crains. Mais asseyez-vous donc, je vous en prie.

— Où ? demanda Remo, cet avion est un vrai bordel.

— Il était beaucoup mieux rangé avant que vous ne fassiez un trou dans la carrosserie et ne jetiez la confusion parmi les membres de mon personnel, répliqua l'hidalgo.

— Je ne savais pas qu'il s'agissait de votre personnel. C'est vous que je cherchais.

— Et en quoi puis-je vous être utile ? s'enquit Gunther Largos d'une voix urbaine.

— Absolument rien, c'est moi qui m'occupe de tout.

L'hidalgo leva un sourcil.

Remo reprit :

— Simplement, vous restez là, sans bouger. Vous n'aurez qu'à mourir.

Largos ne broncha pas.

— Et avant de mourir, puis-je savoir pourquoi vous comptez m'assassiner ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Oh, une sombre histoire de drogue et de corruption de fonctionnaires. Vous voyez le genre. Comme personne n'arrivait à vous atteindre, on a pensé à moi.

— On a bien fait, vous semblez aussi compétent que raisonnable. Aussi aurais-je le plus grand plaisir à connaître votre nom et, peut-être, consentiriez-vous à échanger quelques mots avec moi, une petite conversation à bâtons rompus, en quelque sorte ?

Don Largos eut un demi-sourire en montrant ses hommes disloqués.

— Je pourrais par exemple vous proposer un substantiel dédommagement pour le temps que vous aurez perdu à parler à un être aussi vil que moi.

Le mafioso leva une main diaphane et soigneusement manucurée avant d'ajouter :

— Ne vous méprenez pas, je ne cherche pas à acheter ma vie, je voudrais payer votre temps à son juste prix. Mettons, un million de dollars la minute.

— Non merci, je n'ai pas besoin d'un million.

— Vous devez être très riche.

— Non, pas du tout.

— Un homme que l'argent n'intéresse pas, voilà qui est extrêmement rare ! Vous êtes un saint en somme.

— Non, je n'ai simplement pas de besoins, pas de maison, pas d'enfants, rien.

— Je vois, mais vous prendrez bien quelque chose ?

— Oui, un avion. Il faudra que je rentre après l'exécution et je crains que celui-là ne puisse pas faire l'affaire avec un toit crevé et un cockpit éclaté.

— Vous avez raison, fit don Largos avec un sourire gracieusement arrogant.

À aucun moment de leur échange, sa voix n'avait tremblé, ses yeux n'avaient cillé. Ce baron du crime savait partir avec élégance.

— Dépêchons-nous alors, vous n'avez plus que vingt secondes.

— Je croyais que j'aurais droit à une minute.

— Ça fait quarante secondes que nous parlons. À ce prix-là, je tiens à vous faire faire des économies. Quinze.

— Quinze ?

— Douze, reprit Remo.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à prendre congé.

Claquant des talons comme un junker prussien, Gunther Largos s'inclina légèrement, croisa les bras et se tint prêt à rencontrer la mort.

Malgré lui, Remo était impressionné par la classe du criminel.

— Et mon avion ? demanda-t-il. Je ne pensais pas que vous soyez homme à manquer de parole.

— Désolé mais je n'aurais pas le temps de m'en occuper. Et je n'ai même pas eu le plaisir de connaître votre nom.

— Remo. Et maintenant, combien de minutes voulez-vous en échange de l'avion ?

— Toute une vie, répondit Largos.

— D'accord, fit Remo, mais une vie courte, qui prendra fin dès que j'aurai l'avion.

Largos éclata de rire. Le pilote et le copilote échangèrent des regards atterrés. Ces deux types étaient complètement cinglés ; à ce niveau-là, ce n'était plus du courage mais de l'inconscience.

Largos continuait à rire.

— J'aime votre humour. Nous pourrions faire plus ample connaissance, le temps de faire venir un autre avion. J'ai toujours interdit qu'il y ait plus d'un appareil au même endroit. Comprenez-vous, je n'aime pas que mes gens se rencontrent trop souvent. Moins ils se connaissent et moins ils ont de chance de comploter. Maintenant, si vous voulez bien être mon hôte pendant qu'on nous amène un autre jet, nous pourrions dîner. Dehors serait mieux.

Largos montrait le carnage.

— Je vais donner des ordres, reprit-il, et vous pourrez me tuer quand il vous semblera bon.

Remo haussa les épaules.

Dehors les serviteurs indiens s'activaient déjà, dressant une table de festin, croulante sous les plateaux de fruits de mer et les seaux à champagne. La brise fraîche descendue des Andes soulevait les pans d'une nappe finement brodée.

Largos fit signe à ses hommes de reculer jusqu'en bout de piste. Puis il invita Remo à s'asseoir.

— Vous avez peur d'être empoisonné ? demanda Largos en voyant Remo picorer quelques grains de riz.

— Toute cette nourriture est du poison, fit Remo, vous mangez cette nourriture et vous passez le reste de la journée à essayer de la digérer. Vous brûlez des mètres cubes d'oxygène pour éliminer toutes ces toxines.

— Je vois, vous avez aussi des techniques spéciales d'alimentation.

— Non, même pas, j'évite de creuser ma tombe avec mes dents, c'est tout. Au fait, et l'avion ?

— Il arrive, il arrive, fit Largos en dégustant longuement son verre de champagne. J' imagine que vous travaillez pour le gouvernement américain. C'est lui qui vous envoie pour m'exécuter ?

— T'as tout compris, Largos, on ne peut rien te cacher.

— Appelez-moi Gunther, je vous en prie.

Il n'avait pas cessé de sourire. Il reprit :

— À propos, quand vous me tuerez, n'oubliez pas que je ne suis qu'un intermédiaire, un grossiste tout au plus, pas vraiment un gros bonnet.

— Ah oui ? Et c'est qui les gros bonnets ?

— Certaines banques ; par exemple, celles qui gèrent mes dollars notamment.

— Des banques de Miami ?

— Non, ça c'est du menu fretin. Je veux parler de grosses banques, qui gèrent de grosses fortunes, des maisons respectables qui ont assis leur réputation sur des siècles de trafic. Le trafic de l'ébène par exemple.

— L'ébène ?

— La traite des esclaves si vous préférez.

— Votre eau n'est pas mauvaise vous savez, fit Remo, en faisant tourner son verre.

— Dois-je comprendre que je vous ennue ?

— Pas du tout, au contraire, vous me passionnez. Je déteste que les gros bonnets parviennent toujours à s'en tirer.

— C'est ce que je m'étais dit.

Largos parlait maintenant d'une voix sourde.

— Laissez-moi vous faire une proposition. Ma vie en échange de ces grossiums.

— Non.

— Bon, reprenons les termes de la négociation. Mettons que tant que je vous livre les gros bonnets de votre pays, vous me laissez la vie sauve. À moins, bien sûr, que vous ne vous contentiez des rastaquouères. Auquel cas vous pouvez me tuer tout de suite. L'avion va bientôt apparaître derrière ces montagnes.

— Préparez-vous, nous partons en voyage, fit Remo, réalisant au même instant que Largos avait découvert son prix.

Décidément ce type était très fort.

— Largos, reprit Remo, il faut que j'appelle les États-Unis, mais je veux un téléphone sûr.

— Aucun téléphone n'est sûr. J'ai le même matériel électronique que la CIA.

— Ouais, bon, vous reculerez à bonne distance.

— On n'a plus besoin d'être proche pour écouter une conversation téléphonique.

— Je sais, c'est pour la forme.

Largos lui tendit un téléphone à peine plus gros qu'une tasse à café.

— Avec ça vous pourrez appeler les États-Unis en relative sûreté. Cet appareil a un brouilleur incorporé mais je ne peux rien vous garantir.

Remo colla sa montre contre la machine et une crécelle électronique composa le code d'accès. Le téléphone sonna puis il y eut un déclic et une voix d'ordinateur récita mécaniquement :

— Vous utilisez une ligne non protégée, raccrochez immédiatement.

— Non, fit Remo.

— Danger immédiat, raccrochez immédiatement et prenez une autre ligne.

— Allons, Smitty, relax !

L'électronique émit une plainte grinçante et la voix de Smitty éclata dans l'appareil.

— Remo, raccrochez et prenez un autre téléphone, celui-ci est sous écoute.

— Je n'ai rien d'autre, Smitty.

— C'est important !

— Ce que j'ai à dire aussi, Smitty.

— Écoutez, il y a une urgence top priorité concernant l'URSS. Maintenant voulez-vous avoir l'obligeance de raccrocher et de prendre une autre ligne avant que quelqu'un ne nous mette dans le pétrin ?

Remo se tourna vers Largos qui, par courtoisie, s'était éloigné de quelques mètres et contemplait la crête des Andes.

— Est-ce qu'on peut avoir une autre ligne ?

— Bien sûr, fit Largos, je vous avais dit que celle-là n'était pas sûre.

— C'est vrai, convint Remo.

— Qui est-ce ? demanda Smith d'une voix horrifiée.

— Largos, lâcha Remo en raccrochant.

— Je crains que votre chef n'apprécie pas mon intervention,

remarqua le Sud-Américain.

— Apparemment non, fit Remo en souriant.

Largos fit signe à un de ses hommes de s'approcher et lui donna des instructions très précises sur le genre de ligne qu'il voulait. Remo ne comprit rien à ces précisions techniques.

Il comprenait mieux la réaction de Smith. Celui-ci, d'ordinaire taciturne et atone, avait pris des accents hystériques. Quand la conversation reprit, son chef mit trois minutes à lui rappeler la nécessité absolue du secret, seule chance de survie de son organisation, raison même de son existence. Car l'organisation devait agir en dehors de la loi pour accomplir les missions de sauvegarde que le gouvernement ne pouvait assurer dans le cadre de la loi. Reconnaître son existence c'était reconnaître que le pays ne pouvait fonctionner dans le cadre de sa constitution.

— Bien sûr, bien sûr, je comprends vos inquiétudes, Smitty. Mais, d'abord, je vais tuer Largos, donc il n'y aura pas de fuite et, ensuite, il vient d'avoir une excellente idée.

— Remo, comprenez que si Largos est si dangereux, c'est parce qu'il a toujours de si bonnes idées à proposer. C'est comme ça qu'il a déjà corrompu et foutu en l'air trois services de police.

— Ouais, mais on laisse toujours filer les gros bonnets. Il y a une banque à Boston...

— Remo, fit Smith d'une voix soudain lasse, Largos ou la banque de Boston ne comptent plus. Quelque chose nous arrive de Russie, on ne sait pas encore ce que c'est mais cela pourrait bien être la menace la plus grave qu'on ait jamais affrontée.

Remo mit sa main sur le téléphone et s'adressa au mafioso sud-américain.

— Largos, vous venez d'être relégué au second rang.

— Tant mieux, fit le trafiquant en levant son verre de champagne.

— Remo, hurla Smith dans le téléphone, vous partagez déjà des secrets avec Largos !

Si ça ne vous donne pas une idée de son habileté !

— Oui, bon, et cette fameuse histoire avec la Russie ?

— Je n'ai pas de détails, mais il s'agit d'une affaire énorme.

— Bon, tenez-moi au courant dès que vous aurez quelque chose, et, en attendant, Largos et moi, nous filons à Boston, lança Remo en raccrochant.

Le vol sur Boston dans le jet de Largos fut incroyablement luxueux. Le 747 regorgeait de tapis épais et de divans profonds où languissaient des femmes moelleuses et expertes. Mais Largos trouva la compagnie de Remo plus intéressante que ces plaisirs usés. Il renvoya ses courtisanes à l'arrière et s'assit en tailleur à côté de l'homme mince aux épais poignets.

— À propos de tailleur, fit le Sud-Américain en cherchant une position plus confortable, j'en ai un dans l'avion, si vous voulez vous changer, il va vous faire un costume.

Il désignait le T-shirt noir et le pantalon gris de Remo, maculés de sang et noirs de poudre.

Remo secoua la tête. Il voulait juste un nouveau T-shirt et le même pantalon.

— Vous les aurez avant notre arrivée à Boston, fit Largos. Au fait, j'imagine que votre agence ne figure pas sur les listes officielles de Washington ?

— C'est juste.

— J'imagine aussi que très peu de gens sont au courant de son existence, peut-être une poignée.

Remo opina. Encouragé par son silence, Largos poursuivit :

— Une telle agence ne resterait pas longtemps secrète si elle employait beaucoup de monde, surtout des gens qui tuent comme vous.

Remo approuva encore.

— J'estime qu'il ne peut pas y avoir plus de trois personnes qui ont le permis de tuer chez vous.

— J'ignorais qu'il fallait un permis pour tuer, interrompit Remo.

— Les gouvernements pratiquent ainsi. Je les connais bien. Votre agence n'a pu rester secrète que si elle dispose d'un bras armé numériquement très réduit.

Remo éclata de rire.

— Vous essayez de me tirer les vers du nez. Savoir combien nous sommes. Qui reprendra le flambeau si vous me tuez.

— Mais non, je vous assure. D'ailleurs ce n'est même plus d'actualité. Je vous suis plus utile vivant que mort. Je suis sûr que si je

rencontrais votre Smitty, nous nous mettrions vite d'accord.

— Pas question, il aurait un infarctus, rien qu'en vous voyant.

La grande salle du conseil d'administration de la BBNA, la Banque de Boston et de la Nouvelle-Angleterre, semblait sortir tout droit du XIX^e siècle. À ses murs recouverts de panneaux d'acajou, pendaient les tableaux de tous les présidents de la banque depuis la guerre d'indépendance. Leurs visages de banquiers puritains laissaient tomber sur la longue table ovale des regards glacés. Comme pour s'assurer qu'aucun intrus ne s'était glissé dans ces lieux solennels.

Ces âmes bien nées, grandies dans la peur de Dieu et le respect de la Bible, avaient établi leur fortune dans le Triangle d'or de la traite des Noirs. Ils avaient acheté les esclaves aux négriers africains puis les avaient vendus aux planteurs du Sud avec un fabuleux profit. Ils leur avaient racheté du coton qu'ils avaient revendu en Europe avec une plus-value encore plus fabuleuse. En Europe, ils avaient investi une infime fraction de ces bénéfices dans l'achat d'armes et de colifichets qu'ils avaient revendus aux rois nègres contre de nouveaux stocks de bétail humain. Entassés à fond de cales dans des conditions atroces, la moitié, parfois les trois quarts de ces pauvres hères mouraient à chaque voyage. Mais il y en avait tant qu'il était vraiment inutile d'en prendre soin. Et ils se reproduisaient si vite ! Plus tard, ces mêmes banquiers avaient financé la guerre de Sécession et écrasé les planteurs. Car ceux-ci freinaient la marche de l'histoire et de la révolution industrielle. Pourquoi garder des esclaves quand on dispose de prolétaires à ne savoir qu'en faire ?

Les descendants de cette élite vertueuse avaient su conserver la même moralité dans leurs rapports avec l'argent. Ils n'acceptaient jamais de fonds d'origine douteuse.

Sauf, bien sûr, s'il s'agissait de centaines de millions de dollars, car alors il n'était plus question d'argent mais de placements.

Aussi quand leur plus gros dépositaire, un noble Sud-Américain, exprima le désir d'être reçu par le conseil d'administration, ses membres s'empressèrent-ils de se réunir pour le satisfaire. Et ce malgré la présence d'un homme en T-shirt noir et pantalon gris dont la tenue négligée contrastait brutalement avec l'élégant costume d'alpaga blanc du *senor Largos*.

— Dites-moi donc, jeune homme, d'où vient votre famille ? demanda le président du Conseil à ce curieux garçon aux poignets épais.

Remo haussa les épaules.

— Je l'ignore, je suis orphelin. Je suis ici pour vérifier que Gunther

Largos fait bien affaire avec vous.

— Tout à fait. C'est un homme aux pratiques irréprochables, répondit le président.

— Pourtant ce monsieur Largos est un gros trafiquant de cocaïne et un corrupteur patenté de dictateurs et de policiers. Vous trouvez cela irréprochable ?

— Je ne suis pas du tout au courant, fit le président d'une voix égale.

— Eh bien maintenant vous l'êtes, observa Remo.

— Tout ce que je sais c'est que vous venez de proférer des accusations sans preuve contre un homme d'affaires honorable qui a reçu d'importantes décorations, laissa sèchement tomber le président.

Les autres membres du conseil opinèrent avec gravité.

— Je vois que vous avez confiance dans la justice de votre pays, fit Remo. Je vais vous donner de nouvelles raisons d'y croire.

Et là, dans cette atmosphère fleurant bon l'encaustique et la componction, le président du conseil d'administration vit avec stupeur le jeune homme en noir s'avancer de chaise en chaise. Il avait l'air de claquer des doigts mais, à son passage, les têtes des membres du conseil piquaient du nez sur la table. Certains se levèrent pour essayer de fuir mais l'homme les rattrapait et, du tranchant de la main, leur décalottait l'occiput, maculant l'acajou des lambris de giclées de matière grise.

Éclaboussé par ce *brain-pannelling*, le président voulut ouvrir la bouche et écraser le jeune insolent de toute son autorité morale. Mais son cerveau se brouilla, répandu sur la table du conseil.

— Merci pour le tuyau, lança Remo à Largos qui avait suivi la scène comme au théâtre. À vous maintenant.

— Mais mon cher Remo, fit le Sud-Américain. Ce n'était que du petit poisson. Attendez de voir le gros.

Au même moment, au sud de Boston, à Rye, New York, un ordinateur affichait sous les yeux de Harold W. Smith une des informations les plus déroutantes de l'histoire de CURE. Par ses actions désespérées, l'URSS montrait qu'elle cherchait à récupérer une arme terrifiante. Et cela juste quand le bras armé de CURE était injoignable. Il avait disparu dans la nature, occupé à décapiter des conseils d'administration de banquiers.

CHAPITRE III

Le président des États-Unis était au bout du fil et, pour la première fois de sa vie, Harold W. Smith ne décrocha pas pour lui répondre.

Il se contenta de fixer le signal lumineux qui clignotait sur son bureau jusqu'à ce que la lumière s'éteigne. Il savait ce que voulait le président. Il savait aussi qu'il ne pouvait pas le lui donner.

Le système de contrôle électronique qui avait fait la puissance de son organisation révélait deux inquiétantes nouvelles. La première concernait l'incroyable recrudescence d'activité des Soviétiques. N'importe qui pouvait s'en apercevoir. Les principes du renseignement obéissaient à des règles quasi scientifiques. Si un pays se préparait à en envahir un autre, on pouvait voir ses armées se préparer à des centaines de kilomètres du front, des mois à l'avance.

Sans avoir pris contact avec eux, Smith était sûr que les limiers du FBI n'avaient pu manquer de repérer toute cette activité. Le FBI, c'était un secret assez bien gardé, était un des systèmes de contre-espionnage le plus efficace du monde, dirigé et animé par un bande de bull-terriers têtus, perfectionnistes et obsédés par un anticommunisme d'un autre âge. Si le président l'appelait, ce n'était pas pour lui demander des renseignements : il en avait sûrement eu par les agents fédéraux. Ce qu'il voulait c'était l'accès aux capacités spéciales de CURE, c'est-à-dire, en réalité, à Remo.

La deuxième nouvelle inquiétante concernait une série de meurtres à Boston : les six directeurs d'un prestigieux établissement financier avaient été assassinés, apparemment par une puissante machine qui leur avait fait éclater le crâne.

En fait les services scientifiques de la police avaient conclu que seul un bras hydraulique aurait pu faire autant de dégâts. Les détectives de la brigade criminelle se grattaient la tête. Comme aucune trace d'une telle machine n'avait été relevée dans la salle du conseil, ils imaginaient que les six hommes avaient été tués ailleurs et amenés là pour brouiller les pistes. Les journaux s'en donnaient à cœur joie, se livrant aux spéculations les plus folles.

Harold W. Smith, lui, savait bien qui avait fait le coup et il était furieux.

Son organisation n'existait que pour résoudre des problèmes que le

gouvernement ne pouvait régler par des moyens officiels. Remo avait été formé pour opérer dans ce cadre très strict, sur des objectifs étroitement délimités. Et voilà qu'il déclenchait sa propre croisade, enivré de massacres, traînant Largos à travers le pays pour exécuter sans sommation toutes les cibles que le trafiquant lui désignait.

Mais peut-être était-ce trop demander à Remo après tant d'années. Il avait été arraché à son cadre de vie et brutalement initié aux techniques meurtrières de Sinanju. Il vivait dans des chambres d'hôtel, trimbalé d'une mission à l'autre : un homme sans identité, sans attaches, sans passé. Même son visage avait été refait. Il était l'agent qui n'existait pas d'une organisation invouable que personne ne connaissait. Peut-être aussi qu'au contact de Chiun son esprit s'était modifié, imprégné d'on ne sait quel orientalisme nébuleux au point de larguer les amarres du réel à l'occidentale.

Harold W. Smith sursauta ; la ligne du président sonnait de nouveau. Il hésita ; que pouvait-il bien lui dire ? Qu'il était temps de fermer la branche action de CURE, devenue vraiment incontrôlable ? C'est pour ça qu'il hésitait encore à répondre ; il ne voulait pas prononcer les mots fatidiques et inévitables. Dès qu'il serait au téléphone, il dirait la vérité au président. Il y était tenu par un code d'honneur. Même si cela signifiait la fin de CURE.

En avançant le bras pour décrocher le téléphone, Harold se disait que ses années de services touchaient peut-être à leur fin. Comme le temps avait passé ! Pourtant, il lui semblait que c'était hier que le Président Jimgirl, aujourd'hui disparu, lui avait demandé de créer CURE pour une mission ponctuelle. « Juste le temps de traverser la crise, cinq ans au maximum. »

Cela faisait déjà plusieurs décades.

— Mes respects, monsieur le Président, lâcha Smith dans l'appareil.

— Tout va bien Smith ? demanda aussitôt le président.

Il savait que Smith répondait toujours au premier appel.

— Non, monsieur le Président, tout ne va pas bien. J'ai le regret de vous informer que notre branche action est hors de contrôle et que nous allons bientôt devoir la fermer.

— Allons, allons, soldat, on en a vu d'autres ! fit la voix chevrotante du vieux cow-boy de cinéma. De qui pouvez-vous disposer encore ?

— Je n'ai qu'un homme et il est déréglé, l'autre est son instructeur.

— Mais, c'est parfait ! L'instructeur est encore meilleur que l'élève.

Un vieux dur à cuire. Encore plus vieux que moi, et il y a peu de gens qui puisse en dire autant.

— Monsieur le Président, le Maître de Sinanju n'est pas vraiment le vieux monsieur sympathique dont il crée l'image.

— Je sais, je sais, je m'y connais en image, je suis un vieux singe moi-même. Tous ses beaux discours ne sont que de la vaseline. Mais nous avons besoin de lui ou de son disciple. Et tout de suite. Tout le système d'espionnage soviétique est en alerte rouge. Pour une fois la CIA, la NSA, le FBI, l'État-major de l'armée sont tous d'accord ; ils affirment que les Popovs ont activé la totalité de leurs réseaux. On a même vu apparaître des taupes qui ne devaient sortir qu'en cas de guerre.

— Alors c'est la guerre ?

— Non peut-être pas, mais le KGB fait comme si.

— Et que peut faire CURE dans tout cela ?

— Il était temps que vous posiez la question.

Le président, sous ses airs bonasses de grand-père hollywoodien était un homme dur et efficace. Il faisait la sieste aux conseils des ministres et réclamait des mémos de deux lignes sur les sujets les plus complexes. Mais il savait distinguer l'essentiel de l'accessoire et avait compris que pour les foules américaines, et peut-être pour le reste du monde, on ne saurait jamais trop simplifier les problèmes. Les gens suivaient la scène politique comme une série télé et, à ce jeu-là, il était le meilleur. L'Amérique se perdrait jusqu'au bout dans les yeux du vieil acteur.

— Je veux, reprit le président, que vous fassiez l'impossible.

— Et plus précisément ?

— Que vous arrêtiez un commando spécial de tueurs soviétiques. Nous savons qu'il s'approche de nos frontières. Nous savons aussi que le FBI est totalement impuissant.

— Même avec l'aide de l'armée ?

— Ils ont essayé à deux reprises. À chaque coup, les Russes sont entrés chez nous. Ils ont fait ce qu'ils avaient à faire et ils sont repartis. Avec une ogive nucléaire sous le bras notamment.

— Et la CIA ?

— La CIA ne peut rien. Elle ne sait même pas exactement combien de fois le commando russe est entré chez nous. Deux fois d'après ses recoupements mais, même de ça, elle n'est pas sûre.

— Et comment sait-elle que le commando arrive ?

— Par recoupements encore. Les Popovs envoient tout ce qu'ils ont. Nous pouvons nous occuper de tout le reste mais il faudrait que vous vous chargiez du commando.

— Il faudra bien. Qu'est-ce que la CIA sait sur eux ?

— Je leur dirai de vous communiquer leur dossier.

— Merci, non. Je préfère me brancher directement sur les Russes. Est-ce qu'on sait ce qu'ils recherchent ?

— Non, tout ce qu'on sait, c'est le nom de l'opération : Rabinowitz.

Après avoir raccroché, Smith jeta quelques réflexions au crayon sur un bloc-notes. Ce génie de l'informatique savait que rien ne vaut le contact physique du bois, d'une mine et du papier pour clarifier une pensée.

Quand il eut fini, le téléphone sonna.

C'était Remo.

— Smitty, devinez d'où j'appelle ?

— Remo, votre pays a besoin de vos services.

— Et il les reçoit. Je suis à Chicago, à la bourse des matières premières et devinez d'où sortait l'argent qui servait à manipuler les cours ?

— Remo, nous avons à faire face à une urgence nationale.

— Ici aussi. Nos paysans étaient poussés à la faillite. Maintenant les initiés commencent à payer.

— Qui t'a demandé de jouer au justicier ?

— Personne. Mais il faut bien que quelqu'un s'occupe d'arrêter les salauds puisque les juges les laissent filer.

— Remo, fit Smith en jetant un coup sur les oscillations de ses moniteurs, vous parlez d'une ligne sous surveillance. Arrêtez d'utiliser les téléphones-gadgets de Largos et revenez ici. Il y a urgence extrême.

— Smitty, ricana Remo, depuis que je vous connais, il y a toujours une urgence. Et après une crise, une autre crise. En ce moment j'ai le sentiment d'accomplir quelque chose d'utile et je me sens bien. Jamais je ne me suis senti aussi bien, Smitty.

Smith étreignait son combiné comme pour retenir Remo mais celui-ci avait raccroché. Le chef de CURE n'avait plus le choix. Il ne lui restait plus que Chiun. Smith fit la grimace ; si Remo était un missile déboussolé, Chiun était une explosion atomique. En appelant Chiun, c'est un peu comme s'il lançait une grenade dans une salle bondée pour tuer une seule personne.

En soupirant, Smith composa le numéro de Chiun.

*

* *

À New Hope, en Pennsylvanie, au milieu des pommiers en fleur qui ondulaient sur les pentes vertes des collines du comté de Bucks, le bruit de la sonnerie rompit soudain l'harmonie de l'univers. Perdu dans la contemplation de tant de beauté, le sage Oriental assis en position du lotus ne bougea d'abord pas. L'irruption sans grâce de la barbarie occidentale zigzagua à la surface de son esprit étal sans rencontrer d'obstacle. Le sage se contenta d'ouvrir les yeux et de les poser sur l'objet criminel. Debout à côté du téléphone, un technicien des télécom tirait des fils pour un nouveau branchement. D'un geste presque imperceptible le vieil Oriental fit signe de débrancher la machine coupable.

— Eh mec ? Tu veux quand même pas que je touche au matos de l'État ? Ça va pas ta tronche ? grommela le jeune employé du service public, outré et boutonneux.

Le vieux sage ne cilla pas. Le diable blanc, abruti d'alcool, de viande et de nicotine n'avait pas réalisé la gravité de ce crime de lèse-harmonie. Il répéta, un peu plus fort :

— Faites ce que je vous dis. Tout de suite.

— Va te faire foutre, jaillit la réponse, hargneuse, crachée, laide.

Dieu merci, l'harmonie n'eut pas à subir plus d'horreur. D'une manchette, le vieillard avait tranché l'injure. Le silence retomba, avec le corps de l'homme.

Chiun l'enjamba et posa sa main diaphane sur le récepteur qui fondit aussitôt. Il eut un regard pour le corps et eut un léger frémissement. Ce tas de viande déjà décomposé sur pied ne tarderait pas à dégager des odeurs pestilentielles. Et Remo qui n'était même pas là pour faire disparaître cette ordure ! Ah, l'ingratitude des disciples ! Il lui avait tout appris et le misérable l'abandonnait. Même quand il était là, il ne vidait jamais les cadavres de bon cœur. Pour un peu il aurait accusé de meurtre l'illustre grand maître de la maison de Sinanju.

Chiun soupira et se promit d'être plus sévère avec son disciple à l'avenir.

*

* *

À Moscou, une taupe que la CIA entretenait dans les rangs du KGB depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale reçut un nouveau message. Il recevait toujours ses messages de la même façon : à la une d'un célèbre quotidien américain. Pour une raison qu'il n'avait jamais daigné expliquer, ce vénérable journal publiait encore ses petites annonces en première page. Les annonces étaient vraiment petites, moins de trois lignes en général et couvraient la moitié inférieure de la page. Elles coûtaient très cher mais leur valeur étaient inestimables. Tous les services de renseignement du monde y recouraient. Mais pouvait-on en vouloir à un agent, fût-il secret, de lire la première page d'un grand quotidien international ? De toute façon, cela faisait partie de ses fonctions officielles.

Au troisième jour, la taupe de la CIA eut le message complet. Décodé, il prescrivait sa mission : découvrir en quoi consistait Rabinowitz et quand le commando spécial entrerait en fonction pour pouvoir mettre la main dessus.

Le colonel se gratta la tête. Bien que haut fonctionnaire chargé de la surveillance électronique, il n'avait jamais entendu parler d'un Rabinowitz ni d'un commando spécial.

Comme toujours dans les bons systèmes de renseignements, on ne lui en disait jamais plus qu'il ne devait en savoir. Mais cette fois, on lui intimait de prendre tous les risques. Aussi força-t-il un accès dans des données d'ordinateur interdites.

Il découvrit que le commando spécial était totalement protégé et qu'il ne serait vulnérable qu'au moment de son emploi. Son chef était le plus jeune général du KGB, Boris Matesev, un licencié de la Sorbone.

Rabinowitz n'était pas un nom de code mais celui d'une personne d'un centre de recherche de parapsychologie en Sibérie. Toutes les tentatives pour le retenir en URSS avaient échoué et il était considéré comme un homme extrêmement dangereux. En fait, c'était l'homme le plus dangereux du monde.

La CIA sut très vite que les informations de l'homme étaient exactes parce qu'il les avait payées de sa vie.

L'écoute de Smith sur les lignes de la CIA releva le nom de Matesev et il envoya aussitôt une demande au nom de l'Agence Fédérale pour obtenir davantage de précisions sur le général. Les renseignements coûtèrent trois vies supplémentaires.

Smith les reçut en même temps qu'un coup de fil de Remo. Il appelait de Denver où il venait d'exécuter un agent de change. Quand à Chiun, son téléphone ne répondait pas, « en raison d'un incident

technique momentané » répétait inlassablement une voix acidulée au central. Au siège des télécom, on lui précisa que la réparation prendrait plus de temps que prévu. Les techniciens qu'ils envoyaient, disparaissaient les uns après les autres.

Smith se décida à descendre à New Hope, Pennsylvanie. Quand il arriva dans sa berline de fonction, terne comme une voiture de flics, Smith dut se garer dans la rue. L'allée était bloquée par un embouteillage de fourgons des télécom. Une atmosphère sépulcrale pesait sur l'endroit. Même les oiseaux s'abstenaient de pépier.

Dans la maison, l'odeur de la mort imprégnait jusqu'aux murs, malgré la porte ouverte, bloquée par quatre malles aux couleurs vives.

— Ah Smith ! fit Chiun en l'apercevant, je vous en prie, embarquez-moi vite ces modestes bagages.

— Que se passe-t-il ici ?

— Des esprits déformés par l'inconscience des Blancs ont semé ici le désordre et la discorde. Quittons cet endroit souillé avant que le shérif n'arrive, aveuglé par la folie occidentale. C'est un pays raciste ici, ne l'oubliez pas.

— Je ne crois pas que je pourrais soulever ces malles, fit observer Smith.

— Il le faudra bien. Vous comprendrez aisément qu'un Maître de Sinanju ne puisse se rabaisser à ces viles besognes de portefaix. Vous imaginez le scandale qui ne manquerait pas de vous éclabousser si le monde apprenait que vous louez les services d'un assassin obligé de porter ses propres bagages ? Allons, allons, je vous donnerai un petit coup de main si personne ne nous voit.

Effectivement Chiun effleura ses bagages du bout de ses longs doigts aux ongles effilés.

Quand elle démarra, la voiture croulait sous le poids des malles qui encombraient le coffre et occupaient tout l'espace arrière.

— Que s'est-il passé là-dedans ? demanda Smith en reculant à l'aveuglette.

— Le téléphone a sonné, troublant ma méditation.

— Et tous ces cadavres ?

— C'est de la faute de Remo.

— Remo est revenu ? fit Smith se cramponnant à son dernier espoir. Avec Chiun, il avait l'impression d'être enfermé dans un asile de fous.

— Non, justement, c'est pour ça qu'il y a tous ces cadavres. C'est à

lui d'enlever les ordures. D'ailleurs où peut-il bien être ?

— Je ne sais pas ; il est parti tout seul, rendre la justice.

— Ouille-ouille-ouille, gémit longuement Chiun.

— Que se passe-t-il ?

— La maladie du Maître. Cela n'arrive qu'une fois toutes les quinze générations.

— C'est une maladie qui frappe exclusivement les Coréens, non ?

— Hélas, Remo est déjà un Coréen dans l'âme, même s'il ne s'en rend pas compte.

Chiun fut interrompu par le hululement des sirènes. La police convergeait sur la maison aux pommiers. Smith poussa un soupir de soulagement : il avait sorti Chiun juste à temps. Il ne pouvait pas se permettre d'attirer l'attention sur CURE et ses services spéciaux.

— C'est une phase critique pour Remo, reprit Chiun comme si de rien n'était, il a besoin de repos, de beaucoup de repos. Mais par-dessus tout, il a besoin de moi.

— Ne pourrait-on pas l'utiliser encore une fois pour une mission ? C'est absolument vital.

— Vital ? Ce qui est vital pour Remo, c'est Sinanju. Remo a besoin de méditation, il a besoin de recentrer sa respiration sur le rythme de l'univers.

— Il nous faut quelqu'un. Pouvez-vous nous rendre ce service, dans ce cas ?

— Je suis toujours prêt à me placer au service de votre gloire, ô empereur Smith.

— Bien, fit Smith (voilà la vaseline, pensa-t-il), dans ce cas, voilà ce dont il s'agit : notre objectif doit se rendre en Amérique, probablement dans la région de New York. Vous devez vous y rendre et vous préparer à l'intercepter.

— L'époque n'est pas propice à l'action. Je l'ai lu dans les astres et Remo doit d'abord se rétablir.

— Ce qui prendra combien de temps ?

— Quinze ans à peine.

— Comment à peine quinze ans ? Mais c'est maintenant que j'ai besoin de vous ! Pas dans quinze ans ! Que voulez-vous en échange de vos services ? Services que, excusez-moi de vous le rappeler, je paye déjà à votre poids d'or au village de Sinanju.

— Et c'est pourquoi nous vous sommes tout dévoués, chantant éternellement vos louanges et accomplissant vos basses œuvres. Seulement, c'est à votre service que l'esprit de Remo a été abîmé. Et pourtant nous n'avons reculé devant aucun sacrifice.

« La vieille catin », pensa Smith qui répliqua :

— Et ce même Remo est en train de faire le tour du pays avec un homme dont j'ai ordonné l'exécution.

— Vous l'avez sûrement payé pour ce contrat. Il devrait l'honorer.

La voix de Chiun avait grimpé de quelques octaves, comme chaque fois qu'il parlait d'argent.

— Et en plus, il tue les gens qu'on ne lui a pas demandé.

— Pour rien ?

La voix de Chiun avait pris un accent strident.

— Oui, Remo se moque de l'argent. Vous le savez bien.

— Hélas, mille fois hélas, ce garçon a acquis toutes les techniques, tous les pouvoirs de Sinanju, sans en saisir l'essence. La science sans la conscience...

Smith esquissa un mince sourire qui mourut aussitôt sur ses lèvres pâles. Il était trop fatigué pour s'amuser des bouffonneries de Chiun. La conscience du vieil Oriental, c'était son avarice, cette pulsion irrépressible qui le poussait à accumuler des tas d'or à la mesure de ses immenses pouvoirs.

En même temps, Smith tendait nerveusement l'oreille à l'affût des sirènes du shérif. Il se demanda combien d'âmes le vieux sage avait renvoyé dans le grand néant, laissant à Remo le soin de se débarrasser de leurs dépouilles.

Smith se demandait anxieusement s'il pourrait garder le bateau à flot assez longtemps pour que le pays survive à cette nouvelle crise. Il se sentait fatigué de couvrir tous ces meurtres, de cautionner les caprices de vieille diva du Coréen. Une nausée brouilla ses sens et il eut soudain envie d'en finir, de jeter sa voiture dans la rivière profonde que longeait cette petite route des Appalaches. Ses eaux noires et glacées noieraient ses angoisses et lui apporteraient enfin l'oubli.

Un brusque jet de lumière le surprit. Soudain il souriait, respirait, s'emplissant des merveilles de la nature, de ces coteaux boisés des Appalaches où couraient les écureuils. Il entendit les oiseaux et le clapotis de la rivière contre ses berges moussues.

Il sentit un picotement dans le cou et se retourna à temps pour voir

Chiun retirer ses doigts aux ongles longs.

— Vous étiez en train de laisser la fatigue dicter vos pensées, fit le vieil Oriental avec un petit sourire. Comment voyez-vous le monde maintenant ?

— Mieux, mais encore difficile.

— Il en est toujours ainsi pour les grands empereurs.

— J'ai un problème difficile à résoudre.

— Tous les problèmes sont les mêmes. Ils changent juste un peu de forme et d'époque. Même Remo a compris ça.

Gunther Largos avait tout de suite senti en Remo quelque chose qu'il n'avait jamais rencontré auparavant. Et, bien qu'il ait beaucoup appris sur lui au cours des derniers jours, il ne commettait pas l'erreur de croire qu'il le connaissait.

Il l'avait vu tuer dans les Andes, à Boston et à Denver. Il gardait dans les actions les plus violentes la grâce désinvolte d'un danseur. Largos chérissait cette aisance qui avait la force de la vie. Cet homme valait une armée de tueurs. Inlassablement, il lui désignait de nouvelles victimes. Largos se demandait à quel moment se produirait la transition, une transition si subtile que Remo ne s'apercevrait pas que Largos ne travaillait plus pour Remo mais que Remo travaillait pour Largos.

— Maintenant, nous attrapons vraiment les gros poissons, Remo, fit le Sud-Américain en s'enfonçant dans un fauteuil profond.

Ils étaient dans un jet privé en vol pour Atlanta où opérait un bétonneur dont la fortune était fondée sur l'argent de la cocaïne.

— Ça a plutôt l'air de vous rendre heureux, remarqua Remo.

— C'est de vivre qui me rend heureux.

— Une chose qui peut finir.

— Tout finit un jour, raison de plus d'en profiter tout de suite. Et puis, nous n'avons pas encore atteint les vrais maîtres du crime. Nous avons eu quelques banquiers, des agents de change, maintenant un constructeur. Mais les vrais criminels ? Tenez, par exemple, vous vous imaginez ce que l'État peut voler par jour ? Il taxe tout, le moindre mouvement d'argent, le moindre échange de biens, même les billets planqués dans les matelas qu'il grignote avec son inflation. Il rançonne comme s'il possédait le pays. Ça vous dirait de vous attaquer aux vrais criminels ?

— Non, en fait il faut que je rentre chez moi.

— Je croyais que vous n'aviez pas de chez vous ?

— Chez moi, c'est l'espace de méditation et la proximité de mon maître.

— Celui qui vous a donné vos pouvoirs ?

— Oui, en quelque sorte, fit Remo.

Comment expliquer à un Largos qu'un maître n'était qu'un bambou vide, un doigt pointé vers le ciel.

Remo s'enfonça dans le fauteuil de cuir blanc. Il aimait le luxe qui entourait Largos. Il pourrait être le sien aussi, il suffisait de le suivre.

— En quelque sorte ? reprit Largos. Que voulez-vous dire par là ?

— Je pourrais peut-être vous faire comprendre mais je n'ai pas le temps.

— Nous avons tout le temps du monde, fit Largos avec un large sourire.

— Non, plus vous, laissa tomber Remo.

Il s'abstint de balancer le corps de Largos par-dessus bord parce qu'ils survolaient une zone urbaine et qu'il aurait pu blesser quelqu'un.

CHAPITRE IV

Vladimir Rabinowitz découvrait la liberté. Le jeune Russe était planté au milieu d'un des halls innombrables et immense de l'aéroport Kennedy et regardait la foule. Il n'en revenait pas de se trouver dans un pays où les gens pouvaient manger autant de viande qu'ils voulaient. Où personne ne vous surveillait. Où l'on ne vous imposait pas la vision correcte du monde.

Mais, d'un autre côté, personne ne voulait savoir ce que vous pensiez, ni ce que vous mangiez. Ni même si vous aviez de quoi manger. La solitude et l'indifférence semblaient enfermer les êtres dans une prison de glace. En Union Soviétique, personne n'était jamais seul, même sur le banc d'un goulag. Les gens étaient enfermés dans une structure qui les étouffait mais qui les soutenait en même temps.

Pour la première fois, en vingt-huit ans d'existence, Vladimir Rabinowitz n'avait nulle part où aller, personne à qui parler. Et tant de liberté ne le libérait pas. Elle l'écrasait.

Terrifié, la poitrine serrée, il chercha un flic et n'en trouva pas. Des gens couraient en tous sens, tendus, pressés de quitter l'aéroport bondé ou de sauter dans leur avion. Il les fixa jusqu'à ce que quelqu'un rencontre son regard.

Il remarqua une jeune femme, jolie, probablement riche d'après son manteau de fourrure. Il se concentra.

Le truc était de franchir le barrage des yeux pour toucher l'inconscient. Il avait remarqué que les yeux des hommes étaient comme ceux des fauves et des rapaces, fixés droit devant eux en quête de nourriture. Les yeux des proies, biches ou mulots, étaient placés sur le côté de leur crâne pour surveiller l'approche des prédateurs. Ils couraient pour survivre, les autres couraient pour dévorer.

Au premier coup d'œil, l'homme cherchait la faille, testait la force ou la faiblesse de l'autre. Son deuxième regard était sexuel. Une fois seulement ce rite accompli, les hommes commençaient à parler. Mais Rabinowitz n'avait pas besoin de parler, il avait agi avant.

Quand leurs regards se croisèrent, la fille cilla. Le premier message traversa ses neurones : pas de danger. Puis une autre décision immédiate clignota : pas de sexe. Mais déjà Rabinowitz soudait leurs pupilles et lui souriait. Il s'avança vers elle.

— Je peux vous dire ce que vous savez, mieux que vous ne le saurez jamais, fit-il sans la quitter du regard.

La fille n'y comprit rien mais elle se sentait bien, en sécurité. Les yeux de cet homme, sa voix avaient un accent de vérité. Elle se laissa aller.

Rabinowitz l'avait un jour expliqué au psychiatre :

— Les décisions de base comme l'attaque, la fuite, la soumission ne sont jamais prises par l'esprit conscient. Moi je m'adresse directement au cerveau primitif.

— Mais l'hypnose exige la relaxation, avait objecté le psy.

— Le mental est un singe fou, qui s'agite sans cesse, saute d'une pensée à l'autre. Je frappe d'emblée beaucoup plus profond, au niveau du rachis. Je peux remonter instantanément dans la chaîne de l'évolution et m'adresser au saurien dans l'homme.

Le psy avait mâchouillé sa moustache et caressé sa barbe puis avait pondu un rapport qui avait établi la légende de Rabinowitz.

En face du jeune Russe, la jeune femme souriait maintenant.

— Chéri, s'écria-t-elle, je ne savais pas que tu étais ici.

— Mais si et arrête de te cramponner à mon bras, tu me fatigues. En plus, je meurs de faim.

— Hal, tu es tellement gentil. Tu as toujours tant d'attentions pour moi. Comment as-tu deviné que j'avais faim ?

— Bon, alors allons manger.

— Moi aussi je t'aime mon amour adoré.

La fille s'appelait Liona et son mental inondé de suggestions positives créait désormais de lui-même les messages qu'il voulait entendre. Exaltée par ce psychotrope qui valait toutes les cocaïnes, Liona se frotta contre Rabinowitz. Celui-ci rosit en sentant la masse ferme de ses seins se presser contre lui, vibrants, tendus.

— Allons chez toi, fit-il, la voix rauque.

— Oh Hal, je te veux en moi, tout de suite.

Un taxi soudanais les conduisit jusqu'à Manhattan, l'œil exorbité et rivé sur son rétroviseur. Chaque gémissement de la fille le faisait zigzaguer. Il en rata l'embranchement du tunnel de Triborough et faillit tomber du pont de Brooklyn. Chez lui, les femmes ne hurlaient pas comme ça, même quand on les excisait.

Parvenus dans l'appartement de la fille, Vassily et Liona se jetèrent de nouveau l'un sur l'autre. Ils firent l'amour sur une moquette

profonde comme un champ de tournesols. La baie vitrée descendait jusqu'au sol et Rabinowitz découvrait, au-delà du visage tordu de jouissance de la fille, le spectacle de l'Hudson grouillant de bateaux.

Répandue sur la carpeete, Liona criait encore le nom de Hal quand Rabinowitz s'engagea dans l'ascenseur qui donnait directement dans l'appartement.

Il sifflotait, prêt à affronter l'Amérique.

Avec les pouvoirs qu'il avait, il ne risquait rien.

Rabinowitz marchait dans la rue, luttant contre le vertige. À force de fixer les sommets des buildings, il s'était flanqué un torticolis.

Il ne remarqua les trois adolescents qu'au moment de les croiser. Ils étaient noirs, donc ils faisaient partie des masses opprimées. Il avait appris à l'école qu'ils avaient subi des persécutions épouvantables. On lui avait expliqué que l'Amérique était raciste et que les Noirs étaient parqués dans des ghettos comme des bêtes. Il leur adressa un grand sourire, plein d'amour fraternel.

Il souriait toujours quand sa joue fut lacérée par un couteau à cran d'arrêt. Une barre de fer lui brisa le poignet. Un nouveau coup lui creva un rein. Il tomba, aveuglé par le sang qui coulait de son cuir chevelu déchiré.

Il se réveilla à l'hôpital, abruti de douleur.

On lui expliqua qu'il avait été « muggé » : on l'avait attaqué pour le voler. À New York c'était très courant. Vassily Rabinowitz se sentit chavirer. À Moscou ce genre d'incident était impensable. Tout au plus, de temps en temps, une échauffourée éclatait entre ivrognes : quelques coups de poing échangés sans conviction. Mais la violence détraquée que Rabinowitz avait lue dans les yeux de ses jeunes agresseurs l'avait glacé.

De tout son corps meurtri, il se jura de ne jamais laisser se reproduire une telle horreur. Il allait créer une forteresse qui le protégerait de l'amour fraternel. Il allait s'entourer de sa propre police, bien plus efficace que ces pantins vêtus de bleu qui laissaient passer les voyous sans les allonger d'un coup de matraque.

Quand il sortit de l'hôpital, il s'approcha en boitant d'un de ces gros flics trop démocrates. Le policier lui sourit, heureux et surpris de découvrir son père à Times square.

— Papa, répondit-il, le type le plus féroce de la ville, c'est Johnny Castagnetti, dit Johnny-la-Castagne. C'est un gars, j' voudrais vraiment pas le rencontrer au coin d'un bois.

— Un vrai dur ?

— Papa, ce type tue depuis qu'il a douze ans. À seize ans il s'est coltiné une de nos patrouilles et les a tous envoyés à l'hôpital.

Rabinowitz était conscient des regards effarés des passants : un flic irlandais, roux et sanguin, qui dépassait le quintal et frôlait les deux mètres, appelait papa un petit juif souffreteux qui devait bien avoir dix ans de moins que lui.

— Tu dis qu'il vit à Queens ? reprit Rabinowitz.

— Oui, on a une équipe de surveillance sur lui. On s'attend à ce que ça pète d'un instant à l'autre. Le type est à cran ; il n'a pas tué depuis une semaine.

La femme de Johnny Castagnetti, dit Johnny-la-Castagne, vit un petit homme aux yeux tristes grimper péniblement les marches de leur immeuble de briques. Elle ouvrit la bouche pour le mettre en garde. Puis se ravisa et ouvrit la porte, un doigt sur la bouche.

— Maman, souffla-t-elle. Fais attention. Il est d'une humeur massacante. Je n'ose même pas rentrer dans sa chambre. Je pose ses spaghettis sur un plateau devant sa porte.

— Ne t'inquiète pas ma chérie, je vais parler à ce verrat.

— Maman, fais attention, tu sais comme il te déteste ! En plus il est en train de dormir et il tuerait quand on le réveille.

Vassily haussa les épaules et frappa à la porte.

Johnny se retourna dans son lit. Il eut un grognement de fauve. Dans son sommeil, il avait entendu l'accent étranger et un rêve de meurtre voilait de rouge son écran intérieur. La voix était revenue, incompréhensible. Johnny lança son poing à l'aveuglette et un nuage de plâtre le recouvrit. Par le trou du mur, il aperçut un petit homme brun, un juif sûrement. Il eut un grondement homicide et arracha la porte.

Vassily Rabinowitz vit les pattes énormes et velues se ruer vers son cou. Les épaules de Johnny Castagnetti s'encadraient tout juste dans l'encadrement de la porte. Il ne portait qu'une chemise de corps gris-marron d'où jaillissaient des touffes de poils noirs. D'ailleurs tout son visage semblait couvert d'une forêt de poils noirs où brillaient des yeux injectés, luisants comme des blocs d'antracite.

Au moment où il se préparait à mourir, Vassily croisa le regard du gorille et se glissa dessous.

Le colosse se figea aussitôt, un abject sourire de soumission aux lèvres.

— Carli, me frappe pas, je t'en supplie.

Johnny-la-Castagne se protégeait la figure de ses mains et sanglotait.

— Je ne vais pas te frapper, j'ai trop besoin de toi, le calma Rabinowitz.

Mais Johnny poussa un cri et se frotta le crâne comme s'il venait de recevoir une énorme baffe.

— Johnny, redresse-toi, dorénavant tu es mon garde du corps.

— Bien sûr Carli, mais arrête de me frapper.

Vassily sourit. Son garde du corps allait désormais être tenu en laisse par ses traumatismes d'enfance.

En les regardant passer, Maria Castagnetti n'en crut pas ses yeux. Johnny ne s'était pas aussi bien tenu depuis la mort de Carl, son frère aîné, un vrai Sicilien qui l'avait élevé dans le respect de la tradition.

Carl était mort très tôt mais il avait eu le temps de laisser son empreinte. Lui-même était mort, selon les rites exigés par la tradition familiale, les pieds pris dans un bloc de ciment au fond de l'Hudson. Comme son père et son grand-père. Seul, l'arrière-grand-père était mort dans son lit. Poignardé.

— Hé Carli, s'écria le petit frère en atteignant le porche, fais gaffe, les flics sont en planque.

Il pointait une Ford grise et sans chrome de l'autre côté de la rue.

— Bouge pas, je m'en occupe, fit Rabinowitz.

— Carli, tu peux pas tuer des flics devant chez moi quand même ! s'inquiéta Johnny.

Mais le terrible Cari avait recommencé à lui taper dessus. Pourtant il était déjà à vingt mètres de lui, s'avançant vers la voiture banalisée. Grimaçant sous les coups, Johnny vit Carli se pencher à la portière de la Ford. Le flic hocha la tête et démarra. La bouche de Johnny s'arrondit de surprise : son frère n'avait même pas sorti d'argent.

Il courut vers lui.

— Comment t'as fait Carli ? J' croyais que tu servais de garde-manger aux poissons de l'Hudson ?

— Johnny, ne crois pas tout ce qu'on te raconte, rétorqua Carli en lui allongeant une énorme baffe.

Au même moment, Vassily Rabinowitz marchait les mains dans le dos, signe d'intense réflexion. Maintenant qu'il avait un garde du corps, il fallait le nourrir, peut-être même le payer un peu. Il avait besoin d'argent.

Il pensa d'abord aux banquiers. Il lui suffisait de se présenter à un guichet et de demander de l'argent. Mais les livres de compte n'avaient pas d'yeux et les comptables ne se laisseraient pas hypnotiser à distance. En plus, il avait remarqué que les murs avaient des caméras. Il finirait par se faire repérer.

Il pouvait aussi rencontrer une femme riche et se faire entretenir mais il n'était pas venu jusqu'ici pour se foutre la corde au cou. Il voulait être libre.

Il finit par décider qu'il devait monter un commerce.

Un commerce de quoi ? Quelques minutes plus tard, il eut la solution.

Malheureusement, son premier client, un fumeur invétéré, refusa de le payer.

— Pourquoi je vous paierai pour arrêter de fumer ? Je n'ai jamais fumé de ma vie !

— Et ces traces de nicotine sur vos doigts ? fit remarquer Rabinowitz.

— Salopard, qu'est-ce que vous leur avez fait ? s'exclama le fumeur en brandissant son poing jauni.

Rabinowitz dut appeler Johnny à la rescousse pour expulser l'homme de son nouveau cabinet d'hypnose.

La cliente suivante était une de ces énormes Américaines gavées de sucre dès le berceau. Elle entra, lapant une glace d'un kilo.

Cette fois, il comprit immédiatement le problème. Cette femme voulait perdre du poids sans cesser d'engloutir les cornets de frites, la pile de hamburgers et les cinquante gâteaux entassés dans les sacs qu'elle serrait contre sa grosse bedaine.

— Madame, lui dit-il dans un accent russe incompréhensible, vous êtes en train de vivre la meilleure hypnose du monde. Vous avez besoin de cette expérience extraordinaire deux fois par semaine, pendant quinze ans et, pour cent dollars la séance, c'est vraiment donné.

La femme ressortit, radieuse et s'empressa de le recommander à quinze de ses amies qui, toutes, s'accordèrent à lui reconnaître autant de talent que leurs psychanalystes. En outre, il appartenait à la même école et fonctionnait selon les mêmes principes qu'eux.

Mais Vassily avait un avantage sur eux : il pouvait expédier une séance de cinquante minutes en trente secondes. Il n'avait qu'à le faire croire à ses patients.

Très vite la foule des clients s'allongea de la porte de son bureau jusque dans l'escalier. Il se faisait une fortune. Mais il la dépensait aussi vite.

D'abord, il fallait payer les avocats qui défendaient Johnny Castagnetti quand celui-ci était un peu trop zélé ou attaquait ses clientes pour leur *fare l'amore* sans hypnose préalable.

Il fallait aussi payer les conseillers fiscaux qui protégeait sa fortune contre les appétits du fisc.

Et puis, il réalisa que Johnny Castagnetti ne pouvait pas tout faire, il avait besoin de dormir de temps en temps. Il avait donc fallu lui recruter des adjoints. Qui coûtaient cher eux aussi et qui avaient besoin d'un capo pour les commander.

C'est ainsi que, très vite, Vassily Rabinowitz, né dans le petit village de Dul'sk en Ukraine, formé dans le meilleur centre de recherche en parapsychologie du monde, se retrouva à la tête d'une des plus puissantes « familles » de la côte est. Mais tous les *soldati* qui l'entouraient avaient des goûts de luxe et même si l'hypnose lui rapportait des sommes folles, il devait les laisser gagner leur vie comme ils en avaient l'habitude : le rackets, la drogue et la prostitution, pour ne citer que les arts mineurs.

Dans le cerveau de Rabinowitz une zone inconnue commença à s'épanouir comme une fleur vénéneuse. À force de côtoyer et d'organiser cette pègre mortelle, il découvrit une nouvelle saveur à son exigence, bien meilleure que l'hypnose qu'il pratiquait sans effort : c'était le goût de la compétition et du pouvoir.

Ce qui n'avait été au début qu'un réflexe de protection devenait peu à peu un instinct de puissance. Et c'était précisément, ce que les planificateurs soviétiques avaient craint. Cet homme qui pouvait d'un simple regard posséder n'importe qui, pouvait bouleverser le monde. C'est pourquoi ils ne l'avaient jamais utilisé contre les ennemis de l'Union Soviétique. De peur qu'il ne prenne goût au grand jeu de la guerre.

*

* *

Pendant que tous les services soviétiques cherchaient désespérément à retrouver la trace de Rabinowitz, Natacha Krupskaya, la femme du consul d'URSS en poste aux États-Unis depuis dix ans, prit conscience un beau matin, devant son miroir, de la gravité de la situation : elle décida qu'il était tout à fait impossible de continuer à arpenter la Cinquième Avenue avec ses quatre-vingt-dix kilos. Toute

cette graisse, c'était bon pour Minsk, Pinsk ou Podolsk mais totalement décalé à Manhattan. D'ailleurs les Américains (entre parenthèses, ils feraient mieux de balayer devant leur porte) commençaient à se moquer d'elle ouvertement ; un jour, elle avait entendu, au cours d'un cocktail, un arrogant jeune homme aux mœurs équivoques comparer son visage à l'arrière-train d'une truie. Aussi quand elle entendit parler d'un hypnotiseur génial, Natacha Krupskaya n'hésita-t-elle pas une seconde. Elle attendit dans la queue, ce qui ne lui était plus arrivé depuis quelle avait épousé un membre du parti, et entendit les réflexions les plus étranges de ceux qui sortaient.

— Whouah, ça a été les meilleures cinquante minutes de ma vie.

— Ces cinquante minutes ont filé comme un éclair. Un pied d'enfer.

— Ces cinquante minutes m'ont fait descendre au plus profond de moi, j'ai compris qui j'étais.

Le plus curieux était que les gens ne restaient dans le bureau que trente secondes.

Dans la salle d'attente, un géant velu surveillait le jeune gringalet aux cheveux gominés qui encaissait l'argent. Chaque fois qu'il enfournait les billets, Natacha Krupskaya pouvait apercevoir la crosse noire d'un pistolet. La réceptionniste, une blonde platinée (très mauvais genre), l'appelait Rocco.

Très vite, la femme du consul se trouva propulsée dans la salle de consultation et un large sourire détendit ses traits. Elle allait dire bonjour quand elle se retrouva dehors, épuisée par une très dure séance de cinquante minutes sur son problème d'obésité.

Mais elle avait eu le temps de reconnaître Vassily Rabinowitz. En tant que femme d'un dignitaire du régime, elle avait eu le privilège d'aller au centre de parapsychologie l'année d'avant et il l'avait guérie.

Car Natacha avait beaucoup de mal à avoir un orgasme. En fait, elle n'arrivait jamais à en avoir du tout, son mari ayant la déplorable habitude d'être un très précoce éjaculateur. Si elle avait le malheur d'avoir un sourire lascif, il avait déjà fini. Et elle aussi du même coup.

Normalement son mari aurait dû se faire soigner mais comme il était membre du Parti et pas elle, c'était elle la malade. Mais Rabinowitz avait été merveilleux. Il avait sauvé son mariage.

Désormais, rien que de penser à son mari, ça la faisait gémir de plaisir.

— La prochaine fois, attends au moins que j'aie fini d'enlever mon pantalon, avait-il fait remarqué en se rengorgeant à son retour de

Quand son mari rentra du consulat, Natacha lui raconta sa visite.

— C'est un de nos espions ? demanda-t-elle.

— Vassily Rabinowitz ?

— Oui, je l'ai vu aujourd'hui, il a un cabinet sur la Cinquième Avenue.

— Fantastique ! s'écria le mari qui appela aussitôt le chef du KGB au consulat.

Celui-ci tomba pratiquement de sa chaise en apprenant la nouvelle.

Il passa la femme du consul au crible pendant vingt minutes avant d'appeler, la place Djerzinsky à Moscou.

On ne le fit attendre que quelques secondes avant de lui transmettre des instructions formelles :

— Ne fais rien, camarade.

À Moscou, on se congratulait. On savait désormais où était la cible et on savait comment l'atteindre. Cette fois on allait envoyer Matesev.

Matesev était mince pour un Russe. Très soigné, le nez aquilin et les cheveux blonds, il avait plutôt l'air d'un officier allemand. Quand un général vint lui apporter le message, Matesev ferma une mallette de cuir qui contenait ses effets de toilette et enfila une veste coupée à Savile Row. Le général l'accompagna jusqu'à l'avion qui partait pour Stockholm. De là il prendrait une correspondance pour les États-Unis.

— Et vos hommes ? demanda le général.

Un chef ne devait jamais se séparer de ses troupes. C'était le premier axiome du manuel de guerre soviétique.

Matesev sourit sans répondre.

— Je vous demande ça parce que je sais combien c'est important, insista le général.

— Vous me demandez ça parce que vous êtes curieux et que vous voulez savoir comment je m'y prends pour faire passer autant d'hommes en Amérique sur un simple claquement de doigts.

— Je ne dirai rien à personne.

— Je sais que vous direz rien. Parce que je ne dirai rien non plus. Mais dites-moi plutôt s'ils veulent ce Rabinowitz vivant ou mort ?

— On le préférerait vivant. Mais sinon, définitivement mort.

CHAPITRE V

La CIA repéra immédiatement Matesev. Son beau visage avait été placardé dans toutes ses antennes et dès Stockholm on sut qu'il était en chemin. Le plan rouge fut mis en place et l'on attendit de pied ferme le commando qu'il avait déjà réussi par deux fois à faire passer sous le nez des limiers américains.

Pourtant à l'aéroport Kennedy, les agents de la CIA et du FBI épluchèrent en vain les manifestes de la SAS. Le seul passager russe de la journée était Matesev, portant un passeport norvégien au nom de Svenson. La consigne fut transmise de surveiller toutes les entrées du pays et de signaler tout groupe suspect.

Mais, quelques heures plus tard, les satellites de la NSA interceptaient un message de Matesev à sa centrale de Moscou.

— Force en place. Prête à frapper dans les vingt-quatre heures.

Les officiels américains étaient ébahis et humiliés : pour la troisième fois, Matesev venait de réussir à infiltrer un commando de cent cinquante hommes dans le pays. Pourtant ils avaient juré au président que cela ne se reproduirait plus.

Plus humiliante encore fut la note du président.

— Ne bougez plus. Quelqu'un d'autre s'occupe de l'affaire.

Qui pouvait bien être ce quelqu'un d'autre ?

*

* *

Au même moment, Remo, mission accomplie, arrivait à Vistana View pour saluer Chiun. Smith venait d'acheter pour eux un appartement dans un nouvel ensemble immobilier qui se trouvait près du centre Walt Disney d'Orlando. Les millions de visiteurs qui affluaient du monde entier dans ce haut lieu de la culture américaine garantissaient aux deux compères de pouvoir rester parfaitement inaperçus.

Remo était content de retrouver Chiun mais il n'était pas sûr de pouvoir lui confier la tristesse qu'il ressentait. Curieusement, Chiun fut plein de sollicitude. Il ne lui fit pas remarquer combien il était ingrat envers la sagesse de Sinanju. Il ne lui fit même pas remarquer, qu'une

fois de plus, il l'avait oublié, lui, son maître, qui lui avait tout donné au profit d'un pays qui ne lui avait rien donné.

Remo s'assit devant le poste de télévision et le fixa longuement sans un mot. Chiun ne dit rien non plus. D'ailleurs c'était son programme préféré : la télé n'était pas branchée. Au bout d'un moment, Remo finit par lâcher :

— Chiun, je laisse tout tomber, j'en ai marre de cette vie d'errance. Je n'ai pas de femme, pas de famille et cet appartement sans âme n'est pas mon foyer. Je me sens fatigué.

Mais Chiun ne répondit rien, hochant seulement la tête, les yeux plissés de joie. Son disciple traversait une nouvelle phase de son travail. Sûrement le signe qu'il allait enfin comprendre qu'il travaillait pour le mauvais empereur. Sans un mot, il prit Remo par la main et l'entraîna dans le centre Walt Disney.

Aussi, quand il arriva à Orlando, Smith trouva l'appartement vide. Il avait tenu à venir en personne donner ses instructions. L'affaire était trop importante et toute communication serait inmanquablement interceptées.

Mais il dut attendre toute la journée. La nuit tombait quand il aperçut enfin des ombres qui s'avançaient dans le crépuscule, avec une grâce inimitable.

— Je suis content que vous soyez de retour Remo, lança Smith impatientement, je voulais vous parler ; nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Oui, moi aussi je voulais vous parler, Smitty, c'est la fin du voyage.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Remo ; l'Amérique a été infiltrée par un commando russe que personne n'est capable d'arrêter. Nous allons tout droit vers une escalade désastreuse. L'holocauste nucléaire est au bout.

— C'est exactement ce que vous avez dit quand le trésor de Sinanaju a été volé, fit Remo. Cinq mille ans de tributs volés et presque rien n'en a été récupéré.

Chiun en aurait pleuré de joie. Remo avait enfin compris. Bien sûr il ne respectait pas la règle de base qui consiste, quand on s'adresse à un empereur, à ne jamais lui dire la vérité. Mais l'offrir assez longtemps au regard du puissant pour qu'il la découvre tout seul et se l'approprie fièrement.

Depuis le temps, Remo aurait dû apprendre comment prendre congé d'un empereur. Il allait en avoir besoin, maintenant que les

sombres années passées au service de cet empereur fou touchaient à leur fin.

Chiun s'avança pour donner à son disciple une leçon de protocole. Il se répandit en d'interminable laudations qu'il étala comme un parterre aux pieds de celui qui était déjà décrit dans les chroniques de Sinanju comme le fol empereur blanc du royaume découvert par Chiun.

Au bout de vingt minutes, Smith profitant d'une pause dans cette belle envolée dithyrambique, réussit à en placer une. Il lança à Remo :

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on attend ? Il faut commencer le briefing tout de suite : j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Smith, fit Remo en soupirant, quand Chiun dit que le nom glorieux d'Harold W. Smith brillera dans les chroniques de Sinanju d'un éclat plus étincelant que le nom d'Alexandre, d'Auguste ou de Charlemagne, il veut dire adieu. Et moi aussi, je vous dis adieu.

— Mais vous ne pouvez pas me faire ça, pas en ce moment.

— Aujourd'hui est aussi bien que demain. J'ai déjà donné pour l'Amérique, Smitty, merci et au revoir.

Smith suivit les deux hommes dans leur appartement. Il était situé au rez-de-chaussée et un porche grillagé donnait directement sur la fontaine de la cour. Les jets d'eau brouillaient les sons plus sûrement que la protection électronique la plus sophistiquée.

— Dites-moi au moins pour qui vous allez travailler, fit Smith hors d'haleine en retenant Remo par sa manche.

Dans son for intérieur, Smith savait que Remo avait raison. Cet homme avait fait plus pour l'Amérique que n'importe qui. Il avait tout sacrifié, jusqu'à son identité. Il ne s'était jamais dérobé, n'avait jamais échoué, année après année, dans des missions toujours impossibles, souvent atroces. Il y avait une fin à tout, même pour un patriote.

Remo s'était arrêté et faisait face à Smith.

— Je ne sais même pas si je vais travailler pour quelqu'un. Je vais peut-être m'arrêter pour de bon et regarder le soleil se lever sur la mer et se coucher entre les cocotiers. Je n'en sais rien ; je suis fatigué. Au revoir, Smitty et bonne chance.

— Donc, fit Smith, vous n'avez pas encore décidé qui serait votre prochain employeur ?

— Non.

— Alors, laissez-moi parler à Chiun, si vous voulez bien.

— Vous ne le comprendrez pas.

— Mais lui me comprendra peut-être.

Remo entra seul dans la salle de séjour où Chiun faisait ses malles.

— Smith veut vous parler.

— Aha, nous y voilà ! Maintenant les enchères vont monter. Reste ici, tu vas voir que l'or qu'on amenait à Sinanju par sous-marin n'était que de la crotte de bique.

— Très peu pour moi, répondit Remo en se laissant aller dans le sofa.

Chiun ne comprendrait jamais que Smith se battait pour son pays et que l'or n'était pas son or mais la propriété des contribuables américains. Remo aimait trop son pays pour assister à un bras de force où Chiun allait écraser l'Amérique sous le poids de ses exigences.

Pour lui la partie était bien finie.

Dehors, Smith n'entendit pas Chiun s'approcher. Il fixait encore la fontaine quand il s'aperçut que le vieil Oriental s'était glissé près de lui et lui souriait. Chiun n'avait pas changé depuis le jour maintenant lointain où on l'avait présenté comme l'homme qui allait former le bras armé de CURE.

— Chiun, fit Smith en s'inclinant légèrement, je voulais vous remercier au nom de ce pays pour l'avoir, pendant tant d'années, honoré des services exceptionnels de la noble maison de Sinanju.

— Sinanju est honoré, ô très gracieux, répondit Chiun.

« Quelle dérision, pensait-il, c'est au moment de prendre congé qu'Harold, le fou d'Amérique, apprend enfin à s'adresser à son assassin. »

— J'apprends, reprit Smith, que vous allez mettre vos services aux enchères ?

— Nous ne trouverons jamais d'employeur aussi gracieux que vous, ô empereur.

— Puis-je faire une offre moi aussi ?

— Nous considérerons toujours avec une faveur extrême les propositions du gracieux Harold.

— Nous vous avons envoyé de l'or chaque année par sous-marin. Cette année, l'envoi représentait, en volume, vingt fois celui de la première année. Que pouvons-nous faire de mieux ?

— S'il s'agissait seulement d'or, ô sage lampadaire d'Occident, nous ne quitterions jamais votre service. Mais, comme vous ne l'ignorez pas, le trésor de Sinanju a disparu. Cinq mille ans de tributs,

disparu ! Envolé !

— Ce qui est parti est parti, Maître, mais nous pouvons contribuer à le reconstituer.

— Vous pouvez retrouver les oboles d’Alexandre, les marcs de Demetrius, les tolons des Mings ? Les bracelets des grands royaumes africains ou les statues d’Athènes ?

— Je vais vous faire une proposition. Ce que nous ne pourrons pas retrouver, nous le remplacerons. Nous ne nous arrêterons pas avant d’avoir tout remplacé. Il n’y a pas d’autre pays aussi capable que nous de mener à bien cette entreprise.

— Vous allez essayer de remplacer cinquante siècles de tributs de la maison de Sinanju ?

— Oui, c’est notre proposition.

Chiun réfléchit un moment. C’était insensé. L’Amérique allait remplacer ce que cinquante siècles de civilisation avaient accumulés dans les caves de Sinanju.

Mais cette offre insensée ne pouvait avoir qu’une signification : Smith se préparait à remplacer l’empereur qu’ils appelaient président et monter sur son trône et pour cela il avait besoin de Sinanju.

— D’accord, dit Chiun, ce sera notre honneur.

— Parfait, maintenant j’aimerais parler à Remo.

— Bien sûr, excellente idée. Ainsi vous l’informerez vous-même de la bonne nouvelle.

Remo bouclait son sac de voyage, tout ce qu’il possédait, quand Chiun entra dans sa chambre, gloussant de plaisir.

— Nous avons une dernière petite mission pour Harold le sage.

— Tiens, il n’est plus Harold le fou ? Je croyais que nous en avions fini avec lui.

— Remo, si tu remplis cette petite mission pour Harold le sage, je te pardonnerai la perte du trésor de Sinanju. Smith a accepté de le remplacer. Après tout, ce n’est que justice ; c’est pour remplir une de ses missions que tu as laissé voler le trésor. Mets-toi au travail pendant que je prépare la liste. Elle va être longue.

Il doit être désespéré. Qu’est-ce qu’il veut ?

— Non pas désespéré. Il a compris que son heure était venue et j’ai accepté en ton nom de tuer le président des États-Unis afin qu’Harold le sage puisse ramener l’ordre et la loi dans ce pays ravagé.

— Je n’y crois pas. Pas Smith.

— Nous avons promis, Remo. Il n'y a pas de péché plus grave pour un assassin que de ne pas honorer son contrat.

— OK, petit père, je me chargerai de cette mission mais je suis sûr qu'il ne s'agit pas de tuer le président.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

— Quelque chose d'extraordinairement important et que nous seuls pouvons accomplir.

Chiun avait à peine commencé sa liste quand Remo revint. Il voulait savoir si les chroniques de Sinanju expliquaient comment un homme pouvait entrer deux fois dans un pays à la tête d'un commando de cent cinquante hommes sans se faire repérer.

*

* *

Le général Matesev sut tout de suite qu'il avait semé son fileur. C'était la première phase de son invasion des USA et il l'avait toujours menée à bien.

Il continua à marcher dans New York pendant deux heures pour s'assurer qu'aucune filature n'était possible avant d'entrer dans une banque et de glisser un billet de cinq dollars sous le premier guichet.

— Dix quarters s'il vous plaît, demanda-t-il à l'employée portoricaine qui lui adressa un sourire ombré d'une fine moustache.

Matesev lui rendit son sourire en comptant ses pièces de vingt-cinq cents. Il pouvait : elle venait de lui donner les moyens de rassembler une nouvelle force d'invasion.

À grandes enjambées, il s'approcha d'un téléphone public et fit ses appels.

Chaque fois qu'on décrochait, il lâchait dans l'appareil :

— Bonjour, le ciel a l'air un peu jaune aujourd'hui, vous ne trouvez pas ?

Chaque fois on lui répondait :

— Je le vois plutôt bleu, mais chacun voit midi à sa porte.

— Stade de Riker's Island, laissait-il tomber avant de raccrocher.

*

* *

Quand la femme de Joe Wilson vit son mari décrocher le téléphone, elle se précipita dans le salon pour écouter la conversation.

Elle était sûre qu'il la trompait.

Joe Wilson ne travaillait pas. Il n'avait aucune activité sérieuse, genre tennis, golf, ou football américain. Il se contentait de faire du sport, beaucoup de sport, dix kilomètres de footing le matin, des exercices le reste de la journée. Des voisins qui avaient fait l'armée trouvaient que ces entraînements avaient quelque chose de militaire.

D'ailleurs Wilson n'avait pas besoin de travailler. Son père lui avait ouvert un compte en Suisse et il recevait des virements tous les mois avec plus de régularité que la pension de sa belle-mère.

Wilson ne sortait jamais de chez lui, ne recevait personne. Il avait même insisté pour que la cérémonie de leur mariage se fasse à domicile. Il avait expliqué à Sue qu'il souffrait d'agoraphobie, une maladie obsessionnelle qui le tenait enfermé chez lui.

L'oreille collée au combiné, madame Wilson se détendit un peu quand elle reconnut une voix d'homme. Les deux correspondants parlaient de la pluie et du beau temps et du stade de Riker's Island. La conversation fut très courte. À peine terminée, son mari téléphona quatorze fois. Rien qu'à des hommes et chaque fois le stade de Riker's Island revenait sur le tapis.

Et, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, Joe Wilson quitta la maison. En embrassant sa femme, il lui chuchota à l'oreille quelque chose qui la terrifia :

— Sue, j'ai de l'estime pour toi et tu as beaucoup fait pour moi. Beaucoup. Tu m'as laissé vivre ici, dans tes pattes, sans te plaindre. Je veux que tu saches que, quoi qu'il arrive, je t'aurai aimé.

— Qu'est-ce qui se passe Joe, tu me quittes ? Tu t'en vas ?

Mais il était déjà parti. Elle s'écroula en larmes sur le sofa du salon. La maison avait l'air atrocement vide sans lui. Il n'était jamais parti avant et la façon dont il était parti, si vite et si facilement, prouvait bien qu'il n'avait jamais souffert d'agoraphobie.

L'homme qui se nommait Wilson prit un bus municipal pour Riker's Island. Le bus était anormalement bondé en cette heure creuse de la journée, plein d'hommes jeunes, à l'allure sportive et athlétique.

Le stade de Riker's Island était vide ce jour-là et le bruit de leurs pas résonna dans les tunnels qui menaient au terrain. Ils prirent place sur les premiers sièges, comme une équipe qui se préparait pour un match.

Mais l'homme qui sortit du tunnel central n'était pas un entraîneur. Aucun entraîneur ne recevait ce genre de manifestation de respect.

Il claqua aussitôt dans ses doigts et lança :

— Les chefs de groupe à moi !

Dix hommes se détachèrent des rangs et coururent à sa rencontre.

— Nous quittons l'Amérique dans deux jours, maximum, fit Matesev. Si nous ne pouvons sortir normalement en avion, nous nous ouvrirons un passage en force à travers la frontière canadienne. Aucune objection ? Pas d'hésitation dans vos rangs ?

Les dix hommes secouèrent la tête.

— C'est ce que je pensais. Ils ont été bien choisis, fit Matesev avec un mince sourire.

Les autres sourirent à leur tour. Ils savaient que le général avait personnellement sélectionné des hommes capables d'attendre sans broncher un coup de fil pendant des années.

La méthode qu'il avait mise au point pour envahir l'Amérique avec une unité d'élite de cent cinquante hommes était d'une simplicité enfantine et d'un imparable bon sens. Une troupe d'hommes ne pouvait franchir une frontière sans se faire repérer. Mais cent cinquante individus pouvaient isolément entrer dans un pays au fil d'une année sans se faire repérer. C'est précisément ce qu'avaient fait cent cinquante agents triés sur le volet et spécialement entraînés aux actions de commando et aux techniques de camouflage. Sur un simple coup de fil, ces quidams anonymes et fondus dans le paysage, se reconstituaient instantanément en troupe de choc.

Il avait déjà utilisé cette technique deux fois. Deux missions qui lui avait coûté trois cents hommes et des années de travail obscur.

— Notre mission, expliqua Matesev, consiste à enlever un homme qu'il est peut-être impossible d'enlever.

— Expliquez-vous mon général, fit un des capitaines.

— C'est un transfuge de notre centre de parapsychologie en Sibérie. Il a des pouvoirs particuliers. Il peut hypnotiser instantanément n'importe qui. Une unité d'élite du KGB a été incapable de l'arrêter à Berlin. Ils se sont entretués.

— Alors, nous allons essayer de le tuer ?

— Non. Nous allons le tuer. Mais avant je dois préparer notre attaque. Nous procéderons par étapes. D'abord le suivre. Il a un cabinet à New York, sur la Cinquième Avenue.

— Une adresse capitaliste typique, ricana un des capitaines.

— Crétin, notre consulat se trouve sur la Cinquième Avenue !

Matesev confia à une unité le soin de localiser et de coincer la cible, et à une autre de lui servir de couverture lors de l'assaut final. Aux huit autres il donna la mission de rassembler des armes.

*

* *

Quand il entra dans son cabinet ce matin-là, Rabinowitz ne remarqua pas qu'il avait de nouveaux voisins à l'étage inférieur. Des voisins très silencieux dont l'appartement interceptait toutes les communications du building.

CHAPITRE VI

Vassily Rabinowitz blêmit et lança d'une voix aiguë :

— Johnny ! Répète un peu...

Johnny Castagnetti eut un rictus de terreur et protégea son visage. Rabinowitz soupira. Il ne pouvait pas s'adresser au mafioso sans que celui-ci ne cherche à esquiver les coups de son frère aîné. Lassé de s'adresser à un contorsionniste grimaçant, il l'avait persuadé que son frère Carli (sous les traits de Vassily) n'était plus un tortionnaire. Mais Johnny lui avait très vite manqué de respect, il était même devenu franchement dangereux ; aussi Rabinowitz s'était-il résigné à ce rôle de brute abusive. Depuis, Johnny avait retrouvé sa loyauté.

— Qu'est-ce que c'est que ces mœurs ? reprit Rabinowitz. Ils veulent me planter comme tu as planté la secrétaire ?

— Non Carli, pas comme ça, planter ça veut aussi dire flinguer, buter, descendre, effacer.

— Et comment sais-tu qu'ils veulent me flinguer ?

— Parce qu'ils ont essayé de me soudoyer.

— Ça ne m'étonne pas, ils ont aussi essayé avec Rocco, Carlo, Vito et Guido. C'est leur cinquième tentative contre moi. Pourquoi ?

— Carli, tu sais bien que tu bouffes leur territoire.

— Moi je bouffe leur territoire ? Mais je dirige une clinique d'amaigrissement ! comment je pourrais bouffer le territoire de la mafia ?

— Ouais, mais t'as bien que les gars se font des petits extras : Rocco fait un peu de dope, Carlo a quelques filles, Vito bricole dans la banque et Guido casse les jambes des mauvais payeurs.

— Et alors ?

— Alors forcément ils empiètent sur le territoire des autres familles. Et elles n'aiment pas qu'on empiète sur leur business.

— Leur business ? Quel business ?

Vassily Rabinowitz sentait de nouveau l'étau se refermer sur lui. Ils lui voulaient du mal. Tout ce qu'il avait cherché était une protection et il se trouvait en plein milieu d'une guerre de gangs.

Égaré de peur, il regarda les gardes du corps qui l'entouraient dans sa Cadillac. Ces animaux velus ne répondaient qu'à deux stimuli : la peur et le fric. Les autres devaient être pareils.

À ce point de ces réflexions, la vitre qui le séparait de la rue vola en éclats et une balle frôla son visage. La voiture sembla exploser : ses hommes de main avaient dégainé et vidaient leurs chargeurs. Rabinowitz n'eut que le temps d'apercevoir le tueur penché sur le siège d'une voiture qui s'éloignait à grande vitesse. La voiture zigzaguait sous l'accélération, sa vitre arrière éclatée, ses pneus fumant. Cela s'était passé si vite que Rabinowitz n'avait même pas pu établir un contact avec les yeux du tueur. Il grelottait de terreur : ses pouvoirs ne lui servaient à rien. Il fallait qu'il survive, à tout prix.

Il engagea aussitôt les négociations avec ses rivaux : un homme fut donc abattu au fusil à pompe dans un ascenseur. Les cartouches éparpillèrent les restes de l'homme sur toute la cage de l'ascenseur. Le gros Guido n'avait même pas eu besoin de viser : le canon de son fusil était scié et dispersait comme une pomme d'arrosoir. Rabinowitz n'avait pas voulu prendre de risques. Un peu plus tard, Rocco abattit un autre homme dans son lit. Il ne laissa pas de veuve ; sa femme légitime était avec lui et la rafale les hacha tous les deux. Rabinowitz avait de plus en plus honte mais sa peur était plus forte que la honte, si forte qu'il envoya Carlo déguisé en policier à l'office de Saint-Patrick. Et là, il aspergea de matière grise les fidèles agenouillés au moment de l'élévation.

Ce soir-là, Rabinowitz, terré dans sa chambre, le cœur aux bords des lèvres, n'osait pas se regarder dans une glace. Mais, au moins, il était vivant, se disait-il quand, dans le salon de son luxueux appartement de Park Avenue, il entendit du bruit. Sa poitrine se serra : ses hommes devaient être au bord de la révolte. Combien de temps pourrait-il encore les hypnotiser pour leur faire croire qu'ils ne commettaient pas d'actes horribles ?

Soudain la porte de sa chambre fut brutalement ouverte et ses quatre hommes de main se ruèrent sur lui. Bourrelé de remords, Vassily n'eut même pas la force de rencontrer leurs regards et se laissa emporter sans défense dans le salon.

Là ils le placèrent dans un fauteuil et le jeune Russe sentit qu'on lui saisissait la main. C'était Johnny Castagnetti. Le premier à frapper bien sûr.

Rabinowitz se crispa dans l'attente du coup fatal. Mais il ne sentit que l'odeur de l'huile qui calamistrait leurs cheveux et le contact de leurs lèvres sur le revers de sa main. Ils se disputaient pour l'embrasser.

— Don Carli, tu es le plus grand *padrone*, s'écria Johnny.

Rabinowitz rouvrit les yeux, effaré. Ils étaient tous à genoux, se cognant la tête pour être le premier à faire acte d'allégeance.

— *Dentro il culo*, Carli, tu les as tous baisés. Tu es le plus fort, le plus grand des Siciliens. Jusque-là tu avais notre amour, maintenant tu as notre respect. Et le respect de tout New York. Désormais tu es le *padrone* de Cosa Nostra, *il capo di tutti capi*. Nous sommes tes hommes liges, tes *caporegime*.

— Bien sûr, fit Rabinowitz sans savoir qu'il donnait par cette formule le droit à Johnny, Guido, Carlo, Vito et Rocco de fonder leur propre famille sous son parrainage.

Les corps n'étaient pas refroidis, que les journaux de New York analysaient à la une les résultats de cette nouvelle Saint-Valentin. Les chroniqueurs commentaient les événements comme un match de foot. Un nouvel entraîneur venait d'opérer une percée foudroyante. Aucun des indics traditionnels ne savait qui était ce nouveau parrain qui avait fait preuve d'étonnantes capacités de stratège. Son blitz avait disloqué les autres familles de la côte est qui devaient maintenant s'incliner devant son OPA.

Abasourdi, Vassily Rabinowitz réalisait qu'il était considéré maintenant comme un héros. Ce qui lui semblait être une série de réactions dégradantes uniquement dictées par la peur était perçu en Amérique comme une manifestation de génie. Il était devenu une sorte de *golden boy* d'un marché très initié, un roi de l'OPA hostile.

Le lendemain matin, la première équipe de Matesev, celle qui occupait l'appartement en dessous du cabinet de Rabinowitz, bouscula la queue des clients, repoussa la secrétaire et fit sauter la porte du cabinet de consultation. Puis, sans se découvrir, ils balancèrent une volée de grenades par l'ouverture.

Le commando avait procédé selon la méthode traditionnelle de la guerre des rues, mise au point à Stalingrad. On nettoie d'abord, on avance ensuite.

Aussitôt l'équipe de couverture se rua dans la pièce dévastée avec des sacs et des appareils d'aspiration. Leur mission était de recueillir les débris humains pour permettre une identification ultérieure. Ils se retirèrent très vite, toujours sous la protection des armes du premier commando.

Le général Matesev n'avait voulu prendre aucun risque. Pas question que ses troupes soient exposées au contact d'un homme qui pouvait hypnotiser les KGBistes les plus endurcis.

Mais les deux chefs de groupe se consultèrent, alarmés. Le groupe de récupération n'avait trouvé que des débris de mobilier.

— Où est Rabinowitz ? demanda un des capitaines à la secrétaire platinée qui avait trouvé refuge sous le bureau de l'entrée.

— Monsieur Rabinowitz ne reçoit personne. Il a téléphoné ce matin pour dire qu'il ne viendrait plus. Je vous l'aurais dit si vous me l'aviez demandé.

— Où est-il ? aboya l'officier.

— Il vient d'emménager, dans une grande maison, à Long Island.

*

* *

Remo s'approcha de la grande maison de brique, à Long Island. Il dut se faufiler entre les camions de déménagement. Le mobilier entassé sur le trottoir aurait fait la joie d'un cheikh du Golfe arabo-persique : sofas, lit et abat-jour roses, commodes dorées incrustées de nacre.

Remo était d'abord allé au cabinet de la Cinquième Avenue et s'était mêlé aux journalistes. Il avait entendu parler de l'appartement de Park Avenue et s'y était précipité, mais il n'avait trouvé que des déménageurs. Il avait dû user d'un peu de persuasion pour se joindre à leur équipe.

Devant la grille de la demeure, se tenaient deux hommes de type méditerranéen aux chaussures bicolores et chapeau rabattu sur les yeux. Peut-être qu'eux aussi, avec un peu de persuasion...

— Je cherche du travail, fit Remo avec un sourire avenant.

— Tire-toi minable, répondit le plus gros en faisant tourner un tuyau de plomb. Il entrouvrit aussi sa veste pour laisser voir la crosse noire d'un revolver. L'air de dire qu'il lui laissait le choix des armes.

— Tu ne m'as pas compris, reprit Remo, je ne cherche pas n'importe quel travail, je veux le tien.

Le gros homme ricana et appuya la pointe de son tuyau contre la poitrine de Remo. Il ne vit pas l'homme mince bouger mais soudain son tuyau lui fut arraché.

Remo sourit et plia le tuyau en deux.

— De temps en temps, j'en fais des cravates.

L'air incrédule du gros lui fit peine, aussi dut-il aussitôt faire une démonstration. Sans effort apparent, il passa l'épais tuyau gris autour du cou du mafieux, laissant juste assez d'espace pour s'en servir

comme poignée.

L'autre essaya de dégainer et Remo dut l'assommer d'une manchette ; puis il le traîna sur plus de quatre cents mètres jusqu'à la porte de la demeure. Celle-ci s'ouvrit sur une masse velue.

— Je veux son boulot, expliqua Remo en désignant l'homme qu'il traînait toujours par son collier de plomb.

— C'est toi qui as fait ça ? demanda-t-il.

Remo hocha la tête.

— C'est lui qui a fait ça ? demanda-t-il encore.

L'autre garde opina.

— Alors je t'engage. Tu es maintenant un *soldato* de mon régime. Je m'appelle Johnny Castagnetti, dit la Castagne. Mon frère Carli est le chef de la famille. Après c'est moi.

— Et Rabinowitz ? demanda Remo.

— Rabinowitz ? Qui c'est ce juif ? On n'arrête pas de me rebattre les oreilles avec ce nom.

*

* *

La première attaque avait échoué. Les chefs de groupe tournaient autour de Matesev, désorientés.

Le général eut un léger sourire et but lentement une gorgée de café. Sa main ne tremblait pas. Les hommes devaient voir qu'il ne paniquait pas. Un chef ne devait jamais montrer à ses troupes qu'il était nerveux, surtout quand ils étaient infiltrés derrière les lignes ennemies. Ces hommes vivaient depuis des années dans la tension et ils savaient qu'ils devraient mener un rude combat pour s'exfiltrer et qu'ils avaient déjà échoué une fois.

La tension à l'arrière de la remorque fermée du quarante tonnes [1] était palpable. En Russie quand une mission échouait les chefs s'arrangeaient toujours pour punir les subalternes.

— Nous avons un sérieux problème, fit Matesev en humant longuement l'arôme de son café.

Les hommes opinèrent gravement, l'échine basse.

— Un très sérieux problème, reprit Matesev.

Les hommes s'arc-boutèrent contre ce qui allait suivre.

— Comment allons-nous ramener assez de cet excellent café en

Russie pour le reste de notre vie ?

Tout le monde entassé à l'arrière du camion éclata de rire.

— Bon, fit Matesev enregistrant la bonne humeur revenue, maintenant revenons à notre problème. L'équipe numéro un n'a pas failli. L'équipe numéro deux n'a pas failli. C'est Rabinowitz qui a failli en nous faisant faux bond. Nous avons encore un jour et demi devant nous. Largement de quoi localiser Rabinowitz.

Matesev ne dit pas à ses hommes combien les nouvelles étaient inquiétantes. La centrale de Moscou était nerveuse. On savait maintenant que Rabinowitz s'était associé avec des éléments criminels de la ville et qu'il était en train de créer un empire du mal. Ce que les stratèges soviétiques avaient craint le plus était en train de se produire : Rabinowitz prenait goût au pouvoir. Il ne s'arrêterait pas là.

Matesev décida de prendre un pari calculé. Il était sûr qu'aucun gang au monde ne pourrait résister à l'assaut de cent cinquante hommes surentraînés. Les criminels ne savaient pas opérer en unités constituées et leur courage était infiniment variable, extrême face à une victime désarmée, nul face à un adversaire déterminé.

Son premier soin fut de s'assurer que Rabinowitz était bien dans sa nouvelle propriété de Long Island. Il établit un cordon de surveillance dans le quartier, faisant contrôler tous les accès par des équipes banalisées. Les rues se peuplèrent d'électriciens, d'équipes de téléphone, d'éboueurs et de tailleurs d'arbre. Puis il envoya deux de ses meilleurs hommes en reconnaissance. Mission : placer des détecteurs de son sans tuer et sans rencontrer le regard de Rabinowitz.

De son semi-remorque frigorifique, Matesev put suivre toutes les conversations. Il dut se concentrer ; Rabinowitz faisait croire à ses lieutenants qu'il était quelqu'un d'autre. Pour suivre sa trace, il fallait comprendre que, pour un certain Johnny, il était Carli et qu'un nommé Guido l'appelait papa. L'organisation semblait marcher remarquablement bien parce que tout le monde pensait être le parent du boss.

À l'écoute de Rabinowitz (les ordinateurs de bord avait positivement identifié sa voix), Matesev comprit à quel point il pouvait être dangereux. Son pouvoir ne cessait de s'accroître. Il fallait l'écraser avant qu'il ne soit trop tard. Moscou avait eu raison, ce qui lui arrivait parfois.

À neuf heures et six minutes, un matin, une voiture de police s'arrêta devant la grille de l'entrée. Trois officiers de police en descendirent. Tendus, Matesev suivit la scène sur l'écran de télévision qui relayait les images prises par une caméra de surveillance. Mais les

trois hommes avaient l'air d'être en bons termes avec les gardes de l'entrée. Des voix résonnèrent dans le micro du salon.

— Carli, disait Johnny Castagnetti, voici le capitaine Monahan et les lieutenants Moran et Minehan.

— Monsieur Rabinowitz, fit une voix grasseyante, vous débarquez dans notre paisible communauté avec tous ces criminels. Nous sommes en droit de craindre des désordres et une mauvaise réputation pour notre ville.

Matesev nota que le capitaine Monahan appelait Rabinowitz par son nom. Celui-ci ne devait pas utiliser l'hypnose.

— Il est de notre devoir de protéger notre communauté, intervint le lieutenant Minehan.

— C'est une petite ville de gens simples et honnêtes, conclut le lieutenant Moran.

— Et voici trois grosses enveloppes pour vous, messieurs, répondit Rabinowitz. Johnny, Rocco, Vito et Guido m'ont dit que c'était la réponse que vous attendiez. Il paraît que c'est ainsi qu'on établit un consensus en Amérique.

— Nos sommes très fiers de recevoir dans notre communauté un nouveau membre aussi actif et désintéressé, répondirent les trois flics en chœur.

Quand les trois hommes bleus remontèrent en voiture, les micros directionnels interceptèrent de nouvelles conversations.

— Enculés de Ritals ! fit Monahan.

— Y avait aussi un youpin ! remarqua Moran.

— Tous les mêmes ! conclut Minehan. Matesev se frotta les mains. Il venait d'obtenir une information essentielle : Rabinowitz n'utilisait pas ses pouvoirs hypnotiques en présence de la police. Il savait désormais comment il allait opérer.

Matesev consulta sa montre ; neuf heures trente-cinq. Il était prêt et il donna le signal de l'action.

Trois commandos déguisés en policiers se présentèrent à la grille. Ils avaient un message de leurs officiers pour M. Rabinowitz. On les amena jusqu'au salon.

Matesev entendit soudain un bruit d'aérosol, une brève échauffourée, des bruits assourdis. Une voix souffla dans le micro :

— Ça y est, l'objectif est neutralisé.

Matesev lança aussitôt le second signal. Les équipes d'assaut se

ruèrent. Un lourd fourgon défonça la grille d'entrée, ouvrant un passage à quatre groupes. Les autres déferlèrent de tous les murs. Les *mafiosi* de garde lâchèrent quelques rafales mais les assaillants continuaient à avancer, malgré leurs pertes.

Qui étaient ces types ? Les Italiens se perdaient en conjectures. Et puis, considérant qu'ils ne pouvaient même pas discuter avec eux, ils se débandèrent rapidement.

Dans la confusion, personne ne vit un jeune homme brun aux poignets épais attraper un des soldats, lui parler brièvement et partir dans la direction opposée. Après tout ce n'était qu'un gangster parmi d'autres. Sauf que ce gangster venait d'apprendre où se trouvait le général Matesev.

Au même moment, Matesev, dans son bunker frigorifique, suivait les progrès de ses troupes. Le groupe qui détenait Rabinowitz venait d'opérer sa jonction avec le groupe d'assaut et ils étaient déjà en train de décrocher. Le commando n'avait perdu que trois hommes. Dans quelques heures ils franchiraient la frontière, mission, accomplie.

Matesev souriait largement quand il entendit qu'on frappait à la portière du camion.

— Allons, trésor, dépêchons-nous, on n'a pas beaucoup de temps devant nous, faisait une voix légère.

CHAPITRE VII

Remo plongeait son regard jusqu'au fond du camion frigorifique. Il était bourré d'équipements électroniques solidement fixés aux parois. À demi caché par un large écran, un homme blond le fixait, l'air pétrifié.

— Bienvenue en Amérique, Général Matesev, fit Remo d'un ton urbain.

L'homme ne se dérida pas. Peut-être était-ce la porte d'acier que Remo tenait à bout de bras après l'avoir arrachée d'une main. Il avait l'expression d'un gosse surpris, le doigt plongé dans un bocal de confiture.

— Non, pas de Matesev ici, nous faisons des réparations pour les télécom, finit par articuler l'homme blond avec effort.

Sa main se rapprochait de la crosse de son Tokarev mais il hésitait encore. Une balle n'aurait peut-être pas d'effet sur cet être étrange qui arrachait les portes de métal comme du carton-pâte.

« Gagner du temps », pensa-t-il.

Son commando allait bientôt converger sur le camion. Mais l'homme brun avait déjà bondi et fondait sur lui comme un guépard. Matesev sentit une douleur atroce lui brûler la poitrine, puis le ventre et les organes génitaux.

« Il m'a émasculé », pensa Matesev, sur le point de s'évanouir.

Mais la douleur avait disparu. Le Russe se tâta précautionneusement. Pas de fumée, pas de chairs brûlées, même sa chemise était intacte.

— Je peux recommencer, remarqua Remo en retirant ses doigts du plexus de Matesev, vous savez comment je m'arrête ?

Le général secoua la tête. Il avait peur de perdre sa langue s'il ouvrait la bouche. Son corps ne souffrait plus mais son esprit gardait la douleur en mémoire.

— J'arrête quand vous me dites qui vous êtes. Vous êtes le général Matesev, non ?

— Oui, c'est moi, fit le Russe en lançant un regard oblique vers l'arrière du camion. Ses hommes devraient déjà être ici. Il faudrait

qu'il leur fasse comprendre de tuer l'homme sans que celui-ci ne saisisse son signal.

— Qui est Rabinowitz ? reprit Remo.

— Un citoyen soviétique.

— C'est pas très original, il y en a trois cent millions. Qu'est-ce que celui-ci a de si spécial ?

— Je ne sais pas, je ne suis qu'un soldat.

La douleur revint instantanément. Cette fois, Matesev pouvait sentir le goût du métal brûlant qui s'enfonçait dans sa poitrine, qui traversait son cœur. Il allait mourir. La douleur s'évanouit aussi soudainement qu'elle était venue.

— Je suis chargé de l'enlever, haleta Matesev. Il est le plus grand hypnotiseur du monde.

— Et alors ? fit Remo.

— Et alors, il peut hypnotiser qui il veut, instantanément, même un général. Après, il en fait ce qu'il veut.

— N'importe qui fait ce qu'il veut d'un général, il suffit de lui promettre une étoile de plus.

— Oui mais il peut contrôler ceux qui les commandent.

— Et après ?

— Et après ? Vous imaginez les conséquences internationales ?

— Mieux que toi, Popov. Les pays se suivent et ne se ressemblent pas ou se ressemblent et la terre continue à tourner. Dans cent ans, vous aurez peut-être à nouveau des tsars et des papes fanatiques et la Chine sera le plus grand pays capitaliste du monde. Dans cette ronde éternelle, rien n'est aussi important qu'on ne le croit.

Matesev secouait la tête. Qui était cet Américain qui parlait en terme d'éternité ?

De toute façon son heure était venue.

— Nous avons de la visite, remarqua Matesev.

Remo se retourna. Les hommes arrivaient, portant un gros ballot. Matesev dégaina son Tokarev. Il visa la tête de l'homme brun et tira. La balle se perdit dans le plafond. Matesev rajusta son tir, visant l'oreille gauche. La balle se perdit encore. Le Russe jura, tira encore coup sur coup. Il avait l'impression que la tête de l'Américain se balançait de droite à gauche à une vitesse vertigineuse, évitant les balles. Soudain la culasse resta bloquée en arrière, chien levé ; le chargeur était vide et ce type insensé lui serrait la gorge.

— Attendez, je rappelle mes hommes, s'étrangla Matesev.

— Trop tard, fit Remo en secouant son crâne comme un shaker à cocktail.

Le Russe s'éteignit, le cerveau brouillé.

Remo avait déjà sauté du camion et fonçait sur les commandos. Il rafla le sac au passage, faucha quelques soldats et enjamba une haie vive, quelques murs et une palissade de bois. Un kilomètre plus loin, il s'arrêta, déposa son paquet et enleva les sparadraps qui saucissonnaient Rabinowitz.

— Ça va ? s'enquit Remo.

Rabinowitz cligna des yeux comme une chouette éblouie par le dur soleil de dix heures. Il tremblait convulsivement et sa vessie s'était relâchée sous l'émotion. Du bout des doigts, Remo lui massa la colonne vertébrale pour ramener des rythmes calmes dans sa structure corporelle démontée.

Rabinowitz poussa une brève plainte, s'ébroua et remarqua la tache qui s'étalait sur son pantalon.

— Les salauds ! gémit-il.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci, ça ira.

— Vos compatriotes disent que vous êtes le plus grand hypnotiseur du monde. C'est vrai ?

— Je peux faire certaines choses, fit rêveusement Rabinowitz. Une ombre passa dans son regard. Il reprit :

— Comment des soldats soviétiques peuvent-ils se balader impunément dans ce pays ?

— Je ne sais pas. Peut-être se sont-ils fait passer pour des Mexicains. Vous êtes sûr que vous allez bien ?

— Oui, merci, où sont passés Johnny, Rocco, Vito et Guido ?

— Ils se sont enfuis.

— Ces Italiens ! Même quand ils sont de la mafia, ils sont nuls ! Une bande de dégonflés...

*

* *

À un kilomètre de là, des rafales d'armes automatiques éclatèrent dans le silence de cette banlieue paisible. Privés de leur chef, les

soldats de Matesev ne savaient plus organiser leur retraite. Désorientés, ils retrouvaient leur réflexe de base : se regrouper et tirer sur tout ce qui approchait. Des sirènes de police hululèrent sur la voie express de Long Island, brutalement interrompues par des tirs de mortiers légers.

Des hélicoptères se rapprochaient maintenant. L'un d'eux s'abattit, touché par un missile Strela.

— Ils ont envoyé l'armée pour me récupérer, fit Rabinowitz d'une voix tremblante. Heureusement que je vous ai. Vous êtes le seul à avoir manifesté une gentillesse spontanée envers moi depuis mon arrivée en Amérique. Vous êtes mon seul ami.

— Si je suis votre seul ami, vous êtes dans la merde ! soupira Remo.

— Il faut que vous soyez mon ami, reprit Rabinowitz.

Vassily venait de décider que si cet homme ne voulait pas être son ami de plein gré, il se verrait dans l'obligation de l'en persuader de force. Il avait trop besoin de lui. Les Russes étaient fous et le monde entier hostile. Il adopterait la même technique qu'avec les femmes. Bien sûr, c'était merveilleux quand une femme s'offrait spontanément : l'éclat de son regard, le frémissement de son corps... Mais, à défaut de passion spontanée, la passion suggérée donnait dans l'ensemble d'assez bons résultats. De toute façon, ça valait mieux que d'avoir les couilles gonflées.

— Soyez mon ami, quémenda encore Rabinowitz. Il lui donnait une dernière chance.

— J'ai déjà un ami, répondit Remo, et c'est une vraie plaie.

— Alors, tant pis, fit Vassily.

Il retira sa main posée sur le bras de Remo et chercha son regard. Mais l'autre bougeait trop vite. Il s'était levé et disait :

— Voilà, ma mission est terminée, je t'ai libéré des Russes et je sais qui tu es. Maintenant qu'ils se démerdent tous, toi y compris.

Tout en parlant, il s'était glissé dans les feuillages d'un bosquet et avait disparu.

*

* *

Les rapports de Washington vibraient de satisfaction. Le président avait pris une voix émue et grave (un de ses meilleurs registres) pour remercier Smith de son bon travail. Smith pourtant était mal à l'aise.

D'abord parce que les compliments le mettaient mal à l'aise. Il avait encore dans l'oreille la voix de miss Ashford, son institutrice de l'école primaire de Putney, dans le Vermont :

— On ne doit jamais faire un travail pour obtenir un compliment mais simplement parce qu'il doit être fait. Et il doit toujours être bien fait. Et l'on ne devrait jamais être complimenté pour n'avoir fait que son devoir.

Et ce credo n'était pas seulement celui de miss Ashford mais aussi celui des Smith et des Coakley et des Winthrop et des Manchester. Harold W. Smith, soixante-sept ans, avait été éduqué dans la stricte morale puritaine sur laquelle la nation avait été fondée. Depuis, beaucoup de choses avaient changé, mais lui n'avait pas changé.

*

* *

À Vistana View, pendant ce temps, Remo faisait le tour de l'appartement pour voir s'il n'avait pas oublié quelque chose. Cette fois il quittait l'Amérique pour de bon. Il avait accompli sa dernière mission et Smith allait venir pour son dernier *débriefing*.

Il se sentait triste, sans bien savoir pourquoi. Il eut un demi-sourire en pensant qu'il quittait ce pays par Disneyworld, le royaume de Mickey. C'était tout à fait symbolique. Est-ce que l'Amérique allait mieux, après tout son travail ? Est-ce que lui-même était meilleur ? Tout ce qui l'avait rendu meilleur, pensait-il, était le « travail », son instruction sous la direction de Chiun.

Le vieil Oriental, voyant son humeur, essayait de le déridier en lui décrivant les cours des rois. Il lui comptait tous les tours qu'on pouvait jouer aux tyrans et autres dictateurs quand ils vous employaient. Tandis que ce pauvre Smith traitait si mal ses assassins, honteux de leurs exploits, honteux de lui-même.

— Ouais, ouais, faisait Remo, l'air sombre.

— Tu te sens mal Remo. C'est une étape normale, cela veut dire que tu grandis. Le Grand Wang en a décrit les symptômes.

C'est arrivé à tous les grands maîtres sur leur chemin.

— Même à vous, petit père ?

— Non pas à moi.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que j'ai toujours eu la sagesse de contempler globalement ma vie. Le Grand Wang a dit : « Ne juge pas ta vie à sa fin comme le

font les hommes d'Occident, juge-la durant toute sa trajectoire. » Si, à dater de ce jour, je ne faisais qu'échouer, rien ne viendrait troubler l'œuvre accomplie.

— C'est bon pour vous, pas pour moi. Moi, j'ai le sentiment que le monde s'est écroulé sous mes pieds et je ne sais pas pourquoi.

— Comme le Grand Wang l'a dit : « Avant la perfection, vient le sentiment d'être imparfait, le travail spirituel est une implacable et solitaire ascension. Plus haute est la montagne, plus profonde est la vallée. » Remo, tu as quitté la plaine où se pressent les foules inconscientes. Tu es seul et tu as froid mais l'air est pur et tout retour en arrière est impossible.

— C'était un bien long discours, ô Maître Chiun, fit Remo.

Les yeux du vieil Oriental n'étaient que deux fentes. Il souriait. Remo s'ébroua, touché au cœur.

— Mais vous me rebattez soudain les oreilles avec ce Grand Wang. J'ai étudié la lignée des Maîtres de Sinaju, je n'y ai jamais trouvé le nom de Wang.

— Peut-être parce que tu n'étais pas encore prêt.

*

* *

L'empereur fou arriva avec une demi-heure de retard. La seule chose qui plaidait en faveur de cet être étrange et lunatique était sa ponctualité et voilà qu'il la perdait !

— Bon débarras, fit Chiun en coréen.

« Ô Gracieuse Clémence, dit-il en anglais, pour notre dernier jour de service, les larmes de la séparation brisent le cœur de vos fidèles assassins.

Malgré son daltonisme, Smith reconnut le kimono rouge aux dragons d'or. C'était le kimono que Chiun avait porté le jour de leur première rencontre. Il ne l'avait jamais remis depuis. Ainsi, c'était l'heure des adieux.

Ces deux-là partaient en beauté. Le représentant de l'URSS, prise en flagrant délit en train d'envahir les USA avec un commando, avait bafouillé des explications embarrassées à la tribune de l'ONU. Shimpanaze avait même eu des mots qui ressemblaient à des excuses. Gromyko, qui avait suivi son intervention sur la télé de son hospice de vieillards, en avait perdu son dentier. L'URSS était en pleine déconfiture et maintenant Smith allait savoir pourquoi elle avait envoyé le commando Matesev.

— Asseyons-nous, fit Smith, et parlons de la mission Matesev.

— Pas la peine de s'asseoir, fit Remo, je peux vous donner tout de suite la réponse : les Russes voulaient un hypnotiseur.

— Mais ils en ont des centaines ! Les Russes sont célèbres pour leurs expérimentations sur l'esprit humain. Pourquoi celui-là ?

— Il paraît qu'il peut hypnotiser instantanément n'importe qui. Quand je l'ai récupéré, les hommes de Matesev lui avait bandé les yeux. Ils avaient peur de lui.

— C'est normal, s'il est vraiment aussi fort que ça. Je comprends maintenant qu'il ait pu s'échapper de Russie. Cet homme pourrait entrer au Pentagone et démarrer une guerre. Je suis même surpris qu'ils aient pris le risque de l'enlever. Ils auraient dû le tuer.

— Et pourquoi pas l'utiliser ?

— Qui saurait qui utilise qui ? Cet homme est comme une bombe atomique avec sa propre tête chercheuse. Ils ont dû être sur les charbons ardents tant qu'ils l'avaient à leur disposition.

— Peut-être, dit Remo, bonne chance en tout cas, Smitty, et au revoir.

— Eh une minute ! À quoi ressemblait-il ?

— Un mètre soixante-cinq environ. Des yeux tristes. Un type ordinaire. Solitaire.

— Vous lui avez parlé ?

— Bien sûr.

— Et vous l'avez laissé filer ? Sachant ce que vous saviez ? Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

— Ce n'était pas mon boulot. Vous m'aviez dit : neutralisez Matesev. Je l'ai fait. Découvrez ce qu'il cherchait. Je l'ai fait. Fin du chapitre.

— Mais vous auriez pu y penser ! On ne peut laisser ce type courir dans la nature, il est trop dangereux, pour tout le monde. Ces idiots de Russes avec leur paranoïa, ils auraient dû nous mettre au courant, nous aurions joint nos efforts.

— Au revoir Smitty.

— Attendez ! Ne partez pas comme ça ! Vous pourriez le reconnaître ?

— Le reconnaître ? Évidemment que je pourrai le reconnaître, il voulait même être mon ami.

— Vous avez trop d'amis, Remo, fit sèchement Chiun.

Il attendait, devant ses malles, que Remo les mette dans le coffre de la voiture et il commençait à trouver que son élève manquait d'empressement, surtout devant un témoin.

— J'en ai un de trop, répliqua Remo et il sortit.

— Et vous, demanda Smith à Chiun, vous vous y connaissez en hypnose ?

— Bien sûr, j'hypnotise très bien moi-même.

— Alors je suis prêt à dépasser largement n'importe quelle offre qu'aurait pu faire un tyran.

— Je vous écoute Smith, fit Chiun en se frottant les mains.

CHAPITRE VIII

Deux hommes, chacun avec une clé distincte, étaient nécessaires pour lancer un missile nucléaire. Ces artificiers de l'US Air Force obéissaient à une procédure très stricte, compliquée, jalonnée de contrôles de sécurité. Seul un ordre validé à tous les échelons du SAC[2] pouvait permettre la mise à feu.

— Et qui donne l'ordre au SAC ?

— Le président. Mais maman, pourquoi me poses-tu toutes ces questions.

Le capitaine Wilfred Boggs, officier de sécurité au SAC d'Omaha, Nebraska, n'aimait pas les cafés, encore moins quand il y trouvait sa mère. Il était entré parce que le patron avait téléphoné à la base qu'un homme à l'accent russe posait des questions sur les fusées. Ridicule. Bien sûr, le café était vide. Il allait repartir quand la porte des toilettes s'était ouverte sur sa mère. Elle s'approcha de lui en minaudant :

— Tu ne voudrais pas me tirer une toute petite bombe ? Pour moi toute seule ? Ta maman chérie ?

— Mais maman, il faut être deux !

— Et bien, je parlerai à ton copain. Je suis sûre qu'il sera d'accord, lui.

— Je n'ai même plus de clé, je suis dans la Sûreté Militaire maintenant.

— Écoute mon petit, tu ne vas tout de même pas refuser cette petite faveur à ta maman ? Je t'en prie, fais-moi plaisir ! Juste un missile. Un petit. Vous en avez des centaines.

— Mais maman, ça suffirait à déclencher une guerre.

— Mais non, ne t'inquiètes pas, les Russes, je les connais, crois-moi. Ils s'inclineront devant la force. Et puis, ça leur fera les pieds, comme ça ils apprendront à ne plus persécuter les innocents.

— Maman, je ne suis même pas sûr que nos missiles soient braqués sur la Russie. Ils pourraient aussi bien être pointés sur la Pologne ou la Chine.

— Tu veux dire que vous lanceriez des missiles sans savoir où ils iraient ?

— C'est mieux comme ça. Sinon, on pourrait lire des livres sur ces pays ou voir la tête de ces gens à la télé et refuser de tirer à la dernière minute.

— Autrement dit, tu refuses ! Et moi, ta pauvre mère, j'aurais fait tout ce chemin jusqu'à Omaha pour rien c'est ça ?

— Pas pour rien maman, ça fait deux ans qu'on ne s'est pas vus ! Comment vont Cathy, Bill et Joe ?

— Très bien, très bien, tout le monde t'adore. Allez au revoir. Et surtout, tu finis ton gâteau, hein ? fit la maman en engouffrant le sien.

— Mais maman, j'ai horreur des gâteaux. Et toi aussi en plus.

Wilfred Boggs regarda la porte d'un air perplexe. Sa mère l'avait quitté sans l'embrasser. Mais les responsables de la base, à qui, plus tard, il mentionna l'incident, n'eurent même pas l'air surpris.

Vassily se retrouva dans la rue, mâchouillant son gâteau et des pensées amères. Le coup des missiles ne marchait pas et l'Union Soviétique voulait toujours sa peau. Les salauds ! Pourtant il ne leur avait rien fait, il voulait juste qu'on le laisse tranquille. Vassily tremblait de peur. Il pensa un instant à se rendre ; peut-être qu'ils l'épargneraient ? Mais non ; il connaissait le gouvernement russe, il avait soigné assez de hauts dignitaires du régime pour savoir comment ils fonctionnaient. Dans leur tête, quelqu'un qui offrait la paix était un faible.

— Pourquoi, avait-il un jour demandé à un maréchal soviétique, ne sommes-nous pas faibles quand nous offrons de désarmer ?

— C'est pour inciter l'autre à désarmer beaucoup plus. Comme ça nous serons encore plus forts.

— Et que ferons-nous quand nous serons encore plus forts ?

— Nous les détruirons !

Il fallait qu'il les arrête avant qu'ils le détruisent.

*

* *

Ils ouvrirent le feu dès que les lumières furent éteintes. Ils ne voyaient que les éclairs des déflagrations et tiraient dans leur direction. Mais en tirant, leurs pistolets jetaient des flammes et ils étaient touchés à leur tour. Les tirs cessèrent enfin et la pièce résonna des plaintes des mourants.

Les lumières revinrent et Anna Chutesova envoya un éclaireur dans la pièce.

Il revint, dégoulinant de sang. Il avait dérapé trois fois.

— Cette saloperie de sang est plus glissante que de l'huile de vidange, fit-il en secouant ses mains.

— Ils sont morts ?

— Non, pas tous, certains agonisent encore.

— Parfait, dit Anna, vous pouvez disposer, je n'ai plus besoin de vous.

« Ces hommes, songea-t-elle en son for intérieur, tous les mêmes ! J'étais sûre qu'ils réagiraient comme ça. » Mais elle garda sa réflexion pour elle. Dans l'escalier, des soldats grimpaient bruyamment, l'arme au poing, cherchant qui avait tiré.

« Ces crétins courent sans réfléchir. Toute leur vie, on leur a dit de courir, alors ils courent. »

Anna Chutesova n'avait jamais couru dans sa vie, mais réfléchir en marchant l'avait menée plus loin que n'importe lequel de ces hommes qui couraient depuis leur naissance. À vingt-six ans, elle avait déjà une influence enviable dans l'immense empire soviétique et elle ne la devait pas qu'à sa grande beauté. Pourtant, elle avait un corps sculptural et ses longs cheveux couleur de miel balayaient des pommettes au charme slave. Les hommes étaient inmanquablement fascinés par sa beauté sans réaliser quelle résidait dans sa seule présence, une aura soigneusement travaillée, faite de clarté, d'intelligence et de sympathie. Avec juste ce qu'il fallait de sex-appeal. Anna savait que les hommes perdaient tout sens commun dès qu'ils étaient en chasse.

Elle descendit posément les marches du bunker qui s'enfonçait de quinze étages dans le sol rocheux. C'était le poste de commande de Moscou en cas d'attaque nucléaire. Dix fois, on l'arrêta pour lui demander ce qui se passait en haut. Elle répondait quelle ne savait pas. La question était superflue, typiquement masculine. Ici, personne ne répondait jamais aux questions.

Elle finit par entrer dans une salle immense, brutalement éclairée par des rangées de lampes fluorescentes. Des cartes hérissées de petits drapeaux ornaient les murs et une table grande comme un court de tennis trônait au milieu de la pièce. Assis à la table, une douzaine de personnages sanglés de brun et galonnés d'or la regardaient marcher. Anna remarqua qu'il y avait une autre femme dans l'assistance. Elle avait des biceps énormes et une assez belle moustache, mais on pouvait la reconnaître à son uniforme de générale du Corps féminin de l'armée.

Trônant en bout de table, la poitrine ornée d'une cuirasse de décorations, le vieux maréchal Dolgukov ouvrit la bouche.

— Anna, je viens d'apprendre qu'il y a eu un désastre au premier étage. Un agent ennemi se serait introduit et aurait tué nos chefs de mission spéciale.

— Non, fit Anna Chutesova, personne ne s'est introduit dans la pièce.

— Que s'est-il passé alors ?

— Il s'est passé que vous n'avez plus que moi pour récupérer Rabinowitz. Tous les autres sont morts ou grièvement blessés.

— C'est horrible ! Nous avons déjà perdu Matesev !

— Nous avons aussi perdu nos forces spéciales d'intervention et notre dernière chance de pénétrer l'Amérique en force. Et dire que nous tenions Rabinowitz quand une mystérieuse intervention nous l'a arraché...

— Si les autres tiennent Rabinowitz, nous sommes foutus.

— Mais non, Maréchal, nous ne sommes foutus que dans la mesure où Rabinowitz se croit entouré par un monde hostile. J'ai étudié son dossier, surtout le profil psychologique. Cet homme voulait qu'on lui foute la paix. Et vous savez quelle a été notre réaction ? Lui flanquer un régiment entier dans les pattes, soi-disant pour le garder. Du coup, il est parti et maintenant il est en Amérique, probablement terrifié par notre dernière tentative. Si ça se trouve, il a tellement peur qu'il se prépare à nous envoyer un missile nucléaire. Rien que pour ne pas se sentir impuissant contre ceux qui lui envoient des Matesev.

— C'était pourtant une très bonne idée, intervint un très vieux général en uniforme du KGB.

« Sûrement la sienne », pensa Anna qui répondit :

— Une bonne décision, camarade Tobolsky, mais de mauvais résultats. On ne peut jamais tout prévoir. Sauf quand je m'en charge. Je prends toute responsabilité pour cette mission.

— Comment pouvez-vous garantir les résultats ? ricana l'homme du KGB.

— Comme je vous ai garanti hier que les autres chefs de mission s'entretueraient.

— Vous l'avez dit hier, ils ne se sont entretués qu'aujourd'hui, objecta le général Tobolsky.

— Le meeting a eu lieu il y a dix minutes.

— Comment avez-vous fait ?

Le KGBiste avait pris un air gourmand.

— J'ai chuchoté à chacun d'entre eux que quelqu'un cherchait à le tuer. Puis j'ai abaissé l'interrupteur et j'ai lancé un pétard.

— Vous les avez tués, s'étrangla le vieux maréchal Dolgukov, et vous pensez qu'on va vous envoyer en mission après un acte aussi surnois, violent et antisocialiste ?

— Bien sûr. D'abord vous n'avez plus que moi. Ensuite j'ai une salle ensanglantée au premier étage pour témoigner de mes capacités à mener à bien ma mission.

— Elle a raison, trancha l'homme du KGB.

Le général Tobolsky avait fait ses premières armes comme gamin informateur de l'Okhrana tsariste avant de devenir agent de la Tchéka, puis de la Guépeou. Il avait été dans l'ombre des procès de Moscou et avait survécu à toutes les politiques, contre-politiques, printemps, regels et perestroïkas qui avaient jalonné soixante-dix ans de pouvoir soviétique.

— Et si elle décidait d'utiliser Rabinowitz pour son propre compte ? intervint la générale Kotusova, celle qui avait les plus gros biceps de l'assemblée.

Anna Chutesova fixa la générale, l'air prodigieusement agacé :

— Qui serait assez fou pour utiliser un Rabinowitz ? Un type capable de vous faire croire qu'il est votre père ou votre amant !

Anna secoua la tête. Elle détestait les femmes qui se rabaissaient à singer les hommes.

— Ou vous êtes idiote ou vous agissez ainsi parce que vous êtes entourée d'hommes.

— Je suis aussi forte qu'eux ! s'exclama la Kotusova en bombant ses mamelles.

— À leur niveau sûrement, répondit Anna sans ironie. Maintenant qui, dans cette salle, pense que je puisse garder un type comme Rabinowitz vivant ?

Personne ne broncha.

— Mon absolue priorité, reprit Anna, sera de le neutraliser avant qu'il ne mette la main sur un missile nucléaire. Et si j'arrivais trop tard, souvenez-vous qu'un missile n'est peut-être pas le début de la guerre atomique. Mais peut-être seulement le signal d'un désespéré.

— Vous voulez qu'on prenne un impact nucléaire sans réagir ?

s'indigna un des généraux.

— Non, cingla Anna, je veux que vous déclenchiez l'holocauste nucléaire pour donner une leçon à quelqu'un qui fait déjà dans son froc. D'autres questions aussi idiotes ?

— Comment peut-on vous aider Anna ? demanda le vieux maréchal d'une voix apaisante.

— Si vous croyez en la prière, camarade Maréchal, priez pour que Rabinowitz ne mette pas la main sur une armée. Rien n'est plus dangereux qu'un homme qui a peur.

*

* *

Vassily Rabinowitz aimait les tanks. Il aimait leur formidable puissance, le roulement de tonnerre de leurs chenilles, leurs masses noires et renflées. Il aimait les voir défiler sur la Place Rouge avec leurs véhicules blindés d'accompagnement, leurs ogives nucléaires, leurs obusiers géants, leurs quadruples affûts antiaériens à tirs rapides. Le spectacle d'une division blindée le faisait frémir de plaisir, gonflait son slip et sa tête d'une envie furieuse de pourfendre et de défoncer.

Devant lui, une colline explosa sous le tir conjugué de cinquante Abrams M1, les chars US tout juste sortis des chaînes Chrysler.

— Formidable, hein mon Général, on dirait presque la guerre.

Debout à côté de Vassily Rabinowitz sur le champ de manœuvre de Fort Pickens, le colonel Johnson laissait éclater sa jubilation devant un déploiement aussi martial.

— Pas mal, concéda Vassily, mais il nous faudrait de vrais ennemis. Tirer sur des collines c'est un peu frustrant non ?

— C'est mieux qu'au Vietnam, ici au moins on voit où on tire.

— Et les Russes ? colonel Johnson, vous n'avez jamais eu envie de vous attaquer aux Russes ?

— Toutes les nuits, mon Général, je rêve que je tue des Russes. Sans les politicards sans-couille de Washington, il y a longtemps qu'on leur serait rentré dans le lard...

Le colonel Johnson se figea. Peut-être en avait-il trop dit ? Mais le général semblait l'approuver. Cette vieille culotte de peau l'avait commandé au Vietnam. Un vrai bouffeur de Rouges.

— Colonel, commanda Rabinowitz, mettez votre régiment sur le pied de guerre, nous allons attaquer les Russes.

Le colonel Johnson en laissa tomber ses jumelles de saisissement.

— Mais... mais, mon Général, on ne peut pas y aller comme ça. Il nous faut un petit échauffement d'abord.

— Il vous faut un échauffement pour faire la guerre, vous ?

— Non, mon Général !

Le colonel Johnson inspira longuement. D'un coup d'œil le vieux l'avait galvanisé. Ce regard ! on aurait dit Patton. Depuis qu'il était arrivé dans le camp, même les cuisiniers avaient bouffé du lion. Enfin on allait pouvoir effacer l'humiliation du match nul au Vietnam !

CHAPITRE IX

Ainsi Chiun était seul. Son disciple Remo n'avait pas voulu le suivre et c'était au maître de remplir le contrat qui allait refaire la fortune de Sinanju. Le vieil Oriental laissa le vent jouer un moment dans les longs poils de sa barbe blanche avant de s'avancer vers le poste de garde.

— T'as vu la vieille tante, ricana un des MP en faction à la porte de Fort Pickens.

Il désignait Chiun qui s'approchait dans son kimono de soie rose.

— Hé mec, y a que les femmes qui rentrent ici habillées de rose, lança le gros MP en riant de sa plaisanterie.

« Ils sont fous ces Américains ! se dit Chiun. Alors, maintenant, ils recrutent des transexuels dans l'armée ! »

— T'as pas compris ? reprit le MP en barrant le chemin avec sa grosse main, rose justement.

Il changea de couleur et d'avis. D'ailleurs, à sa place, n'importe qui (et particulièrement toute personne affligée de fractures multiples) en aurait fait autant.

Chiun se glissa dans Fort Pickens. Une atmosphère anormale régnait dans le camp. D'ordinaire, tous les troufions du monde traînaient, mains dans les poches, avec des airs écoeurés et avachis. Ici, tout le monde semblait courir, l'œil clair et lumineux, le torse bombé, les chaussures lustrées. Les oriflammes des unités claquaient au vent et au loin tourbillonnaient des colonnes de poussières, immémorial signe des mouvements de cavalerie.

Il stoppa un officier pour lui demander s'il avait vu Rabinowitz dans le coin.

— Vous voulez dire SS Rabinowitz ?

— SS ?

— Oui, Sang et Sueur, c'est le plus dur des fils de putes qu'on ait eu dans l'armée US depuis Patton. Je ne sais pas s'il en fera chier aux Popovs mais, en attendant, il nous en fait drôlement chier !

Chiun hocha la tête. On pouvait sentir partout la présence de Rabinowitz, l'aura immanquable de tous les grands conquérants,

d'Alexandre à Adolphe Hitler en passant par Napoléon et Tamerlan. Tout autour de lui les soldats et les officiers avaient les traits tirés de fatigue et tendus de colère. Toute cette colère qu'il allait bientôt tourner contre l'ennemi.

— Vivement la guerre, fit un sergent en passant au pas cadencé à côté de lui, ça peut pas être plus dur que ces manœuvres.

Chiun aperçut une plate-forme de bois d'où un petit homme en tenue de combat hurlait des ordres qu'il appuyait de sifflements de sa cravache. Ce devait être Rabinowitz.

Pourtant ses yeux étincelaient, ce n'était pas du tout les yeux d'épagneul triste que Smith lui avait décrits.

Chiun décida de s'avancer à découvert. Il voulait laisser une chance à ce grand conquérant.

— Hé, Rabinowitz ! le héla-t-il.

Sang et Sueur sursauta imperceptiblement avant de se retourner. Ils faisaient tous ça, une reconnaissance du fond de leur être qui les trahissait toujours. Un truc que tous les bons flics connaissaient.

Rabinowitz le fixait maintenant, et tous les soldats de la division avec lui. Chiun sourit. Harold le fou lui avait recommandé le secret, pas la discrétion.

D'un bond immense et dépourvu d'effort, Chiun plana jusqu'à la plate-forme de commandement et se retrouva face au contrat le plus cher payé de l'histoire de Sinanju. Il fixa le crâne de la future victime, lieu tout désigné pour assener le coup de grâce (ce coup si bien nommé qui, porté avec élégance – à peine une pichenette – provoque, sans la moindre éclaboussure, des vibrations fatales dans la boîte crânienne).

Avec une lenteur infinie, les soldats bougeaient pour se placer entre leur général et son assaillant. Ils arriveraient trop tard, comme toujours. Le coup partit et Chiun se figea à mi-course.

Il venait de reconnaître ce front jauni et parcheminé, ces yeux noirs et rieurs. Le Grand Wang portait le même kimono rose que le sien.

— Que faites-vous ici ? aboyait le Grand Wang. Comment se fait-il qu'on vous ait laissé passer ? Et pourquoi cette robe de chambre ridicule ?

Chiun eut un sourire entendu. Le Grand Wang avait toujours eu cet humour à froid, ce sens de la dérision qui était l'apanage de ceux qui savaient.

— Grand Wang, je suis ici pour tuer un petit hypnotiseur, un certain Rabinowitz.

— Et qui veut tuer Rabinowitz ? fit le Grand Wang d'une voix aiguë.

— Harold, l'empereur fou.

— En effet, il faut être fou pour vouloir la peau de Rabinowitz, un garçon si gentil ? Qui est cet Harold ? Un communiste ?

— Non, un client.

— Et que vends-tu ?

— La même chose que vous, ô Grand Maître de Sinanju, les services de la plus grande maison d'assassins de tous les temps.

— Alors sache que, dorénavant, nous avons un nouveau client, qu'il faudra défendre à tout prix : Rabinowitz.

Autour d'eux les soldats accouraient en soufflant. Chiun, par respect pour le Grand Wang, eut recours à la plus pure des techniques, une simple expiration suivie d'un léger balayage des mains. Les crânes roulèrent, encore tout casqués. Chiun aurait pu les attraper au vol et les présenter comme un bouquet mais c'eût été manquer de sobriété.

Les soldats survivants reculèrent à une prudente distance et même plus loin encore. D'ailleurs le vieux Sang et Sueur et l'étrange tueur en robe de chambre rose semblaient deviser comme de vieux amis.

— Quelle joie de vous voir de nouveau, ô Grand Wang, je n'osais plus l'espérer cette vie-ci, je croyais que c'était le tour de Remo désormais.

— Oui, bon, enlève-toi de mon soleil, grommela le Grand Wang, et regarde-moi cette armée : franchement, tu as déjà vu quelque chose de plus beau qu'une armée chargeant à l'horizon ?

Chiun regarda de nouveau le Grand Wang. D'ordinaire les assassins n'avaient pas d'estime pour les militaires, ces bouchers anonymes et grégaires. Mais c'était bien lui, avec son haut front tombé, son sourire d'idole, son ventre de bouddha et son kimono rose.

Chiun s'inclina légèrement. Comprendre Sinanju c'était aussi comprendre que si Maître Wang semblait étrange, c'était le signe que la conscience du disciple était encore opaque. Maître Wang s'était fondu au centre de l'univers. Tout ce qui n'était pas en accord avec lui, n'était pas en accord avec l'harmonie universelle.

*

* *

Remo perçut le frémissement. C'était le bruit d'un pas et ce n'était pas un pas. D'ordinaire, les gens marchaient en attaquant le sol du talon ; ceux de Sinanju se déplaçaient en glissant, avec un bruit imperceptible. Pourtant Remo l'avait entendu.

— J'ai attendu longtemps avant de rencontrer quelqu'un qui n'était pas du village, fit la voix.

C'était du coréen, le même dialecte du nord-ouest que celui de Chiun mais sans les aigus et avec une note de chaleur.

Remo ne répondit pas.

— Ainsi tu es un Blanc. J'ai toujours su qu'un Blanc pourrait y arriver... Excellent Remo, excellent Remo Williams.

C'était étrange d'entendre dire dans ce dialecte quelque chose d'aussi positif mais Remo ne se retourna pas. Il ne craignait pas que ce fût un mirage. Il craignait que ce n'en fût pas un. Il ne s'était jamais senti aussi mal, il se sentait vide et inutile.

— Je vois, on souffre d'un excès de narcissisme ? se moqua la voix. Tu es devenu comme Chiun ?

Remo n'aimait pas qu'on parle comme ça de Chiun. Il en pensait pis que pendre mais il n'aimait pas que quelqu'un d'autre dise tout haut du mal de lui.

— Si vous avez quelque chose contre Chiun, allez donc le lui dire vous-même.

— C'est déjà fait, je lui ai dit qu'il était puéril et imbu de lui-même. Je lui ai dit aussi qu'il était ridicule avec ses prétentions mégalomaniaques.

Remo haussa les épaules.

— Vous n'êtes qu'un rêve, je ne vais même pas me retourner pour vous regarder.

Derrière lui, un rire éclata, profond, sonore, monté du ventre.

— Bien sûr Remo, je ne suis qu'un rêve. Le monde n'est qu'un rêve. Tout n'est qu'un rêve. Tant qu'on n'est pas réveillé. Tu es bien le disciple de Chiun. Il t'aime, tu sais. Il a perdu un fils, mort à l'entraînement.

Remo se retourna. Un petit homme trapu au ventre de bouddha et au front bombé était assis sur le lit, drapé dans un kimono rose. Il fixait Remo avec un sourire d'idole, comme si toute la création était une gigantesque blague.

— Maître Wang ! s'exclama Remo.

— Non, seulement frère Wang, Maître Remo ; tu es devenu un Maître toi aussi.

— Et alors ?

Le Grand Wang secoua la tête.

— Vous, les jeunes, vous êtes tellement sérieux ! Vous êtes ridicules tous les deux ! Toi, tu crois sauver le monde et Chiun croit qu'il sauve la Maison de Sinanju. Depuis combien de temps n'avez-vous pas regardé un soleil couchant ou respiré le parfum d'une rose ?

— Vous n'étiez pas un assassin vous ?

— Si bien sûr, mais pas comme vous deux. Vous êtes payés aux pièces ou quoi ? Il faudrait que vous preniez un peu plus souvent le temps de vivre. Depuis combien de temps n'as-tu pas touché une femme ?

— Trop longtemps, soupira Remo.

Il reprit :

— Je ne savais pas que Chiun avait perdu un fils.

— Si, il l'a poussé à bout, au-delà de ses forces, sans vouloir accepter ses limites. Maintenant il ne veut pas te perdre. Il refuse de l'admettre, pourtant il t'aime plus que son fils.

— Il me reproche toujours d'être blanc.

— Chiun est un snob. Ce qu'il a fait de mieux dans sa vie est d'amener un Blanc dans la Maison de Sinanju. Remo, tu es arrivé chez toi. L'Amérique n'est plus ta maison, même si tes racines y demeurent. Ta maison, c'est désormais Sinanju.

— Suis-je parvenu à une nouvelle étape de mon existence ?

— Tu y es depuis un moment. C'est pour cela que tu as mal, parce que, quelque part, tu sais déjà que tu as commencé à disparaître.

— À disparaître ?

— Oui, à te dissoudre dans le grand tout.

À cinq cents mètres, au milieu d'une tempête, Gusev Balbek était capable de placer une balle dans l'œil de sa cible. À mille mètres, il touchait le cœur. À mille cinq mètres, il pouvait encore atteindre un homme.

Ça, c'était avec un fusil à lunette. Avec un pistolet, il pouvait faire sauter les becs d'un vol d'hirondelles. Tous les matins, pendant deux heures, il s'entraînait, autant pour s'assurer de la précision de son tir que pour faire plaisir aux commissaires.

Parfois ceux-ci amenaient des généraux avec eux.

— Ne vous dérangez pas pour nous, faisaient-ils, très poliment, on vient juste regarder.

C'était le signal pour Gusev de leur donner le grand jeu.

Les généraux s'asseyaient sur une tribune autour d'un mannequin à l'effigie du président américain.

Pendant ce temps, Gusev s'éloignait à pied. Il marchait pendant un kilomètre et demi, pour bien leur donner la notion de distance. Un kilomètre et demi, c'était bien au-delà de tous les cordons de protection. Aucun service de sécurité ne cherchait un homme à plus d'un kilomètre.

Quand Gusev était enfin arrivé en position, une musique éclatait sur la tribune et la première phrase du discours inaugural de John F. Kennedy sortait d'un haut-parleur.

— Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous. Demandez-vous plutôt ce que vous pouvez faire pour votre pays.

Aucun autre président n'avait su, depuis, trouver de tels accents dramatiques. Aucun, non plus, n'avait d'ailleurs su quitter la scène politique avec autant d'intensité dramatique. Gusev tirait et réduisait le mannequin au silence. Tout autour, les militaires étaient chaque fois très impressionnés. Ils distinguaient à peine Gusev dans le lointain.

Revenu à mille mètres, mais toujours à peine visible, Gusev tirait de nouveau et faisait sauter la tête du président. Puis, à cinq cent mètres, il passait au pistolet et de deux coups rapides faisait sauter les deux yeux d'une photo du président. La photo était à échelle réelle et on la faisait ensuite circuler dans les rangs. Les généraux se passaient la photo d'un air pensif. Certains souriaient, d'autres se disaient qu'en cas de besoin...

Ensuite venait le clou du spectacle. Gusev se plantait devant une limousine lancée à vingt à l'heure, la vitesse des convois officiels. Il tirait trois coups de pistolet en rapide succession. La première balle frappait la vitre blindée, la fissurant, la seconde ouvrait un passage dans le verre. La troisième traversait l'habitacle.

Gusev venait d'un village tatar du fond du Kazakhstan où tous les hommes étaient tireurs d'élite, quasiment de père en fils. Ceux qui n'avaient que dix dixièmes y étaient considérés comme des infirmes, à moitié aveugles. Tous les Tatars étaient bons avec un fusil, tout comme ils avaient été de fabuleux archers au temps de Gengis Khan, capables d'abattre d'une flèche un cavalier lancé au galop à plus de quatre cents mètres.

Gusev n'en faisait pas tout un plat. Il savait qu'il était un peu meilleur que la moyenne de ses congénères mais pour les Russes de Moscou il était fantastique. Il avait remarqué qu'en temps de crise internationale, ils étaient beaucoup plus nombreux à assister à son entraînement.

Certains disaient alors :

— Si les choses tournent mal, on pourra toujours envoyer Gusev Balbek.

Car si Gusev passait deux heures par jour à exercer ses talents de tireur, il consacrait au moins dix autres heures à s'entraîner à parler, à penser et à vivre comme un Américain. Inlassablement, depuis vingt-cinq ans. Tant et si bien qu'il pouvait téléphoner d'une cabine en se faisant passer pour un Américain.

Malheureusement, dès que Gusev Balbek sortait de sa cabine téléphonique, les problèmes commençaient : comment passer inaperçu aux États-Unis quand on mesure un mètre quarante, qu'on a des yeux de Mongol et la peau tannée comme une vieille yourte ?

— Tout le monde le remarquera, s'inquiétaient les plus prudents.

— L'Amérique est peuplée d'immigrants du monde entier. Ils penseront qu'il est eskimo, voilà tout.

— Oui mais dès qu'il aura tué le président, la chasse à l'homme sera ouverte. Et même s'il tue un maximum de ses poursuivants, ils finiront par le prendre et lui faire avouer qu'il est russe.

— Nous le garderons en réserve pour une mission si cruciale que plus rien n'aura d'importance.

C'est comme ça que depuis vingt-cinq ans Gusev Balbek se nourrissait de steaks de yaks déguisés en hamburgers et graissait ses armes, des armes qui ne serviraient probablement jamais au tir réel.

Jusqu'au jour où le chef de mission appela le Tatar dans son bureau pour lui montrer la photo d'un homme aux yeux tristes.

— Il s'appelle Rabinowitz. Tue-le.

— Mais il n'est pas le président, s'étonna le tireur. Voyons, ce n'est pas possible ? Ça fait vingt-cinq ans que je m'entraîne à tuer le président des États-Unis et on m'envoie en mission contre un Rabinowitz, un minable dissident de série B ?

— Depuis quand tu discutes les ordres ? Ce n'est pas parce que tu vis comme un Américain, que tu dois penser comme un Américain.

— Et d'abord pourquoi moi ? osa encore le Tatar.

— Parce qu'à quinze cents mètres, tu ne verras pas ses yeux.

Anna Chutesova était tellement furieuse quelle faillit envoyer le contenu du bureau à la face de l'ambassadeur :

— Quel est le débile profond qui a pris une telle décision ? On était d'accord pour rencontrer des Américains intelligents, mettre toutes les cartes sur la table et travailler ensemble à mettre Rabinowitz hors d'état de nuire.

— Il a été décidé qu'on ne pouvait pas prendre le risque de laisser les Américains mettre la main sur lui. Nous devons le tuer.

— Mais je vous l'ai déjà dit cent fois. Personne ne peut utiliser Rabinowitz, les Américains pas plus que nous. Comment allez-vous vous y prendre ?

— Nous venons d'infiltrer un extraordinaire tireur d'élite. L'opération elle-même est déjà un exploit. Il sera bientôt à Fort Pickens. C'est un moment de gloire pour notre mère Russie.

— Profitez-en bien avant que ça ne vous pète au nez. Au mieux, ça ne va pas marcher. Au mieux.

— Et pourquoi cela ? s'inquiéta l'ambassadeur Nomowitz, lentement gagné par la conviction de cette femme dont la fureur faisait frémir la gorge magnifique.

— Parce que pour des centaines d'Américains, ce ne sera pas un quelconque petit immigrant russe que vous tuerez mais leur être le plus cher. Peut-être déclencheront-ils une guerre pour le venger. Tandis qu'en négociant avec les Américains, peut-être pourra-t-on même persuader Rabinowitz de travailler pour le bien commun. Mais c'est sûrement trop demander à deux gouvernements entièrement composés d'hommes.

L'ambassadeur fronça les sourcils.

— Vous haïssez les hommes, n'est-ce pas ?

— Mais non je les juge seulement à leurs résultats. Regardez l'état du monde, et vous conviendrez avec moi qu'on ne peut pas leur faire confiance, c'est tout. En attendant, faites des prières pour que cette bande de gamins irresponsables n'ait pas choisi un tireur avec une marque de fabrique soviétique estampillée au milieu de la figure !

*

* *

Gusev Balbek fit son entrée à Fort Pickens sur une civière. À l'horizontal, personne ne remarquerait qu'il ne faisait qu'un mètre quarante, c'est-à-dire bien en dessous de la taille minimum pour un soldat.

— Perdu mes jambes au Vietnam, grommela-t-il seulement avec l'accent nasillard des cow-boys.

Une telle sobriété était la marque des hommes de l'Ouest qui savaient encaisser la souffrance les dents serrées sur une balle de cuivre[3].

— À toi de jouer, fit le sergent ambulancier en parquant son estafette à l'ombre d'une haie de magnolias.

Gusev Balbek se mit aussitôt au travail. En trois minutes, le contenu de la caisse à outils de l'ambulance était redevenu son vieux Semionov à canon rallongé et à la hausse sciée. Aucun Tatar n'avait besoin de hausse ou de guidon. Ils étaient toujours faux. Le Tatar ne visait même pas, il alignait la balle sur la cible en intégrant automatiquement la vitesse du vent, la portance de l'air, les mouvements de la poussière à chaque phase de sa trajectoire.

Debout sur la plate-forme à côté du Grand Wang, Chiun s'étonnait de son comportement étrange. Comment le grand Maître de Sinanju pouvait-il ne pas voir le tireur grossièrement visible sur sa colline. Mais le Grand Wang continua à l'ignorer même quand celui-ci ouvrit le feu et que sa balle fendait l'air dans sa direction.

Chiun ouvrit la bouche puis se ravisa : les mots mettaient beaucoup trop de temps et il avait compris que le Grand Wang le mettait à l'épreuve. Mais avec un test aussi facile ? Peut-être Maître Wang voulait-il le voir exécuter le mouvement de la brouette chinoise ou celui du moulin cochinchinois ?

Là-haut sur la colline, Balbek tira huit fois. Ses balles étaient dirigées droit sur le cœur et la tête de Rabinowitz mais, huit fois, elles manquèrent leur but. Tout autour de la cible, des Soldats jonchaient la plate-forme et une silhouette étrange faisait des moulinets. On aurait dit une multitude d'éventails roses. Balbek engagea un nouveau chargeur et recommença son tir.

— Grand Wang, combien de figures voulez-vous voir encore ? demanda Chiun.

— Qui tire sur mes soldats ? aboya le Grand Wang.

— Le tireur bien sûr.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour l'éliminer ?

Tandis que toute la division se mettait à couvert, Chiun s'avança en bonds coulés jusqu'à la lointaine colline. Dès qu'il reconnut un Tatar du Kazakhstan, il l'apostropha :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Ébahi, Gusev tendit l'oreille. C'était la première fois en vingt-cinq ans qu'on lui parlait en raco-stidave, sa langue d'origine.

— Je suis ici pour tuer Vassily Rabinowitz, répondit le Tatar. Il en bégayait de saisissement et s'emmêlait dans les consonnes.

— Tu as un très mauvais accent maintenant, remarqua l'homme au kimono rose.

— Comment connaissez-vous le raco-stidave ? demanda Gusev.

— Je suis un Maître de Sinanju, nous travaillons partout. Mais toi, dis-moi plutôt ce qu'un brave archer tatar fait, armé d'un fusil, en Amérique ?

— C'est les Russes qui m'ont enlevé quand j'étais tout petit. Ils m'ont forcé à commettre des actes horribles. Ils ont menacé de brûler mon village et de violer ma sœur si je ne leur obéissais pas.

— Évidemment, mon fils, tu n'avais pas le choix ; malheureusement, moi non plus.

Le Tatar comprit et tira, presque à bout portant. Mais Chiun para la balle d'un coup d'éventail javanais et le Tatar n'eut pas le temps de tirer une nouvelle fois.

Chiun se retourna pour voir si le Grand Wang appréciait sa démonstration, mais là-bas, sur la plate-forme, il ne vit que Rabinowitz, son protégé, qui criait, hystérique :

— Il faut les avoir avant qu'ils ne nous aient. Allons, debout les p'tits gars ! La bave aux lèvres, la joie au cœur, nous partons pour la guerre de sept ans !

*

* *

L'ambassadeur Nomowitz avait fini par s'avouer vaincu. Sur les instructions d'Anna Chutesova il avait organisé une conférence avec les chefs des armées US.

Le cœur serré, il vit Anna Chutesova ouvrit un gros dossier marqué top-secret et passer les pages marquées du seau rouge à tous ces généraux ennemis. Elle ne cacha rien, même pas les tentatives de Matesev et de Balbek.

— Vous n'avez pas le droit ! Ce sont des secrets d'état, glissa-t-il à l'oreille de la jeune femme.

— Parce que vous croyez qu'ils ne sont pas déjà au courant ? marmonna-t-elle entre ses dents.

Puis, tout haut, elle ajouta :

— Voilà, maintenant vous savez tout. Aveuglés par notre volonté de puissance, nous avons essayé de récupérer Rabinowitz. J'imagine que vous comprenez combien c'était ridicule, étant donné que cet homme peut nous faire croire n'importe quoi.

— Merci ma p'tite dame de nous avoir aussi bien tuyauté, fit le chef d'état-major en éclatant de rire.

C'était le plus galonné de l'assemblée, un général qui avait des étoiles jusque dans les trous de nez. Entre deux hoquets, il parvint à articuler :

— Maintenant qu'on sait qu'il est à Fort Pickens déguisé en général de brigade, on va pouvoir en faire un général d'armée.

Tous les autres gradés américains applaudirent bruyamment. Quand les applaudissements baissèrent, Anna demanda :

— Et vous comptez en faire quoi ?

— L'utiliser pour aveugler les cerveaux de l'état-major soviétique.

— Si vous aviez, comme moi, assisté à une conférence de l'état-major soviétique, vous sauriez qu'il n'y a pas grand-chose à aveugler. Pas plus qu'ici d'ailleurs...

En quittant le Pentagone, Nomowitz laissa éclater sa colère :

— Vous avez livré les secrets militaires de l'Union Soviétique à ses ennemis. C'est de la haute trahison !

— Mais non, ils les connaissent tous par cœur nos secrets militaires ! Non, la seule erreur que j'ai commise, ça a été de leur dire où Rabinowitz se trouvait. Maintenant ils vont tous se précipiter à Fort Pickens et venir grossir les rangs de son armée.

Ils restèrent silencieux tandis que la grosse Zil noire fonçait dans Washington. Anna pensait amèrement que tous les généraux du monde raisonnaient avec autant de subtilité et de finesse qu'une enclume. « Il me faudrait un homme, un allié de l'autre côté, songeait-elle, quelqu'un capable de comprendre, comme moi, ce qui doit être fait. »

*

* *

Harold W. Smith sut très vite que Chiun avait échoué dans sa mission et quand il essaya d'entrer en contact avec Remo, il s'aperçut que celui-ci croyait parler avec quelqu'un qui était mort plus de quatre mille deux cents ans auparavant.

Posément, le chef de CURE mit tous ses ordinateurs en position

d'autodestruction automatique s'ils ne recevaient pas un contre ordre dans les vingt-quatre heures. Puis, il ouvrit son placard et sortit un Colt 45 qui n'avait pas servi depuis la Seconde Guerre mondiale, quand Smith faisait partie de l'OSS.

Il n'y avait plus que lui pour exécuter le contrat.

— Je suis avec vous, Smith, avait assuré le président.

CHAPITRE X

Le matin du premier mai 1989, trois colonnes blindées pénétrèrent sur le territoire de la république populaire de Raganica, un petit pays d'Amérique centrale. L'offensive était commandée par un général que certains croyaient être la réincarnation de George S. Patton, d'autres leur chef d'escouade préféré, d'autres encore, leur père, leur mère ou leur maîtresse du moment.

Raganica était une république populaire depuis qu'elle avait été libérée par un conseil révolutionnaire qui avait su incarner la volonté du peuple en lutte. La nouvelle équipe avait secoué le joug de cinquante ans de dictature familiale. Sous l'ancien régime de la famille Amora, le pays était rançonné par un clan qui possédait la moitié des terres cultivables, qui siphonnait l'argent des pauvres (sans les pauvres, il n'y aurait pas de riches) et l'envoyait à Miami, dans les mêmes banques qui blanchissaient l'argent de la cocaïne. Depuis la révolution, tout avait changé. Les riches avaient disparu, les pauvres aussi (sans les riches, il n'y avait plus de pauvres). Il n'y avait plus que le peuple uni (surtout dans les files d'attente devant les magasins vides) et les journaux, qui avaient été muselés par l'ancien régime, avaient maintenant le droit de le critiquer (mais pas le nouveau, évidemment).

— Le Peuple ou la Mort, avait crié le général Omerta y Saavora au terme de son discours-fleuve d'inauguration.

Mais si la république populaire de Raganica fut attaquée ce matin-là, ce n'était pas pour libérer les ennemis du peuple entassés dans les prisons bondées, c'était tout simplement parce que Rabinowitz avait repéré la présence de deux divisions russes venues à au nom du principe de solidarité populaire (également nommé internationalisme prolétarien). Il s'était dit que, s'il les battait, les Russes comprendraient enfin qu'ils devaient le laisser tranquille.

Aussi dès que ses premières troupes franchirent la ligne du Rio Croco et que les casemates ennemies explosèrent sous l'impact de ses canons, une étrange frénésie s'empara de l'hypnotiseur. Lui qui avait toute sa vie manipulé son environnement pour se protéger et satisfaire ses désirs, se mit à charger sus à l'ennemi, fouettant le courage de ses chefs d'unité, indifférent aux obus qui explosaient autour de lui.

Pourtant, dès midi, le général Saavora, le libérateur du Raganica,

avait repris la situation en main. L'envahisseur impérialiste se faisait étriller par une escadrille d'hélicoptère d'assaut pilotés par des VIP (Volontaires Internationalistes Prolétariens) soviétiques. Les terrifiants Hinds MI 24 avaient pilonné les assaillants de leurs roquettes et de leurs canons à tirs rapides. Les troupes ennemies étaient clouées sous la mitraille, incapables d'avancer ou de décrocher. C'était le hallali. Le généralissime lança alors toute sa flotte pour achever le carnage.

Rabinowitz et ses soldats virent le ciel se noircir d'un essaim d'insectes monstrueux. Les Hinds portaient chacun deux tonnes de munitions et huit commandos surentraînés. C'était l'arme suprême.

Il attendit encore que l'énorme essaim grossisse et commence à tirer. Les paniers de roquettes rougeoyaient et les hélicoptères tremblaient sous le recul des coups de départ.

— Feu ! hurla Rabinowitz.

Les Stingers partirent tous en même temps. Légers, maniables, c'étaient de petits missiles de la taille d'un bazooka qu'un fantassin pouvait tirer de l'épaule. Ils filèrent vers les sources de chaleur avec une précision implacable et en quelques secondes le ciel s'embrasa.

Quand le soleil cessa de crépiter, toute la flotte de Saavora brûlait dans la jungle. La route de Guanama, la capitale, était ouverte.

*

* *

Suivre une armée, surtout victorieuse, n'était pas difficile et Smith arriva au Raguanica, dûment muni de laissez-passer qu'il s'était fabriqués.

Une chaleur écrasante et humide enveloppait tout d'une sorte de brume où tournoyaient des moustiques gros comme des libellules. Smith se revoyait crapahutant aux Philippines quarante-cinq ans plus tôt derrière les lignes japonaises. Il portait le même Colt. 45 alors mais le pistolet semblait beaucoup plus lourd et son corps supportait mal ce climat débilitant.

Des colonnes de soldats le dépassaient, en chantant, le casque à la ceinture, le M16 braqué sur les fourrés. Ils étaient tous très jeunes et lui jetait des regards étonnés.

Smith comprit que sa chemise blanche et son pistolet glissé dans un étui sous son aisselle le rendait trop voyant. S'il voulait approcher Rabinowitz, il faudrait qu'il trouve une tenue plus discrète.

Il avisa un vieux briscard blanchi sous le harnais. Ses cheveux avaient pris la couleur de l'acier et il avait six chevrons à l'épaule, les

insignes d'un sergent-major, le plus haut grade du corps des sous-officiers US. Quiconque connaissait un peu l'armée savait que ces vieux sous-offs y faisaient la pluie et le beau temps. Si l'on avait quelque chose à demander, c'était à l'adjudant de compagnie, jamais au capitaine qu'il fallait s'adresser.

— Chef, fit Smith, il me faut un treillis, je fais partie du ministère de la Défense et tout le monde me prend pour un type de la CIA.

— Affirmatif, monsieur, fit le sergent quand il eut inspecté les papiers du pékin, j'vous aurai ça ce soir.

Mais le soir le vieux sergent revint bredouille.

— Pas un treillis de rabe, monsieur. C'est l'intendance la mieux tenue que j'aie vue en trente ans de carrière. Ce vieux Sang et Sueur nous tient les couilles serrées.

— Sang et Sueur ? s'exclama Smith.

— Oui, il supervise tout. Il vient juste d'inspecter notre dépôt, rien ne lui échappe. Il nous compte même les balles. Gare à celui qui tire à l'aveuglette.

Smith se retint de sourire. Ainsi Rabinowitz était là, tout à côté, à sa portée.

À l'ambassade d'Union Soviétique, à Washington, régnait un silence pesant. On venait d'apprendre que les Hinds soviétiques avaient tous brûlé dans le ciel du Raguanica. C'était mauvais pour la crédibilité du premier pays internationaliste prolétarien. Il allait falloir rejeter le blâme sur les rastaquouères du coin, incapables de piloter correctement les hélicoptères qu'on leur livrait et, du coup, tous les camarades du Tiers monde allaient se vexer.

Seule, Anna Chutesova ne participait pas à la déprime générale. Son heure était venue.

Les chars n'avaient pas progressé de cent mètres en une heure. Rabinowitz remonta au pas de course la colonne de tête.

— Tire-toi crevure, lança-t-il au chef de char en le jetant à bas de sa tourelle.

On n'était plus qu'à cinq kilomètres du centre de Guanama. Rabinowitz était hors de lui, enivré par l'odeur de la poudre, complètement indifférent aux balles et aux éclats qui sifflaient tout autour.

En fait il ne risquait rien. Debout, à côté de lui, dans son kimono noir de bataille, Chiun déviait les morceaux de métal. De temps en temps il s'inclinait cérémonieusement.

— Merci, Grand Wang, de me témoigner cette confiance.

— Ne reste pas dans mon champ de tir, grogna Rabinowitz en ajustant la lunette de tir.

Chiun se demanda pourquoi le Grand Wang utilisait quelque chose d'aussi grossier qu'un canon. Sans doute avait-il envie de jouer. Les voies du Grand Wang étaient impénétrables.

Rabinowitz écrasa la pédale de l'accélérateur et rien ne se produisit.

— Qu'est-ce qu'il se passe, soldat ? demanda-t-il à son voisin.

— Plus d'essence mon général. Les chars de tête n'ont plus d'essence. On a eu une bataille de trop, c'est difficile de tout prévoir à la guerre.

Renseignement pris, à l'arrière, les réservoirs des chars étaient vides eux aussi.

Rabinowitz en savait maintenant assez sur le commandement des armées pour comprendre qu'ils avaient un sérieux problème.

Devant, il pouvait entendre des voix russes. Les conseillers soviétiques regroupaient les troupes progressistes. Il aurait pu passer de l'autre côté et les hypnotiser mais il ne voulait pas abandonner son armée, il aimait son armée, il l'aimait vraiment ; plus même que la bicyclette de son enfance qu'il avait été obligé de partager avec les autres gamins du village.

— C'est bien lui ? demanda Rabinowitz.

— Oui, Grand Wang, répondit Chiun.

— Alors réveille-le.

Doucement, le vieil Oriental réveilla l'homme blanc en costume, assoupi sous un palétuvier.

Harold W. Smith écarquilla ses yeux. Debout à côté de Chiun, un petit homme aux yeux d'épagneul le fixait sous la visière de son casque orné de quatre étoiles.

Rabinowitz ! pensa-t-il, et Chiun à côté de lui, qui était passé à l'ennemi !

— Monsieur Rabinowitz, fit aussitôt Smith, je suis heureux de vous rencontrer. J'ai beaucoup apprécié votre travail d'intendance. Remarquable.

— Justement, c'est un désastre, nous sommes à court de ravitaillements.

— Là, je peux vous aider.

— Nous manquons de tout, hurla Rabinowitz.

Il se tourna vers un colonel pour lui donner l'ordre de maintenir les positions coûte que coûte.

Pas de retraite, sinon c'est la déroute !

— Vous vous y prenez mal, fit Smith, ce n'est pas par l'armée que vous obtiendrez vos ravitaillements. C'est une administration : elle fonctionne mal.

— Regardez mes beaux chars, immobilisés ! se lamenta Rabinowitz en pointant un de ses gros Abrams, offert aux coups de l'ennemi.

« C'est maintenant ou jamais », pensa Smith. Chiun regardait le char lui aussi. Smith fit doucement glisser son 45 ACP de son étui et visa la tête de Rabinowitz, à quelques mètres de lui.

Le coup partit.

Heureusement, grâce à l'intervention de Chiun qui dévia la balle, la vieille institutrice, miss Ashford, échappa à une mort certaine.

« Qu'est-ce qu'elle fait là ? » se demanda Smith en criant :

— Planquez vous miss Ashford, il faut que je tue ce type, il est dangereux.

— Mais non, Harold, ce garçon n'est pas dangereux, on vous aura mal informé.

Miss Ashford avait parlé avec ce chaleureux accent de la Nouvelle-Angleterre que Smith n'avait pas entendu depuis soixante ans.

— Si, si, insista le chef de CURE, je vous assure, ce type est dangereux, c'est un hypnotiseur.

— Mais non, Harold, il veut juste qu'on lui foute la paix et qu'on lui file des munitions pour faire la guerre. En ce moment, par exemple, il jouirait autant dans ses baskets avec quelques bidons d'essence que s'il avait les couilles pleines.

— Miss Ashford ! De tels propos, dans votre bouche !

Smith était outré autant que surpris : Miss Ashford devait bien être centenaire, pourtant elle avait toujours l'air d'avoir la quarantaine.

— Harold, le monde a changé, c'est la guerre maintenant et il faut aider ce bon monsieur Rabinowitz.

Et Smith comprit que, pour servir l'Amérique, il devait jeter toutes ses forces dans la bataille. Un sentiment de paix l'envahit soudain, enfin il vivait selon ses principes : la crainte de Dieu, le respect des personnes âgées, le culte de la vérité sauf pour servir son pays qui maintenant se battait au Raguanica. Un sentiment exaltant souleva sa

poitrine : il n'avait plus de doutes, Dieu était de nouveau de leur côté.

Il se précipita vers un téléphone. Sa première précaution fut de désamorcer le système d'autodestruction des ordinateurs de CURE.

— C'est extraordinaire ce qu'on peut faire avec un ordinateur ! s'extasiait miss Ashford chaque fois quelle le voyait rentrer dans le réseau informatique des grandes agences gouvernementales américaines.

Smith était déchaîné, il n'avait pas eu autant d'énergie depuis la communale. Sous les yeux de sa maîtresse, il s'amusait comme un petit fou à court-circuiter tous les barrages bureaucratiques et leurs protections électroniques. En quinze minutes, il eut l'accord du Pentagone, du secrétariat d'État à l'énergie, du ministère des finances et du budget et de Sexxon, la plus grande compagnie pétrolière.

— Ça y est, miss Ashford, le tanker panaméen Amor y Cadiz se dérouta sur nous.

— Formidable mon petit Harold ! Je vous aurais donné tout l'or du monde pour un peu de pétrole.

CHAPITRE XI

— C'est pour vous, fit le Grand Wang en tendant le téléphone à Remo.

— Je suis déjà parti, répondit Remo en refusant d'un geste de la main.

— Parti ? Parti d'où ? Parti pourquoi ? Où que tu ailles, tu te retrouveras toujours face à toi-même. Quoi que tu fasses, tu ne pourras échapper à ton destin, personne ne le peut. Il est inutile de fuir. Tu dois faire face. Et d'abord, réponds à ce pauvre Smith qui est ton client.

— Dites-lui que je ne travaille plus pour lui. J'ai rempli mon dernier contrat absurde.

— Tout est absurde, Sauveur du Monde, fit Wang en lui mettant le téléphone dans la main.

— Allô, Smith, comme je vous l'ai déjà dit, je ne veux plus travailler pour vous.

— Vous avez bien raison, fit Smith la voix enjouée.

On pouvait entendre le feu roulant des canons en fond sonore.

— Pendant des années, reprit Smith, frétilant de joie, nous nous sommes battus dans le noir. Le pays allait quand même de plus en plus mal. Maintenant j'ai trouvé une nouvelle raison d'espérer au Raguanica, nous y avons retrouvé l'esprit qui a fait la grandeur de l'Amérique. C'est ça que je voulais vous dire.

Remo fixa l'appareil en fronçant les sourcils. Quelle mouche avait piqué Smith, lui d'ordinaire si lugubre ?

— Attendez, reprit Smith, j'ai aussi Chiun à côté de moi.

— Remo, tout est merveilleux, cria soudain Chiun de sa voix perçante, nous avons enfin rencontré le bon empereur et devine qui travaille pour lui aussi ?

— Smith, je sais, j'avais déjà compris.

— Non, le Grand Wang lui-même.

Remo arrondit les yeux pour de bon. Le Grand Wang était là, devant lui.

Il créa une vibration dans la plastique pour brouiller les sons. Il savait que couvrir le récepteur de sa main n'aurait servi à rien avec Chiun ; il avait l'oreille assez fine pour entendre malgré tout.

— Grand Wang ? demanda Remo au bouddha ventru assis à côté de lui. Avez-vous le don d'ubiquité ?

Wang avait compris.

— Non, fit-il sobrement.

— Alors où est le bon Wang, là-bas au Raguanica, ou, en face de moi, ici ?

— Facile à savoir, Wang n'est qu'un miroir. Remo es-tu heureux maintenant ?

— Non.

— C'est ta nature en ce moment ; tu n'es pas heureux à ce stade de ton évolution. Et Chiun est-ce qu'il est heureux d'habitude ?

— Il est plutôt satisfait de lui-même mais il a tendance à se plaindre de tout. Il y a toujours des problèmes avec lui.

— Alors demande-lui s'il y a des problèmes là-bas.

— Allô Chiun, reprit Remo, tout va bien là-bas ?

— Tout est merveilleux, Remo. Nous servons le bon empereur. Même Smith a compris. Remo, quand viens-tu nous rejoindre ?

— J'arrive, fit Remo en raccrochant.

Il avait compris lui aussi.

Anna Chutesova se réjouit d'apprendre la défaite des armées soviétiques puis retint son souffle en voyant les troupes de Rabinowitz s'immobiliser. Elle soupira de nouveau de soulagement en voyant les envahisseurs reprendre leur avance.

— Vous avez vu, s'exclama Nomowitz, les impérialistes mettent le paquet. Le gouvernement américain est derrière Rabinowitz maintenant, ils ont même détourné un tanker pour l'approvisionner. C'est bien la preuve du complot capitaliste.

— Vous avez raison quelque part, fit Anna pensivement, l'armée US marche beaucoup trop bien pour que ce soit normal.

Elle se souvint d'un incident qui s'était produit près de la base du SAC, à Omaha. Rabinowitz avait dû y être mêlé. Il était tout à fait capable de s'approcher du président des États-Unis et l'hypnotiser pour qu'il déclenche l'holocauste nucléaire. Tant qu'il était occupé avec sa petite guerre tropicale il n'était pas encore trop dangereux mais il fallait quelle le neutralise très vite.

Anna Chutesova alluma une cigarette dans l'avion qui volait vers le Raguanica. La carlingue était bourrée de journalistes, tous très excités par cette nouvelle guerre du Vietnam, providentielle pour le tirage de leurs canards et ils lui lançaient des regards aussi égrillards que si elle avait été une des putes de la rue Truh-duc, à Saïgon.

À l'escale de Tampa, un homme monta à bord. Il était mince, vêtu d'un T-shirt noir et d'un pantalon gris. Anna le trouva beau dans son genre, avec ses pommettes hautes et ses poignets épais. Les yeux de l'homme cherchèrent une place libre dans l'avion. Anna savait que la seule place libre était à côté d'elle. Quelques journalistes s'étaient déjà assis dans ce fauteuil et étaient vite partis ailleurs, leur fierté de mâle légèrement égratignés. L'un d'eux avait grommelé assez haut des commentaires très inélégants sur une bonne femme qui avait besoin d'une bonne bourre.

L'homme aux poignets épais enjamba souplement la jeune Russe en s'excusant pour prendre le siège près du hublot. Anna remarqua qu'il ne bouclait pas sa ceinture.

Elle pinça les lèvres. Dans un accident, ce crétin irait voltiger dans la carlingue et d'abord sur elle.

— Vous n'avez pas vu le panneau ? Attachez votre ceinture, fit-elle d'une voix cinglante.

— Pas besoin, fit l'homme.

— J'imagine que c'est votre bel organe qui va vous maintenir en place.

— Non, j'ai tout simplement plus d'équilibre que l'avion. Mais bouclez la vôtre, je vous en prie.

— C'est déjà fait. Maintenant à votre tour.

— Madame, j'ai des soucis aujourd'hui, alors, s'il vous plaît, laissez-moi tranquille.

L'homme s'était tourné et fixait la piste qui défilait dans le hublot.

— Soyez gentil, reprit Anna, bouclez votre ceinture, faites-le pour moi.

Elle avait pris une voix un peu rauque, arrondissant ses lèvres en une moue boudeuse. Ça marchait à tous les coups.

— Madame vous êtes sourde ? Je viens de vous dire de me lâcher la banane.

— Vous savez, si j'insiste, c'est autant pour moi que pour vous, fit Anna en lui coulant un regard de fond de slip.

— Madame, ce n'est pas vos grimaces de guenon en rut qui me

feront changer d'avis. Allez faire votre numéro devant les journalistes, ils ont toujours pris les vessies pour des lanternes.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je fais un numéro ? demanda Anna, soudain intéressée.

— Je ne sais pas. Je le sens, c'est tout. Comme pour l'équilibre, c'est naturel. Voilà, au revoir et merci.

Et l'homme ferma les yeux.

Il ne les rouvrit pas pendant une heure mais, au milieu du golfe du Mexique, une zone de turbulence provoqua un début de panique dans l'avion secoué comme un bouchon sur une mer déchaînée. Une hôtesse de l'air vola en travers de l'allée en hurlant. D'autres passagers, ballottés sur leurs sièges, poussaient des cris stridents. Anna se cramponna à ses accoudoirs, les jointures blanchies par l'effort.

Une secousse plus forte que les autres la jeta contre son voisin. Elle s'excusa mais celui-ci n'avait pas bougé. Il continuait à dormir, sans ceinture, dans la position exacte qu'il avait prise au décollage de l'appareil. Malgré tous les mouvements de l'avion, il restait installé sur son fauteuil, apparemment sans effort.

Quand ils sortirent des remous, Anna le frappa à l'épaule.

— Hé ? Vous êtes vivant ?

— Oui, c'est comme ça depuis ma naissance, fit l'homme en rouvrant les yeux.

— Je suis désolée, j'ai cru que vous ne respiriez plus.

— J'étais bien obligé d'arrêter avec toute la nicotine que vous envoyez dans l'air !

— Mais... Comment est-ce possible ? Nous volons depuis une heure !

— Oh, ce n'est rien, le plus dur est d'empêcher la peau de respirer.

— Ainsi ma fumée vous dérange.

— Toutes les fumées, madame, pas seulement la vôtre.

— Oui bien sûr, c'est ce que je voulais dire.

— Arrêtez de fumer et je me remettrai à respirer.

— Comment faites-vous ?

— Si nous avions vingt ans devant nous je vous expliquerai, mais comme ce n'est pas le cas, je vous prie de bien vouloir m'excuser. J'ai de graves problèmes à résoudre.

— Et si vous m'en parliez ? je pourrais peut-être vous aider à les

résoudre, vos problèmes ?

— Pourquoi, vous êtes psychanalyste ?

Anna ne répondit pas tout de suite. Elle soupesait cet homme. Qui était-il ? Il semblait avoir des pouvoirs particuliers. En avait-il assez pour contrer Rabinowitz ? D'autre part, il ne semblait pas du tout troublé par les appas sexuels quelle brandissait sous son nez. Elle regarda l'homme pour de bon et vit qu'il semblait se débattre dans un dilemme. Comme s'il avait senti sa nouvelle attitude, l'homme tourna ses yeux vers elle.

— Bon, écoutez, voilà le problème. Imaginez une machine parfaite qui tout à coup se détraque complètement parce qu'elle ne sait plus qui est qui. Maintenant, essayez de la sauver malgré elle, alors qu'elle peut très bien se retourner contre vous et vous tuer.

— Cet esprit qui ne marche plus, est-ce qu'il ne serait pas hypnotisé par hasard ? demanda Anna.

— Hé, je n'ai pas dit que c'était un être humain.

— Les machines n'oublient pas qui est qui. Mais les gens qu'on hypnotise oui. Et ça peut être très dangereux.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda Remo, soudain intéressé.

— Je m'appelle Anna Chutesova, je suis probablement la citoyenne soviétique la plus haut placée que vous ayez jamais rencontrée. C'est vrai, j'appartiens à l'autre camp, mais nous ne sommes pas obligés d'être concurrents sur ce coup-là. Je sais que ce n'est pas votre pays qui a déclenché cette guerre et que vous vous lancez contre l'homme le plus dangereux de la terre. Je pense aussi que vous avez besoin de nous.

— Anna toute seule m'aurait suffi, répondit Remo en fixant de nouveau le hublot.

Mais il n'arrivait plus à chasser cette froide et belle jeune femme de son esprit. En outre, il fallait bien reconnaître que son raisonnement était d'une implacable logique.

— Laissez-moi vous expliquer, reprit Anna. Nous avons compris que Vassily Rabinowitz pouvait être dangereux et nous avons essayé de le récupérer en faisant intervenir notre force spéciale commandée par le général Boris Matesev.

— Jamais entendu parler, répondit Remo qui se disait au même moment qu'il aurait mieux fait de laisser le Russe se débrouiller tout seul.

— Peut-être, concéda Anna, mais il faut comprendre les Russes. Ils

sont comme tout le monde. Si on sait que quelqu'un est dangereux, la logique commande de l'éviter. Si on avait laissé ce pauvre Vassily tranquille, il n'aurait embêté personne. Mais nous avons eu peur. Nous l'avons attaqué. Les hommes sont comme ça. Ou ils fuient ce qui leur fait peur ou ils essayent de le détruire. En tout cas, ils font n'importe quoi sans réfléchir.

Remo se détourna de son hublot.

— Et comment ils vont s'y prendre maintenant, les Russes ? Rabinowitz n'est plus le petit homme traqué qu'il était il y a quelques jours.

— Très juste. Bravo, je vois que vous commencez à réfléchir maintenant !

— Je pense surtout que je ne sais pas quoi faire, soupira Remo.

— Très bien. Vous savez que vous ne savez pas. C'est le premier pas dans la connaissance. La raison pour laquelle vous vous sentez déprimé est que vous avez l'impression absurde que vous devriez savoir quoi faire, alors que vous n'avez que la moitié des faits.

— Et vous, vous connaissez l'autre moitié mais vous êtes de l'autre bord. C'est ça.

— L'autre bord de quoi ? rit Anna.

— L'autre bord de l'autre bord, le bord qui est opposé à l'autre. Dans mille ans cela ne voudra plus rien dire, mais pour le moment c'est prodigieusement important.

— Vous pensez brillamment. Comment vous appelez-vous ?

— Mon nom est Remo. Et personne n'a jamais dit que j'étais brillant. Et d'ailleurs ça ne m'intéresse pas d'être brillant. Fin du chapitre.

— Vous avez raison, ce n'est pas très brillant de penser qu'on peut clore un chapitre rien qu'en le décrétant. Nous avons des intérêts en commun. Par exemple, je devine que vous faites partie de ce groupe qui a neutralisé Matesev et le tireur tatar.

— Vous devinez, mais vous voudriez bien savoir, en fait.

— Évidemment, sinon, je ne poserais pas la question. Et moi qui vous croyais intelligent ! Vous êtes bien un homme ! fit Anna en secouant la tête avec commisération.

— Bon, d'accord, vous avez gagné, soupira Remo. C'est vrai, c'est moi qui ai liquidé Matesev. Chiun a dû s'occuper de votre Tatar. Il travaille pour Rabinowitz maintenant, Smith aussi.

— Et sûrement tout le reste de l'organisation, conclut Anna, je n'ai

jamais vu des militaires faire suivre aussi bien leur intendance.

— Alors ils ont toutes les cartes ?

— Non, ils ne nous ont pas, ni vous, ni moi.

Remo regarda de nouveau la femme. Et si c'était Wang sous un nouveau déguisement ?

Il lui toucha discrètement le dos de la main, une position qui déclenchait immédiatement l'instinct sexuel. Aussitôt les yeux de la fille s'enflammèrent et elle ondula du bassin, offrant sa magnifique poitrine à la caresse.

— Encore, roucoula-t-elle.

— Excusez-moi, je voulais juste savoir qui vous étiez.

— Vous n'allez pas me laisser comme ça ! s'exclama la superbe Russe, les yeux étincelants.

— Vous voulez faire l'amour ? demanda Remo.

— Pas obligatoirement, mais je veux un orgasme, il faut toujours finir ce qui est commencé.

La fille se pressait contre lui, offrant tout son corps. Elle avait relevé ses jambes contre le dossier de devant et s'effleurait les cuisses. Quand Remo reprit sa main, elle se mit à haleter puis à gémir de plus en plus fort. Elle laissa échapper un long cri perçant.

— Quelle pute ! siffla le journaliste éconduit, vert de jalousie.

D'autres prenaient des notes, frénétiquement.

Anna se laissa enfin retomber, le visage trempé de sueur.

— Whouf, c'était merveilleux, soupira-t-elle en s'étirant comme un félin.

— Merci, fit Remo, je peux faire mieux si vous me laissez toucher plus que votre poignet.

— Ça me va très bien comme ça. J'aime assez obtenir un orgasme sans avoir à me déshabiller et à devenir intime avec un homme.

— Ah ! soupira Remo, qui, lui, aimait justement se déshabiller et se frotter de tout son corps contre celui d'une femme. J'imagine que nous allons avoir une de ces relations du troisième type : sexuellement active, émotionnellement neutre.

— Remettez vos doigts sur mon poignet, s'il vous plaît, reprit Anna.

— Parlons plutôt de Rabinowitz.

— Justement, il faut que je me prépare à l'affronter : l'art de se

laisser emporter tout en restant lucide, ça fait partie de mon entraînement.

Remo reprit sa caresse.

Dans l'avion, les journalistes avaient cessé de parler. Ils écoutaient tous, la gorge sèche.

CHAPITRE XII

Les défenses autour de Guanama étaient colossales. Les Soviétiques, fidèles à leurs traditions militaires, fondamentalement inchangées depuis le siège de Sébastopol, avaient constitué autour de la capitale du Raguanica un formidable réseau de tranchées et de casemates. Ils avaient dégagé au bulldozer de vastes champs de tirs et aligné un canon par mètre, autant qu'au siège de Berlin. Dans le périmètre de défense, il n'y avait plus que des troupes soviétiques et quelques unités d'élite raguaniciennes. Les régiments de ligne, surtout des conscrits enrôlés de force, s'étaient débandés.

Rabinowitz compulsait ses cartes d'état-major. Il avait intercepté les conversations des Russes et il était perplexe. Les Soviétiques semblaient particulièrement déterminés à défendre coûte que coûte une certaine, colline. Que pouvait-il bien y avoir sur cette foutue colline ?

En quelques jours, l'hypnotiseur était devenu un général compétent et il était bien conscient que, dans ces conditions, un assaut lancé contre les défenses de ses compatriotes n'aboutirait qu'à une boucherie inutile.

— Faisons le siège, suggéra un de ses colonels, et forçons-les à la reddition par la famine.

— Non, l'interrompt Rabinowitz, vu la cadence avec laquelle ils tirent au canon, ils ont sûrement des réserves inépuisables de munitions. On peut raisonnablement imaginer qu'il en est de même pour leurs approvisionnement en eau et nourritures.

Rabinowitz savait qu'il aurait pu hypnotiser ses troupes et leur faire croire qu'ils étaient invulnérables. Les survivants auraient pris la colline mais le jeune Russe, contrairement à beaucoup de généraux, aimait trop son armée pour la précipiter dans de telles opérations kamikazes.

— Miss Ashford, intervint alors Smith, si je puis me permettre une suggestion, je connais deux hommes qui seraient capables de s'infiltrer dans ces défenses. Et l'un d'eux est avec nous.

Rabinowitz haussa les épaules. Que pouvait un homme contre toute une division ?

Soudain, il claqua dans ses doigts ; il avait la solution. Le dépôt de

munitions ! Il y en avait forcément un.

— Bonne idée, s'exclama-t-il, on va envoyer un homme dans la casemate avec une charge-retard. Une fois que la soute aura explosé, on rentrera dans Guanama comme dans une motte de beurre.

Un des colonels eut un rire sans joie :

— Qui pourrait s'infiltrer là-dedans ?

Il désignait les réseaux de barbelés et de canons automatiques à tirs rapides qui gardaient les abords du labyrinthe. Même une fois dedans, il faudrait découvrir où se trouvait la réserve dont des portes blindées devaient interdire l'accès.

Mais Rabinowitz le fit taire d'un geste impérieux.

— Grand Wang, s'indigna Chiun, introduire des explosifs n'est pas du travail digne de Sinanju. Nous n'assassinons que les grands hommes. Nous ne tuons pas à l'aveuglette comme des militaires.

Mais le Grand Wang se tenait devant lui, inflexible.

— Vous ne pouvez quand même pas me demander d'agir comme un soldat, Grand Wang, reprit Chiun d'une voix geignarde.

— Non seulement je te le demande, fit Rabinowitz mais en plus tu vas adorer ça. Tu vas voir que c'est beaucoup plus drôle de jouer avec des pétards que de faire sauter les têtes à mains nues.

En même temps, il fixait Chiun. Celui-ci hocha la tête : il commençait à adorer l'idée de jouer avec des explosifs.

Le vieil Oriental regarda le soleil ; il était à son zénith, jaune et éblouissant, nappé de brume de chaleur. Il prit le paquet d'explosifs sous son bras et enjamba le parapet.

Les soldats américains retinrent leur souffle.

— Qu'est-ce qu'ils attendent en face pour tirer, murmura un officier.

— Ils ne le voient pas, glissa Smith qui suivait la progression de Chiun avec des jumelles de marine.

— Comment ça ? Mais nous on le voit bien.

— Oui, de votre angle, mais de leur côté les rayons du soleil déforment leur vision, il se confond avec les réverbérations.

— On aurait dû en avoir plus des comme lui au Vietnam, soupira l'officier.

Chiun arriva sans encombre jusqu'aux contreforts de la casemate. Il n'avait eu aucun mal à repérer les mines dans le sol : elles faisaient

une tache plus sombre et envoyaient des vibrations de métal. Dans la plus pure tradition Sinanju, il évita la poterne du château qui devait être fortement gardée et s'ouvrit un passage dans la terre.

Le premier soldat russe oublia de refermer sa bouche qui béait de saisissement. Le mur de béton (il est vrai d'assez médiocre qualité mais quand même plus résistant qu'en Arménie) s'était dissous dans un nuage de poussière et un vieil Oriental souriant se dressait devant lui, drapé dans un kimono noir.

Ivan Petrovitch secoua la tête. Non, il ne souhaitait pas répondre à la question qu'on lui posait pourtant dans le plus pur style du russe classique. Soudain il jura affreusement ; une douleur atroce lui forait les intestins. Quand elle cessa, il était prêt à expliquer avec des mots choisis où se trouvait le dépôt de munitions. Chiun le remercia en le mettant définitivement à l'abri de toute douleur.

Parvenu dans la soute à munitions, il plaça sa charge entre deux rangées d'obus de 155 mm, arma le détonateur et ressortit par le même chemin. Les rayons du soleil étaient toujours aussi brouillés et seuls quelques soldats l'aperçurent et tirèrent sur lui mais ils le ratèrent systématiquement jusqu'à ce qu'une série d'énormes explosions secoue le ventre de la terre.

Quand les vagues d'assaut emportèrent les ruines, Rabinowitz comprit pourquoi les Russes étaient tellement attachés à la défense de leurs positions.

Profondément enterrés dans les collines, si solidement protégés par des silos de béton que même les explosions ne les avaient pas touchés, des missiles nucléaires de portée intermédiaire étaient pointés sur les villes de la côte est américaine, des objectifs qui n'étaient qu'à quelques minutes de vol.

La découverte de ces vecteurs, installés là en flagrante violation des accords SALT III de réduction de l'arsenal nucléaire, fit taire un moment les ténors de l'opposition, hostiles à l'invasion.

Pas très longtemps d'ailleurs. Dans leurs éditoriaux, les grands journaux de Washington et de New York blâmèrent quand même les États-Unis. « Les missiles n'auraient jamais été découverts sans le viol du Raguanica », titrait un des grands quotidiens de la capitale. L'auteur de l'article n'en était d'ailleurs pas à son coup d'essai : c'était déjà lui qui avait mis les « excès » des Khmers Rouges sur le compte de l'impérialisme US. Et avec eux, le « fondamentalisme islamique » de Khomeiny et le « socialisme éthiopien » de Mengistu.

En débarquant à l'aéroport de Guanama, Anna et Remo sentirent le sol trembler sous les explosions. L'armée raguanicienne était visiblement en pleine déroute, des soldats couraient en tous sens, complètement désorientés.

— Il n'y a plus rien à voir ici. Essayons de rejoindre les troupes de Rabinowitz, suggéra Anna.

— J'ai un problème, fit Remo.

— Je le sens, souffla Anna, en l'encourageant d'une pression de doigts.

— L'homme qui garde Rabinowitz est pour moi l'être le plus important de la terre. Je lui doit tout, il a été pour moi le père que je n'ai jamais eu. Tu sais, j'ai grandi dans un orphelinat du New Jersey.

Remo se secoua. Pourquoi racontait-il tout ça à cette femme, une Russe de surcroît ?

— Je comprends, mais ensemble nous avons une chance de le sauver malgré lui. Lui et Smith, votre patron, que vous avez l'air de bien aimer aussi. Dépêchons-nous. Partons.

Anna était de plus en plus impressionnée par la classe de Remo. Il les avait menés sans encombre à travers les faubourgs de la ville. Il semblait sentir les obstacles. Plusieurs fois, il l'avait jetée à l'abri d'un porche délabré ou d'une épave de voiture pour laisser passer des patrouilles des Jeunesses Populaires Raguaniciennes qui refluaient, le doigt sur la détente de leur kalashnikov.

La capitale était en ruine, de vieilles ruines, rongées par la lèpre des bidonvilles. Elle semblait ne s'être jamais relevée du grand tremblement de terre de décembre 1972. D'abord l'ancien régime Amora avait détourné les secours internationaux. Ensuite il y avait eu la guerre de libération, puis les excès de la nouvelle équipe dirigeante.

— On dirait que certains pays ne sont pas nés sous une bonne étoile, fit remarquer Anna.

— Karma, répondit Remo, les pays, comme les hommes ont leur structure karmique.

— Est-ce que Sinanju est une sorte de bouddhisme zen ? demanda Anna.

— Non, Sinanju est Sinanju.

Elle allait répondre quelque chose quand Remo lui plaqua sa main sur la bouche. Ils glissèrent doucement à terre dans un fourré de magnolias.

Un groupe de traînards des JPR remontait la route. Ils marchaient vite, l'air exténué, comme une troupe en déroute.

Soudain une jeune fille en tenue de camouflage, un foulard rouge autour du cou, regarda dans la direction de Remo et d'Anna. Son AK 47 était pointé droit sur eux. Anna se figea. La fille ne pouvait pas les rater.

Mais la milicienne continua à avancer, les dépassa, rattrapa les autres.

— J'ai cru quelle allait tirer, souffla Anna dès que la Raguanicienne se fut éloignée. Comment se fait-il quelle ne nous ait pas vus ? Nous étions à quelques mètres d'elle, en plein dans son axe de vision.

— Les gens ne voient pas que ce qu'ils cherchent. Ils ne voient pas ce qu'ils ne sont pas préparés à voir. Elle cherchait des mines ou des tireurs embusqués, pas un couple dans un bouquet de magnolias.

— Un couple dans un bouquet de magnolias ? Mais c'est d'un romantisme échevelé, Remo !

Elle avait parlé d'une voix rauque et s'étirait dans les feuilles géantes d'un vieux jacaranda. La sueur avait plaqué sa chemise contre sa poitrine et ses aréoles se détachaient, roses et gonflées. Lentement elle se débarrassa de son chemisier et de son soutien-gorge. Sa poitrine en poire frémissait sous la brise. Elle fit glisser son pantalon sur ses jambes longues et fuselées.

— Remo, vous aviez raison, j'ai envie de vous sentir nu contre moi, en moi, sur moi, je veux sentir votre corps.

Son regard s'était fait vitreux. Elle haletait, déchaînée. Elle tendit son bassin et dit d'une voix éraillée :

— Prends-moi. Baise-moi très fort. Je suis ta femelle.

Un bruit de sirène les interrompit, un son si strident qu'Anna mit ses deux mains sur ses oreilles. Elle tourna son regard vers la source de ce hululement et aperçut un vieil Oriental en kimono noir, debout sur une jeep, qui la fixait d'un air furieux.

— Traînée ! Ne vous avisez pas de parler ainsi à Remo Williams, l'héritier de Sinanju.

— J' imagine que c'est Chiun qui vient de nous surprendre à la tête des éclaireurs américains.

— Oui, rien ne lui échappe.

— Remo, apostropha le vieil Oriental, comment puis-je te présenter au Grand Wang en compagnie de cette chienne blanche en

chaleur.

— Chiun, d'abord je suis blanc moi aussi.

— Le Grand Wang n'a pas besoin de le savoir. Il pourrait croire que ton grand-père était coréen.

— Non, il sait que je suis blanc et ça lui plaît.

— menteur ! siffla Chiun, rouge de colère.

— Qui est le Grand Wang ? demanda Anna.

— Qui est cette putain qui parle comme un charretier ? coupa Chiun.

— Le Grand Wang est celui qui répond aux questions avant qu'on les formule, répondit Remo.

— Il est de Sinanju ? demanda Anna.

— Il est son essence.

— Remo ! hurla Chiun d'une voix suraiguë, comment oses-tu répondre d'abord à cette catin ? Je viens de te demander qui elle était !

— Elle s'appelle Anna Chutesova et elle veut nous aider.

— Est-ce que vous avez eu des relations ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

La grande peur de Chiun était que Remo fasse un enfant à une Blanche, cette race dégénérée et malodorante.

— Non, rassurez-vous, juste un petit échange de la main à la main, répondit Anna. Mais parlez-nous plutôt de ce Grand Wang que vous admirez tant, Maître Chiun. Est-ce lui qui vous donne des ordres ?

— Le Grand Wang ne donne pas d'ordres, siffla Chiun, un Maître de Sinanju fait d'abord ce que bon lui semble, les ordres viennent ensuite.

En même temps, il s'avavançait vers eux, avec d'étranges mouvements flottants. Elle fronça les sourcils et se souvint. Remo bougeait de la même manière.

— Est-ce que le Grand Wang se déplace comme vous et Remo ? demanda-t-elle.

Aussitôt Chiun s'adressa en coréen à Remo.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demanda Anna à Remo qui avait répondu dans la même langue.

— Il veut savoir pourquoi vous avez posé cette question.

— Ainsi il s'est bien rendu compte que quelque chose ne va pas ?

— Petit père, reprit Remo, qu'est-ce qui ne va pas ?

Immédiatement le regard de Chiun devint flou et il dit d'une voix presque mécanique :

— Tout va bien, tout est parfait. Même l'empereur Smith pense la même chose.

— Oh non ! s'écria Anna Chutesova, pointant la route de son index effilé.

CHAPITRE XIII

— Ah les cons ! s'indigna vertement Anna Chutesova.

Elle fixait la route à l'asphalte défoncé où tanguaient lourdement d'énormes tracteurs chenillés. Ils ahanait avec des rugissements d'échappements libres en tirant sur leurs remorques des tubes géants dont les têtes coniques étaient frappées d'étoiles rouges et les bases étaient des entrelacs de tuyaux et de tuyères. Des équipes de télévision accompagnaient la progression des monstres et zoomaient sur les caractères cyrilliques qui marquaient leurs flancs.

— C'est un désastre ! s'exclama la jeune Russe.

En un instant elle avait mesuré tout le danger de la situation. Les Russes venaient de se faire prendre la main dans le sac. La dernière fois, après la crise des missiles de Cuba, les maréchaux humiliés avaient voulu se venger. Vingt ans de surarmement avaient mené l'Union Soviétique au bord de la faillite et coûté son pouvoir à Khrouchtchev. Tout allait-il recommencer ? Mais, cette fois, l'économie de l'URSS ne le supporterait pas et cela pourrait bien déboucher sur un troisième conflit international.

Les hommes et leur bêtise machiste !

— On dirait que nous avons pris vos missiles, commenta Remo.

— Nous avons, vous avez, ils ont, eux, nous, cria Anna en se retournant brusquement, les yeux étincelants, pourquoi ne vous alignez-vous pas tous contre un mur pour voir qui pissera le plus haut ? Ce serait plus intelligent. Je veux voir Rabinowitz tout de suite, avant que les choses ne se gâtent définitivement.

— Non, fit Chiun sombrement, votre cœur ne lui veut pas du bien, je ne vous laisserai pas l'approcher.

Et en coréen, il glissa à Remo :

— Rabinowitz est un ami du Grand Wang. Si cette catin s'approche de Rabinowitz, tue-la.

— Chiun, coupa la jeune femme, je vous promets que je ne m'approcherai pas de lui. Je voudrais juste lui transmettre un message. Peut-être pourriez-vous le lui remettre ?

— Sûrement pas, s'indigna Chiun, je ne suis pas un coursier. Donnez votre mot à Remo.

— Non, pas lui, dit Anna d'une voix inquiète. Laissez, je m'en occuperai moi-même.

— Alors, je vous accompagne, fit Chiun.

Le QG était rempli de soldats et Anna avait la gorge sèche. Elle lissait sa jupe d'un geste mécanique en se répétant qu'elle devait penser du bien de Vassily. Elle se força à prendre un air de femelle soumise. Autour d'elle, dans la fumée épaisse des cigarettes, des officiers américains la dévisageaient en se poussant du coude. Elle baissa les yeux comme devaient le faire leurs épouses et suivit Chiun.

Rabinowitz était renversé dans une chaise longue. À côté de lui, un homme à la triste mine qui tapotait un clavier d'ordinateur à une vitesse incroyable. D'ordinaire, les opérateurs tâtonnaient toujours mais, lui, frappait ses touches en rafales et, sur le moniteur, les données s'alignaient colonne après colonne. Anna vit que l'homme était en train de coordonner tout le système ferroviaire du sud des États-Unis pour le faire converger sur Mobile, un port du Mississippi. Ainsi c'était lui le génie qui avait assuré le ravitaillement de la force d'invasion.

— Je viens pour me rendre, lança aussitôt Anna.

— Pas le temps, voyez ma *Military Police*, laissa tomber Rabinowitz sans se retourner.

« Bien, pensa la jeune Russe, je le vois encore comme Rabinowitz ».

— Je viens pour vous dire au nom de l'Union Soviétique que nous avons compris, monsieur Rabinowitz, vous avez gagné et nous vous laisserons désormais tranquille.

Anna avait parlé en russe.

— Parce que je vous ai battu, triompha Rabinowitz.

— C'est logique, approuva Anna en priant pour que Vassily ne lise pas les pensées ; il aurait tout de suite compris qu'elle ne parlait qu'en son nom propre. Elle ne pouvait pas garantir la logique du haut-commandement soviétique.

— De toute façon, je m'en fous, poursuivit Rabinowitz, vous ne pouvez plus rien contre moi maintenant. D'ailleurs plus personne ne peut rien contre moi et vous savez pourquoi ?

— Non.

— Parce que je suis en train de me payer le pays le plus riche du monde. Harold, montre à cette fille ce que tu sais faire. Tiens, sors-moi donc la liste de tous les millionnaires en dollars de moins de vingt-

cinq ans.

L'homme à la face de citron appuya sur quelques boutons et une imprimante se mit à grincer. Des séries de visages apparurent, noirs pour la plupart : des joueurs de foot ou des vedettes du top cinquante.

— Harold, sors-moi maintenant la liste des politiciens qui ont fait les déclarations les plus embarrassantes de l'année.

L'imprimante cracha une impressionnante liste de visages, blancs cette fois et pratiquement tous masculins.

— Très bien, maintenant, la liste des agents de change qui ont enfreint les règlements de la SEC [4].

La machine à laser se mit à cracher à jets continus.

— Vous savez, miss Ashford, prévint l'homme à la triste figure, ça va prendre toute la journée.

— Vous avez compris maintenant ? coupa Rabinowitz, vous pouvez retourner en Russie et dire à vos petits copains du politburo que je suis hors de leur portée.

Il la congédia d'un geste de la main et fit signe à Chiun de la laisser partir.

— Beau cul, siffla Rabinowitz, quand elle se baissa pour sortir de la tente.

Anna se retrouva sous le soleil. Des bruits de rafales d'armes automatiques éclatèrent dans le lointain. Les Américains devaient nettoyer les derniers îlots de résistance. Elle prit un air pressé et important pour franchir les barrages de la *Military Police*. Où pouvait bien être Remo ? Il n'y avait désormais plus de limites aux appétits de Rabinowitz et Remo était le seul être au monde qui pouvait l'arrêter.

Elle était si tendue qu'elle se tordit une cheville mais elle continua à avancer malgré la douleur. Il fallait quelle trouve Remo.

Elle trébucha de nouveau et allait tomber quand une main ferme la rattrapa au vol.

— Où courez-vous si vite ? lança une voix moqueuse.

— Remo ! s'exclama Anna, je vous cherchais. Où étiez-vous passé ? Vous ne vous êtes pas approché de Rabinowitz au moins ? Hein, vous n'avez pas pris ce risque ?

— Vous parlez du type le plus sympa du monde ?

Anna sentit que ses jambes se dérobaient sous elle.

— Je plaisantais, fit Remo avec un bon sourire.

— Salaud ! cria Anna en lui lançant un coup de poing au visage.

Elle eut l'impression de l'avoir touché mais elle n'avait fait que l'effleurer.

— Comment pouvez-vous plaisanter sur des sujets pareils ? Ah, vous êtes bien un homme !

— Bon, bon. Moi je trouvais ça plutôt drôle.

— Vous savez que le monde entier risque de basculer si vous êtes perdu à votre tour ? Vous savez ce que j'ai vu là-haut ?

Remo leva les yeux vers la tente du QG et vit que le battant se soulevait. Chiun apparut dans la lumière, drapé de noir et se mit à avancer vers eux.

— Rabinowitz n'a plus peur, poursuivit Anna, il a pris goût au jeu, il veut devenir le maître du monde. Ce type est malade et le monde est en danger mortel.

— Nous aussi et tout de suite, souffla Remo.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez là-haut.

Remo désignait Chiun qui dévalait la pente.

— Il vient pour tuer, fit Remo.

— À quoi voyez-vous ça ?

— Il a la démarche du Sinanju prêt à l'attaque. Tirons-nous.

— Peut-être qu'il n'en veut qu'à moi, objecta encore Anna.

— Vous voulez payer pour voir ?

Au même moment une jeep, bourrée d'officiers, passait sur la route. Remo leur fit signe de s'arrêter. Le chauffeur n'obéit pas tout de suite. Mais dès qu'il sentit la poigne de Remo sur ses carotides, il s'empressa d'obtempérer.

— Vous êtes en état d'arrestation, hurla un officier en posant sa main sur le bras de Remo.

Un autre officier ramassa son collègue dans le fossé tandis que la jeep filait déjà sur la piste défoncée.

— Vous savez que c'est agréable de rouler avec vous, fit Anna au bout d'un moment.

— Ce ne sont pas des caresses, Anna, répondit Remo, j'essaye seulement de vous maintenir sur votre siège. Ces fondrières sont infernales.

— Vous croyez que nous n'arriverons pas à le semer ? s'inquiéta Anna en voyant son air tendu.

— Regardez, répondit Remo.

L'homme au kimono noir avait atteint la route et s'était placé en travers, les jambes bien écartées. Puis, très posément, il ouvrit ses deux mains en éventail et les abaissa en garde.

— Merde, commenta Remo.

Anna vit qu'il avait pâli. La seconde d'après la jeep partait en tête-à-queue et dévalait une pente vertigineuse dans un crépitement de bambous broyés. Remo, les dents serrées, réussit miraculeusement à faire retomber le véhicule chaque fois sur ses roues. Quand ils rejoignirent enfin la piste, Remo souffla.

— On aurait dit que vous aviez vu le diable, remarqua Anna.

— J'ai vu mon plus vieil ami qui me faisait le signe du maître : il me tuera si je me place de nouveau sur son chemin.

— Peut-être avons-nous une chance de briser l'emprise que Rabinowitz a sur lui. Je crois que la solution est en Russie.

— Mais vous en venez ! ironisa Remo.

— Je suis désolée, je n'y ai pas pensé plus tôt. Il fallait que je voie d'abord Rabinowitz. Maintenant je pense qu'il faut aller à Dulsk, son village d'origine.

*

* *

Il ne leur fut pas très difficile de rentrer en Russie. C'est dans l'autre sens que la frontière était lourdement gardée. Anna avait insisté pour qu'ils n'utilisent pas les canaux officiels.

— Ça nous aurait pris au moins une semaine, et encore, en procédure accélérée.

La route qui menait à Dulsk était un étroit ruban d'asphalte qui semblait se noyer dans les nuages bas. La plaine était noire et vide mais Anna, heureuse de retrouver sa terre, chantonnait des ritournelles de son enfance.

— Par là, fit Anna à un carrefour.

— Mais je ne vois aucun panneau, objecta Remo.

— C'est facile, suivez le goudron, il nous mènera jusqu'à Dulsk.

Devant l'air surpris de Remo, Anna poursuivit.

— J’ai grandi dans un village exactement comme celui de Dulsk, mais nous n’avions pas de route asphaltée. En fait aucun village d’Ukraine n’a de route goudronnée, c’est pour ça que je sais que nous sommes sur le bon chemin. J’ai fait aussi des recherches historiques : il y a eu dans ces plaines de terribles batailles au cours de l’été 43 mais les armées ennemies ont toujours évité Dulsk. Ça ne vous dit rien ?

— Si, ça me dit que les gens de Dulsk sont très persuasifs et que nous allons arriver dans un village plein de Chiun et de mamans d’Anna.

— Vous n’êtes pas si bête que ça pour un homme, susurra Anna en agaçant de l’ongle la cuisse de Remo.

Celui-ci ne broncha pas.

— Où est votre zone érogène, Remo ? finit-il par se demander.

— Là, dit Remo en pointant sa tête.

Anna avait lentement déboutonné sa jupe et passait à son chemisier quand Remo glissa :

— Rhabillez-vous, cette fois c’est Dulsk qui arrive.

C’était un petit village aux maisons de bois assez délabrées, surmontées de quelques édifices plus élevés : des églises orthodoxes au clocher bulbeux, une synagogue et une mosquée.

— Vous ne le remarquez sans doute pas, Remo, mais ce village est anormalement prospère pour la région.

Ils étaient descendus de voiture et un homme, habillé d’une blouse blanche et d’un pantalon noir passé dans de hautes bottes, les apostropha.

— Hé, toi, l’étranger, viens voir ici.

— J’arrive, petit père, fit docilement Remo.

Il était soulagé de retrouver Chiun. Il allait pouvoir s’expliquer avec lui.

— Monsieur ! Monsieur ! supplia Anna, laissez-le, nous sommes des amis de Vassily Rabinowitz, nous ne vous voulons pas de mal.

— Mon œil, fit le villageois, cet homme est dangereux.

— Lâchez-le, supplia Anna, il a eu des problèmes avec son père dans son enfance.

— Pas question, j’ai trop peur de lui.

— Écoutez, je vous propose un marché : vous le lâchez pour

l'instant et, à la moindre alerte, au moindre signe suspect, vous recommencez. C'est possible, n'est-ce pas ?

L'homme hocha la tête et cracha entre ses bottes.

Planté au milieu de la place du village, Remo regardait en tous sens.

— Où est passé Chiun ? fit-il, il était là il y a une minute.

— Mais non Remo, vous avez été victime d'une hallucination.

— Mais c'était Chiun, devant moi, plus présent que jamais.

— Voila, vous avez compris maintenant comment ça fonctionne ? C'est le système de défense le plus efficace jamais développé par des êtres humains. Dès qu'ils sentent le moindre danger, ils émettent automatiquement des ondes qui vous font croire que vous vous adressez à l'être qui vous est le plus cher.

— Si vous êtes des amis de Vassily Rabinowitz, reprit le paysan d'une voix râpeuse, vous feriez mieux d'aller voir sa mère. Elle est bien triste depuis que son chenapan de fils a quitté le village.

Madame Rabinowitz habitait une petite datcha au toit de paille. Trois plans de salades poussaient dans son jardinet ceinturé de planches de bois vermoulues et l'on entendait caqueter des poules.

Quand Anna et Remo entrèrent, ils virent quelle avait de la visite, de braves ménagères, toutes assises autour du gros samovar fumant.

— Remo, je voudrais te présenter ma mère, fit Anna en désignant une des femmes.

Remo sursauta :

— Anna, est-ce que, par hasard, tu aurais menacé quelqu'un dans l'assistance ? Je n'ai pas l'impression que ta mère soit ici.

— Si, si, je t'assure, elle est venue rendre visite à madame Rabinowitz.

La maman d'Anna examina sa fille d'un long regard inquisiteur, puis, se tournant vers Remo, elle lui demanda dans un mauvais anglais :

— Est-ce quelle travaille pour le gouvernement ?

— Oh, elle bricole pour le Parti de temps à autre, mais, vous savez, elle trouve qu'ils sont complètement nuls !

— Remo, vous n'avez pas vu où est passée ma mère ? intervint aussitôt Anna.

— Elle n'a jamais été ici.

— Ainsi vous pensez que nos hommes politiques sont des abrutis ? demanda la brave dame, aussi opulente que ses copines.

— Ben, ce sont des hommes non ? fit remarquer Anna.

Elle opinèrent toutes. Anna poursuivit :

— Voilà ce qui m'amène. Vassily, qui était déjà parti pour le centre de parapsychologie en Sibérie, s'en est échappé et, depuis, il a créé beaucoup de problèmes. L'Amérique et l'URSS risquent de se déclarer la guerre à cause de lui. Chez nous, nos bureaucrates sont prêts à se lancer dans une nouvelle course aux armements et Vassily est sur le point de s'emparer de l'Amérique.

— Ça, c'est pas notre problème. Les guerres, ça nous concerne pas, fit la grosse femme.

— Cette fois-ci pourtant, si. Je ne vois pas comment vous arriverez à convaincre un missile nucléaire que vous êtes sa maman.

— Mon fils a toujours été insupportable, soupira la dame.

Ainsi c'était madame Rabinowitz.

— Sans vouloir vous insulter, chère madame Rabinowitz, votre fils a toujours été un problème pour tout le monde, observa une des femmes.

— C'est pour ça qu'il est parti, fit remarquer une autre.

— C'est vrai, il était pas comme les autres.

— Il voulait toujours plus.

— Y se croyait.

Toutes les femmes s'y étaient mises et y allaient de leurs commentaires sans cesser d'engouffrer des blinis. Anna réussit à interrompre leur brouhaha :

— Je voudrais vous poser quelques questions sur vos étranges pouvoirs. Tout le monde en a dans ce village non ?

Les femmes opinèrent. Anna poursuivit :

— J'imagine que c'est un système de défense que les gens de Dulsk ont développé au cours de leur histoire.

— Non, pas du tout, firent-elles en chœur, c'est un miracle.

— Enfin, je veux dire, c'est un phénomène naturel, au cours de leurs mutations, certaines tribus développent des pouvoirs...

— Taisez vous avec vos conneries de scientifiques, la coupa madame Rabinowitz. C'est un miracle, un vrai miracle. Et vous feriez mieux de manger, ma jolie. Vous aussi, mon garçon, vous n'avez que

la peau sur les os.

Elle poussait vers eux un énorme tas de gâteaux au gingembre. Anna avala un des gâteaux et Remo but un peu de thé tandis que les femmes leur racontaient la légende de Dulsk.

Au XII^e siècle, la région était ravagée par d'incessantes guerres de religion. Des illuminés prêchaient la guerre sainte contre d'autres illuminés et crucifiaient les blasphémateurs quand ils avaient la chance d'en coincer un. Il y avait une secte particulièrement féroce qui exigeait de ses adeptes mâles qu'ils se coupent les testicules en signe de renoncement. Les femmes, elles devaient se raser les seins. Bref, la vie était bien dure à l'époque en Ukraine et Dulsk avait été ravagé deux fois par des incendies criminels.

Un beau jour, un de ces saints hommes fut trouvé à la lisière du village dans un piteux état, dégoulinant de sang, la face à demi écrasée, les bras et les jambes brisées. Il avait été abandonné nu dans un fossé, si bien que les villageois ne purent pas deviner s'il était rutheno-catholique, grec orthodoxe, juif ou musulman. Sa bouche avait éclatée sous les coups et il ne pouvait pas articuler un mot mais ils surent qu'il était un saint homme car il ne cessait de bredouiller des prières.

Il se rétablit peu à peu et se rendit compte que toutes les communautés du village, ne sachant pas à quelle secte il appartenait, l'avait bien traité. Et quand il retrouva l'usage de la parole, il continua de se taire, parce que les mots auraient trahi son appartenance. Chaque communauté le revendiquait comme martyr.

La Russie a toujours été la terre des saints hommes aux pouvoirs spéciaux. Certains pouvaient voir dans le noir, d'autres, comme Raspoutine, guérir les malades. Quels étaient les pouvoirs de ce saint homme. À qui allait-il les accorder avant de mourir ?

Mais, au seuil du grand voyage, le religieux réclama par signe de quoi écrire et griffonna son testament :

« J'ai vu de la beauté en chacun de vous. Vous m'avez tous soigné avec amour et dévouement et vous méritez la paix. À partir de maintenant, quiconque posera ses yeux sur vous et vos descendants verra l'être le plus cher à son cœur. »

— Voilà, conclut madame Rabinowitz qui avait récité le testament mot à mot, nous avons tous reçu la bénédiction du saint homme et nous avons vécu en paix jusqu'à ce que Vassily, mon fils, s'en aille au centre de parapsychologie pour se faire mousser. Il a toujours été un enfant à problème, mais maintenant c'est votre problème.

— Et s'il provoque une guerre ? demanda Remo.

— Ça ne m'étonnerait pas de lui, ça.

— Je veux dire une guerre qui serait la fin du monde.

— Ça serait du Vassily tout craché.

— Est-ce que vous pourriez nous aider, coupa Anna, nous expliquer comment on pourrait traverser ses défenses, sans tomber dans ses pièges ?

— Il n'y a rien à faire. Ce n'est pas même lui le problème, c'est votre tête. Dès que vous commencez à penser, vous êtes à sa merci. C'est le mental, le problème ici-bas.

Toutes les femmes hochèrent la tête pour approuver madame Rabinowitz.

— Ça va, fit Remo, j'ai compris, je suis prêt.

CHAPITRE XIV

Darryl Bok sentit le regard de l'homme posé sur elle et elle se mit à trembler. Des millions d'hommes idolâtraient son corps. Tous les jours, elle recevait des centaines de lettres d'admirateurs et elle ne répondait jamais.

Darryl Bok avait un visage de madone et des lèvres boudeuses qui hurlaient la fellation, un corps diaphane et des seins exorbités : la combinaison gagnante pour les millions de mâles américains qui la dévoraient sur l'écran. Leurs relations restaient d'ailleurs au stade du fantasme : Darryl Bok n'avait jamais connu d'autres orgasmes que ceux que lui procurait le crâne d'or d'un de ses oscars. Elle avait la tête d'une machine à calculer et le cœur d'un ordinateur. Les hommes ne l'intéressaient que par le pouvoir qu'ils lui donnaient sur eux.

Mais tout venait de changer ; elle avait rencontré l'homme qui avait lancé la soirée la plus branchée de New York. Pourtant il était petit, avec des yeux d'épagneul triste et un accent russe à vous faire tomber raide. Si son haleine empestée d'oignons ne l'avait pas déjà fait.

Tout le monde répétait qu'il était l'homme le plus important d'Amérique. Et personne ne savait pourquoi ni qui il était. Mais lui, il semblait tout savoir sur tout le monde et, ce soir, tout ce qui comptait en Amérique était là. Et, bien sûr, ces hommes, qui disposaient d'un pouvoir vertigineux sur le monde entier, parlaient de pouvoir. Surtout de ceux d'un homme qui les dépassait tous.

Darryl Bok avait haussé les épaules et décidé quelle ne lui accorderait pas plus de quinze secondes de son merveilleux profil avant de passer à un autre puissant.

Et soudain elle n'avait plus pu se rassasier de lui. Elle le voulait plus que Shakespeare en train de lui jurer quelle était la plus grande actrice de l'histoire (c'était un de ses rêves les plus érotiques), plus qu'un triomphe de trente minutes de rappels sur une scène de Broadway. Elle le voulait plus que tous les oscars de l'histoire, bien plus que ces trois statuettes qui ornaient déjà sa salle de bains et servaient à ses plaisirs intimes. Aussi le suivit-elle, les jambes tremblantes et le ventre, humide, jusqu'à une des chambres de son gigantesque duplex.

Là, avec une lenteur calculée, elle fit glisser sa robe sur ses épaules

dorées et découvrit la gorge magnifique que des millions d'Américains rêvaient d'entrevoir. Mais elle ne l'avait jamais dévoilée : cela aurait gâché l'image délicate que l'on avait construit d'elle, la vierge inaccessible aux seins de marbre. En réalité, elle aurait posé à poil sur une girafe ou en train de se faire enfler par un gorille si elle avait pensé un seul instant que cela puisse faire progresser sa carrière. D'ailleurs en ce moment précisément, elle se sentait comme une guenon en rut, folle de joie à l'idée d'aller s'empaler sur le dard court et trapu du petit Russe. Même son haleine empestée lui parut sexy et elle la renifla à pleins poumons.

— Allons, démerde-toi un peu, j'ai pas toute la journée devant moi, grommela l'Apollon des Refuzniks.

Les sonorités rocailleuses de son accent déclenchèrent dans le ventre de Darryl une série de spasmes qui s'amplifièrent en orgasme. Elle se roula à ses pieds, tendant son corps en arc pour lui offrir son sexe blond et rose où perlaient des larmes blanches.

— Prends-moi, hurla-t-elle d'une voix tremblante, je t'en prie.

Elle le voulait, comme elle n'avait jamais désiré personne. Elle jouit deux fois, écartelée sur la moquette avant même qu'il ne la touche.

Il s'affala en elle et grogna presque aussitôt.

— Houp, voilà, c'est parti, fit-il en se retirant brusquement et essuyant son sexe déjà recroquevillé contre son ventre.

Mais pour elle, leur étreinte avait duré une éternité et l'avait emporté dans un maelstrom de sensations bariolées. Elle haletait, pantelante, la gorge brisée d'avoir trop hurlé.

— Allez, remue-toi un peu, gronda Rabinowitz, impatienté, vas dire à la belle rousse de salon que c'est son tour. Tu lui glisseras à l'oreille que c'était ton meilleur coup.

— C'est vrai, chéri, je n'ai jamais autant joui, je ne croyais pas que c'était possible, tu pourras me prendre quand tu voudras, comme tu voudras.

— D'accord, tu demanderas mon numéro de téléphone à mon secrétaire et tu lui raconteras tout ce que tu sais sur les petits secrets d'Hollywood. Mon secrétaire s'appelle Smith et il a une tête sinistre.

— Tout le monde semblera sinistre après toi, chéri.

Darryl Bok éclata en sanglots. Elle ne se souvenait pas d'avoir pleuré depuis son enfance. Elle sécha ses larmes et se remit à pleurer. Elle aimait bien la sensation, ça lui donnait l'impression d'être profondément humaine.

— Allez, referme ta fermeture Éclair, jeta Rabinowitz en consultant sa montre.

Est-ce qu'il allait falloir l'hypnotiser pour qu'elle sorte ?

Mais la star se rhabillait avec des gestes lents et l'air sensible qui l'avait rendu célèbre.

— Allez, allez, t'es pas au cinéma, gronda le Roméo.

Vassily soupira quand elle fut sortie. Enfin il était seul, invulnérable. Personne n'irait le chercher dans ce luxueux duplex de huit cents mètres carrés. Même le président des États-Unis allait venir à la soirée et il pourrait le contrôler à son tour. Alors, il serait vraiment le maître de l'Amérique.

Et après ? Allait-il soumettre la Russie ? Organiser une conférence au sommet et contrôler tous les chefs d'État ? Et la Chine ? Non pas la Chine, en Chine, il y avait vraiment trop de Chinois. En fait, le monde commençait à lui sembler ennuyeux.

Vassily ressentait maintenant ce que les Romains avaient ressenti après leur conquête du monde, ce que le dernier des étudiants éprouvait après un examen : une impression de vide et d'inutilité. Et maintenant quoi ?

L'homme était conçu pour désirer et lutter. Lui pouvait tout avoir et tout de suite. Il comprenait maintenant pourquoi les gens de Dulska lui disaient de ne pas quitter la ville.

— Tu seras malheureux Vassily, lui avait dit un vieux du village. Aucun de nous n'est heureux dehors. C'est trop facile. Ici, nous devons travailler. Et c'est bien comme ça. Nous nous donnons du mal et nous avons la paix. Nous endurons l'hiver et nous savourons le printemps. Sans le travail, le repos n'a pas de goût.

Vassily comprenait maintenant pourquoi il était important qu'une femme puisse dire non ; pour que son oui ait de la valeur.

Sa tête lui faisait mal et il se sentait déprimé. Cette descente lui fit peur et son esprit chercha à fuir dans de nouvelles excitations. Il se dit alors qu'il devait aller plus loin : peut-être que s'il amenait le monde au bord de l'holocauste, il connaîtrait enfin l'ultime excitation du joueur.

Il fit appeler Smith.

— Smith, j'aimerais bien une petite guerre nucléaire, qu'est-ce que vous en dites ?

— Mais miss Ashford, ça détruirait tout, c'est vraiment ça que vous voulez ?

— Mais non, pas la destruction totale, je voudrais juste savoir jusqu'où on peut aller. Vous voyez ce que je veux dire ? Combien de missiles faudrait-il tirer pour risquer de déclencher une guerre nucléaire ? Un ? Trois ? Quinze ? Combien ?

— Je dirais que trois seraient un risque majeur et deux, un risque mineur.

— Et un ?

— Tout le monde croit qu'un missile, ça suffirait, mais les spécialistes savent que ça ne ferait rien.

— Oui, mais ce serait un avertissement.

— Non, répondit Smith, un seul, c'est un accident, il en faut deux pour un avertissement. Il y a eu un accord secret entre les Russes et les Américains sur ce sujet. À trois, sur des objectifs militaires ou des rampes de lancement, c'était considéré comme une déclaration de guerre.

— Et trois sur des villes ? demanda Rabinowitz.

— Ce serait sans doute la zone floue, là où tout se jouera au millimètre.

— Voilà, c'est ça que je veux, une vraie roulette russe. Smith, mettez-vous au travail. Je voudrais que ça parte des sous-marins, ce sera plus joli avec de grandes gerbes d'eau.

— Ce sera difficile. Ils ont des dizaines de systèmes de sécurité et une double ligne de commande avec, d'un côté, la marine et le président de l'autre. Mais il y a un amiral dans la salle, vous pourriez lui en toucher un mot.

— Très bien, je m'occupe du marin, vous, allez jouer avec vos ordinateurs.

— Est-ce que je peux aller aux toilettes d'abord, Miss Ashford ? demanda le sexagénaire.

— Non, vous y êtes déjà allé tout à l'heure. Une fois par jour, c'est amplement suffisant.

Smith se mit aussitôt au travail et utilisa toutes les ressources de l'énorme réseau de CURE pour court-circuiter les lignes de commande. Chaque fois que des hommes devaient lancer des signaux manuels, il dut utiliser toutes ses ressources pour simuler leurs commandes en leur trouvant des équivalents en langage électronique.

Une demi-heure plus tard, Smith, tout fier, faisait irruption dans la chambre de Rabinowitz qui venait de renvoyer la rousse. Smith renifla, l'air perplexe.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? aboya Rabinowitz.

— Ça y est, miss Ashford, claironna Smith, j'ai remonté les deux chaînes de commande, nous avons percé tous les codes. Il ne nous manque plus que l'amiral et le président.

— Très bien, Smith, très bon devoir, vous aurez vingt sur vingt quand tout sera fini. Envoyez-moi l'amiral tout de suite.

L'entretien dura cinquante-deux secondes. L'amiral, qui n'aurait rien dit, même à sa propre mère, n'hésita pas une seconde à révéler le code à son adjoint qui lui annonçait que la guerre nucléaire avait éclaté.

L'amiral sortit au pas de course mais en franchissant la porte il oublia tout de l'incident.

Vassily marcha jusqu'à la baie vitrée. Il embrassa tout le spectacle de Manhattan illuminé. Dans quelques heures peut-être, tout serait plongé dans une nuit éternelle. Il huma l'air longuement, savourant l'odeur du risque, ce formidable excitant.

En bas, dans la Cinquième Avenue, il vit le cortège présidentiel, avec sa double haie de motards, s'arrêter devant chez lui.

Soudain il vit un homme courir vers la limousine noire au moment où le président en descendait. L'homme se faufila incroyablement vite entre les hommes de la sécurité rapprochée, les surprenant tous. Il arriva à la hauteur du président. Il lui parla, le président hocha la tête, dirigea son regard vers l'appartement de Rabinowitz que l'homme pointait de l'index. Ils regardèrent tous les deux et Rabinowitz reconnut l'autre homme. C'était Remo, le seul ami qu'il avait en Amérique, celui qui l'avait arraché aux griffes de Matesev. Il lui fit un signe de la main.

Mais Remo poussait le président dans la limousine et le cortège s'éloigna dans un concert de sirènes.

— Mon code d'accès ! s'écria Rabinowitz, frustré. Chiun ! Chiun ! Viens ici.

Chiun fut instantanément là ; on aurait dit qu'il attendait derrière la porte.

— Chiun, rattrapez-moi le président et si vous voyez Remo, tuez-le immédiatement. Il a abusé de mon amitié.

À ces mots, le vieil Oriental se mit à trembler, en proie à un conflit intense. Un commencement de non se forma sur ses lèvres et son énergie divisée contre elle-même fit vibrer la pièce. Le stuc des murs se craquela.

— Ça va, hurle Rabinowitz d'une voix stridente, surpris qu'il était par la violence du phénomène, ce n'est pas Remo mais votre pire ennemi, un ennemi du fond des âges qui a toujours cherché à détruire la Maison de Sinanju. Traîne-le ici et tue-le en combat singulier.

« Autant s'offrir un peu de cirque », pensa Rabinowitz.

— Bien, Grand Wang, fit le vieil Oriental en retrouvant sa paix intérieure.

Chiun sortit en courant et n'alla pas loin. Sortant de l'ascenseur un homme qui ressemblait à Remo se dressait devant lui. L'imposteur se déplaçait comme Remo, il parlait même comme Remo. La colère fit vibrer la gorge de Chiun et un sifflement mortel en chuïnta. Il se mit en position de combat et ses bras tournèrent en moulinets.

Anna Chutesova poussa un cri et se plaqua contre le mur. Le hall fut plongé dans le noir ; toutes les ampoules s'étaient éteintes sous la pression de l'énergie dégagee par les deux hommes.

— Petit père, ne te bats pas avec moi, tenta encore de dire Remo en entamant un mouvement tournant.

Il n'était même pas sûr d'avoir à faire à Chiun ou à Rabinowitz.

Sa tête le brûlait. Jamais il n'allait pouvoir lever sa main contre cet homme. Et soudain, il sentit que son corps agissait de lui-même ; son essence avait pris le relais, comme le Grand Wang l'avait annoncé.

Comme au ralenti, il vit Chiun lancer un coup parfait, d'une pureté absolue. Et il se vit passer sous le coup, dans une parade encore plus pure ; il sentit qu'il était dans la garde de Chiun et celui-ci tomba.

Remo regarda son Maître étalé à ses pieds. Ainsi, pour la première fois de sa vie, le disciple avait transcendé le Maître. Il se souvint des paroles du Grand Wang. Il était maintenant au sommet de son potentiel, à partir de maintenant il ne pouvait plus que décliner, comme Chiun.

Avec un mélange de soulagement, de fierté et de tristesse, Remo souleva le corps inanimé de Chiun pour le poser dans un coin. La lumière revint.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Anna Chutesova.

— Le plus grand combat de ma vie, répondit Remo d'une voix absente.

— Je n'ai rien vu. Ça n'a duré qu'un instant.

— Vous vouliez quinze rounds de carnage, comme à la boxe ?

— Non, j'aurais seulement aimé voir quelque chose, dit-elle en faisant la moue.

— C'était trop rapide, même s'il y avait eu la lumière. C'était... hors du temps. Voilà, maintenant, à Rabinowitz. Surtout, si Chiun revient à lui, ne lui dites pas que je l'ai battu, hein ?

Remo se fraya un passage dans la compagnie des puissants qui se pressaient dans le salon.

— Qui est ce type ? lança un banquier avec un regard de désapprobation pour l'homme habillé d'un simple T-shirt noir et d'un pantalon gris. Gardes, cet homme est sûrement ici sans invitation.

Ils se confondirent tous avec les tableaux d'art moderne pendus aux murs.

— Rabinowitz, hurla Remo, sors.

La porte s'ouvrit et le petit homme aux yeux d'épagneul apparut.

— Oh, excuse-moi, Chiun, fit aussitôt Remo.

Chiun semblait frêle, fragile, comme s'il était déjà conscient de sa courbe descendante. Remo sentit qu'il l'aimait plus que jamais.

— Comment allez-vous petit père ? lui demanda-t-il d'une voix émue.

— Je vais très bien mais je suis ton ami Vassily Rabinowitz et tu feras désormais tout ce que je voudrais.

Remo approuva de la tête.

— D'accord Vassily. Je suis content de te revoir. Pendant un instant, j'ai cru que tu étais Chiun.

— Tu peux tuer Chiun désormais. Il ne sert plus à rien.

Remo hochait de nouveau la tête. Tout son être disait oui, sa tête, son corps, son souffle mais, au fond de lui-même, il vit un petit point qui disait non. Le point grandit et devint la face de bouddha du Grand Wang.

Le bouddha riait et lui assurait qu'il était libre. Et Remo comprit tout, dans une fraction d'instant. Tout avait pris un sens, il comprenait l'univers, et, d'un coup parfait, il fit voler la tête du Grand Wang.

Quand la tête de Rabinowitz roula sur la moquette du salon, l'assemblée poussa des cris perçants. Remo regarda sa main : pas une goutte de sang. Le coup, d'une pureté absolue, était parti avec l'exacte combinaison de force et de chaleur nécessaires pour frapper entre les vertèbres de Rabinowitz et trancher la tête sans déchirure.

— Mais qui êtes vous ? demanda un célèbre présentateur de télévision d'une voix blanche.

Remo haussa les épaules et suivit les câbles électriques gris qui

couraient dans le couloir. Ils l'amenèrent jusqu'à une pièce d'angle où Smith s'activait derrière une batterie d'ordinateurs. Le chef de CURE tourna vers Remo un visage égaré. Ses yeux papillotaient, comme s'il venait de se réveiller.

— Remo, où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Sur la Cinquième Avenue, dans le duplex de Rabinowitz.

— Étrange, j'allais le tuer et puis tout s'est brouillé. C'est mon dernier souvenir. Qu'est-ce qu'il y a sur cet écran ? Oh non ! s'écria Smith, les yeux écarquillés d'horreur.

— Quoi ? fit Remo.

— Les fusées ? Est-ce qu'elles sont parties ?

— On le saurait déjà.

— Mon Dieu ! J'ai court-circuité tout le système de mise à feu des sous-marins nucléaires. Est-ce que le président est venu ici ?

— Non, je l'ai renvoyé en bas.

— Bon, bien. Ça a été moins une. Il ne manquait plus que son feu vert. Bon je vais éteindre tout ça. Où est Rabinowitz ?

— Il s'est coupé en deux pour me faire plaisir. Une partie est encore dans le salon, l'autre a dû rouler dans le corridor.

— Je vois. Bon. Merci Remo, je crois qu'après ça on peut vous laisser partir. Vous avez rempli votre contrat.

— Non, je reste ici. Ici ou ailleurs, après tout... Alors autant rester ici.

— Vous avez pris vos distances avec la philosophie de Sinanju ?

— Non, c'est l'essence de Sinanju.

— Je vois. Et est-ce que Rabinowitz avait découvert quelque chose sur CURE.

— Découvert ? Vous l'aviez mise à sa disposition.

Smith poussa un gémissement.

— Quelqu'un d'autre ? demanda-t-il anxieusement.

— Une jeune femme russe.

— Il faudra s'en débarrasser.

— Elle est très bien.

— Je ne la juge pas. J'essaye de sauver notre pays.

— Je ne pense pas qu'elle représente un réel danger pour nous.

— Elle est belle ? demanda Smith.

— Fantastiquement.

— C'est bien ce que je pensais.

— Elle sait aussi penser.

— Raison de plus pour la liquider.

— Parlez d'abord avec elle.

Anna Chutesova tenait encore la tête de Chiun contre sa poitrine quand Remo revint avec Smith. Celui-ci se gratta la gorge.

— Remo dit que je devrais vous parler. Vous devez comprendre la nécessité impérative de protéger nos services.

— Vous parlez comme un crétin, comme les singes de notre état-major, vous êtes tous les mêmes, de part et d'autre du rideau de fer.

— Et comment pourrais-je être sûre que vous ne vous tournerez pas contre nous ? demanda Smith d'un air pensif.

— Parce que vous pourriez avoir besoin un jour de gens comme moi pour faire la paix. Vous avez le choix ; un allié potentiel ou un cadavre. Comme vous êtes un homme, j'imagine que je suis déjà un cadavre.

— Personne ne m'a traité de crétin, fit Smith d'un air vexé.

— Je suis sûre que miss Ashford ne s'en est pas privée, pourtant.

— Vous la connaissez ?

— Vous lui obéissiez au Raguanica.

Smith soupira.

— Très bien, vous avez gagné, j'espère que nous prenons le bon risque.

— C'est pas un très grand risque, coupa Remo, de toute façon, je n'aurais jamais accepté ce contrat et Chiun non plus.

Anna hocha la tête et se tourna vers Remo.

— Au revoir Remo, j'espère que nous nous reverrons. La prochaine fois, je vous offrirai plus que ma main.

Sa voix était profonde. Smith toussa.

*

* *

Remo fit quelques pas dans Central Park avec Chiun. Chiun titubait encore et Remo lui massa les vertèbres pour accélérer sa guérison.

— Où suis-je ? demanda Chiun.

— Vous sortez juste d'hypnose. Vous vous êtes retrouvé les yeux dans les yeux avec le défunt Vassily Rabinowitz.

— Ais-je fait quelque chose d'embarrassant ? demanda Chiun.

— Non, petit père, jamais.

— On dirait que j'ai reçu un coup, fit Chiun en se frottant la poitrine, là où Remo l'avait touché.

— Non, petit père, personne ne pourrait poser la main sur vous.

— Alors comment expliques-tu ce bleu ?

— Vassily Rabinowitz a dû vous hypnotiser pour que vous vous battiez avec vous-même.

— Ha, fit Chiun rassuré. Et qui a gagné ?

— Vous, bien sûr, petit père. Personne ne peut vous battre.

Remo sourit. Une bouffée d'allégresse lui gonflait la poitrine. Il regarda le parc endormi. Les arbres, les étoiles, le silence de la nuit lui murmuraient tous le grand message de l'univers. Et ce message, c'était l'amour.

-
- [1] Les semi font quarante tonnes aux États-Unis...
[2] Il s'agit, présentement, du *Strategic Air Command*.
[3] Autrefois, dans l'Ouest, on glissait une balle entre les dents de l'homme qu'on allait opérer. Ça l'empêchait de crier.
[4] L'équivalent de notre Commission des Opérations Boursières aux États-Unis.

*Achevé d'imprimer en avril 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N°d'imp. 8030. —
Dépôt légal : mai 1989.
Imprimé en France